This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Eardley

Miss Cardleys.

Eardley

Miss Eardleys.

RECUEIL

DES

PIÉCES DE THÉATRE,

LUES

PAR MR. LE TEXIER,

EN SA MAISON,

LISLE STREET, LEICESTER FIELDS.

TOM. II.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-ſtreet, au Coin de Bruton-ſtreet.

M DCC LXXXV.

840.8
L646
v.2

Harding
6-1-62
8 3467

LE

MARIAGE

DE

JULIE,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par M. SAURIN, de l'Académie Françoiſe.

NOUVELLE EDITION.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street, au Coin de Bruton Street.

M DCC LXXXV.

French 40 6-30-63 DLC

PERSONNAGES.

M. DURVAL, riche Financier.

Madame DURVAL, ſa Femme.

Mademoiſelle JULIE, leur Fille.

M. DE SURMON, Frere de M. Durval.

LA COMTESSE D'ALTIN, Sœur de Madame Durval.

LA MARQUISE DE SAINT-BON.

LE MARQUIS DE SAINT-BON, ſon Fils.

UN MEDECIN.

AGATHE, une des femmes de Madame Durval.

DUMONT, Maître d'Hôtel, Mari d'Agathe.

La Scène eſt dans le Sallon d'une Maiſon de Campagne de M. Durval, très-voiſine de Verſailles.

LE

MARIAGE DE JULIE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DUMONT, AGATHE.

(Ils sortent chacun d'un appartement opposé.)

DUMONT, *riant.*

AH, ah, ah.

AGATHE, *pleurant.*

Hun, hun.

DUMONT.

Pourquoi pleures-tu ?

AGATHE.

De quoi ris-tu ?

DUMONT, *gaiement.*

De l'humeur de Monſieur.

AGATHE, *triſtement.*

De l'humeur de Madame.

DUMONT.

Il demande mes comptes, je les lui donne; & il ſe prend à moi de ce que Madame fait plus de dépenſe qu'il ne voudroit.

AGATHE.

Madame m'a demandé ſon miroir, je le lui donne; & elle ſe prend à moi de ce qu'elle y voit des traits qui ne ſont pas ceux de ſa fille.

DUMONT.

Ils ſont plaiſans, nos Maîtres.

AGATHE.

Plaiſans! très-fâcheux.

DUMONT.

Tu n'y penſes pas, mon enfant; tant pis pour eux, s'ils ont de l'humeur.

AGATHE.

Tant pis pour nous: c'eſt ſur leurs gens que ſe paſſe l'humeur des Maîtres. Entendre toujours crier....

DUMONT.

Le bruit des cloches; on s'y fait.

AGATHE.

C'eſt une cloche bien aigre que Madame.

DUMONT.

Allons, allons; tu as de bons profits; c'eſt l'eſſentiel; & puis nous nous aimons, ma chere Agathe, cela conſole de tout.

AGATHE.

Il eſt vrai, mon cher Dumont ; le mariage ne nous a pas guéris de cette maladie, comme ils l'appelloient.

DUMONT.

Oh ! des gens comme nous ! Il nous conviendroit bien d'imiter nos Maîtres ! Cette maladie nous durera, il n'y a mariage qui tienne.

AGATHE.

On fera bien-tôt celui de la fille de la maiſon, de Mademoiſelle Durval : c'eſt pour cela qu'ils l'ont retirée du Couvent : je parierois bien d'avance, que ce mariage-là ne ſera pas ſi heureux que le nôtre.

DUMONT.

Ce ſeroit dommage : Mademoiſelle Julie eſt ſi aimable !

AGATHE.

Oui, ſi douce, ſi aiſée à ſervir ! une figure charmante, de la naïveté, de l'eſprit.

DUMONT.

Ils n'ont point d'autre enfant, & elle paſſe pour la plus riche héritiere.

AGATHE.

Le mal eſt que ces héritieres-là, on ſonge plus à en faire de grandes Dames qu'à en faire des femmes heureuſes.

DUMONT.

On dit que Monſieur lui deſtine ce jeune homme.... là.... qui a la phyſionomie ſi baſſe.

AGATHE.

Monſieur Dutour ?

DUMONT.

Juſtement. Il eſt extrêmement riche.

AGATHE.

Je le crois : il a l'air ſi inſolent !

DUMONT.

Cela eſt dans l'ordre : mais c'eſt un homme qui eſt bien ſelon le cœur de Monſieur.

AGATHE.

En revanche, il n'eſt gueres ſelon le cœur de Madame.

DUMONT.

Mon enfant, cela eſt encore dans l'ordre.

AGATHE.

Je crois qu'elle a en vue pour notre Demoiſelle le Marquis de Saint-Bon, qui depuis hier eſt à cette maiſon de campagne avec Madame ſa mère : on ne dira pas de celui-là qu'il a la phyſionomie baſſe : c'eſt la figure la plus noble, la plus intéreſſante, & des manières ſi honnêtes avec tout le monde !

DUMONT.

C'eſt à ces manières-là qu'on reconnoît les gens de qualité.

AGATHE.

Madame dit que là-deſſous il y a quelquefois bien de la hauteur ; mais je ne crois pas cela du Marquis : ſon air eſt ſi franc, ſi ouvert !

DUMONT.

Il n'eſt pas difficile de deviner pour qui doit pencher le cœur de notre jeune Maitreſſe.

AGATHE.

Je ne puis pas te dire encore ſi elle aime le Marquis ; mais je puis bien te répondre qu'elle hait Monſieur Dutour de tout ſon cœur. Pour lui

déplaire ſouverainement, il n'a eu qu'a ſe montrer. Oh ! c'eſt un homme qui va vîte en beſogne.

DUMONT.

Malheureuſement, Madame n'eſt guère en poſſeſſion de faire changer d'avis à Monſieur.

AGATHE.

Et as-tu vu Monſieur en faire changer à Madame ? Il faut avouer que nous avons des Maîtres bien étranges : Monſieur & Madame Durval logent ſous le même toît ; ils n'ont, d'ailleurs, rien de commun : leurs heures, leurs gôuts, leurs ſociétés différent : Monſieur dîne, & Madame ſoupe ; quand l'un ſe leve, l'autre ſe couche ; & s'ils ne ſe donnoient, quelquefois, rendezvous, Madame pour demander de l'argent à ſon mari, Monſieur pour quereller Madame, on croiroit qu'il y a un mur de ſéparation entr'eux.

DUMONT.

S'ils étoient, du moins, heureux, chacun de leur côté... mais bon ! Monſieur va tous les ſoirs porter ſon ennui chez une petite perſonne à qui il paie bien cher le droit de commander chez elle, & d'être ſa dupe.

AGATHE.

Madame, de ſon côté, donne d'excellens ſoupers où elle ne mange point ; elle a des amis qu'elle n'aime point, une loge à tous les Spectacles, & du plaiſir nulle part.

DUMONT.

Leur mal eſt d'avoir trop de ce qui manque aux autres.

AGATHE.

Oui ; mais Madame a, d'ailleurs, au fond de l'ame, un chagrin qui la ſuit par-tout.

DUMONT.

Quel eſt ce chagrin ?.

AGATHE.

Un chagrin.-+-Oh ! tu ne l'imaginerois jamais--- un chagrin---qui fait mourir de rire.

DUMONT.

Comment donc ?

AGATHE.

C'eſt que tout-d'un-coup Madame pleure comme ſi elle avoit perdu tous ſes parens, & on ne ſait pas pourquoi.---Je le ſais pourtant bien, moi.

DUMONT.

Parbleu ! c'eſt qu'elle eſt folle.

AGATHE.

A-peu-près : Madame ſe déſole de ce qu'elle n'eſt pas femme de qualité : elle enrage de voir ſa ſœur Comteſſe, elle s'en meurt de douleur.

DUMONT.

Mais cette ſœur manque de tout.

AGATHE.

Madame voudroit être Comteſſe, & manquer de tout comme elle. Il eſt vrai que celle-ci, qui, de ſon côté, pourtant, envie les grands biens de ſa ſœur, a l'air de la protéger ; elle regarde Madame du haut de ſa grandeur ; &, ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il n'y a pas juſqu'à ſes femmes qui dédaignent de faire notre partie.

DUMONT.

Je ne ſais comment cela ſe fait : on diroit qu'il y a une malédiction ſur ces gens riches. Quand on les voit de près, ils font plus de pitié que d'en-

vie. Ma foi, ſi je pouvois troquer mon ſort contre celui de nos Maîtres, je crois que j'y regarderois à deux fois.

AGATHE.

Je ne voudrois point de leur ennui : mais je voudrois bien des belles robes de Madame, de ſes diamans, de ſes dentelles.

DUMONT.

Bon ! tu as bien beſoin de tout cela ! Va, ma chère amie, les richeſſes ſont pour quelques-uns, & le bonheur pour tout le monde. Tiens, il y a une chanſon qui dit.---

SCENE II.

M. DURVAL, *en robe de chambre*, AGATHE, DUMONT.

M. DURVAL.

QU'EST-CE que cette chanſon ? Je ſonne, & perſonne ne vient. Qu'avez vous donc à chanter, vous autres, & à être ſi gais dès le matin ? Je ne vois pas ce que la vie a de ſi plaiſant, & ſur-tout pour de pauvres diables comme vous,

DUMONT.

Je dirai à Monſieur, que de pauvres diables comme nous ont bon appétit, ſe portent bien, dorment bien, s'aiment bien.---

M. DURVAL.

Et ſervent mal. On chante, au lieu d'écouter quand je ſonne, *S'aiment bien!* n'êtes vous pas honteux de vous aimer encore? A quoi ſert-il donc qu'on vous ait mariés?

DUMONT.

A quoi cela ſert, Monſieur? Voyez un peu le joli minois d'Agathe.

AGATHE.

C'eſt un effet de votre honnêteté, mon cher Dumont.

M. DURVAL.

Depuis le temps que vous êtes mari & femme.---

DUMONT.

Ma foi, Monſieur, il me ſemble que ce n'eſt que d'hier; mais, comme diſoit l'autre jour M. votre frère, le plaiſir abrège les heures; l'ennui les compte.

M. DURVAL.

Oh! Monſieur mon frère, c'eſt un Philoſophe: il fait des phraſes; mais qu'il porte cela à la bourſe, il verra ce que cela vaut: Allez, Dumont, allez vous-en de ma part ſavoir s'il eſt jour chez la Marquiſe de Saint-Bon, comment elle a paſſé la nuit, & ſi elle n'a beſoin de rien: vous, Agathe, dites à ma fille que je veux lui parler.

SCENE III.

M. DURVAL, *ſeul.*

CES faquins-là ont l'inſolence d'être plus heureux que leurs Maîtres. Nous avons les richeſſes, & ils ont les plaiſirs. Sans la vanité qui ſoutient, on ſeroit tenté de leur porter envie. S'aimer après ſix grands mois de mariage ! Au bout de ſix jours, je ne pouvois ſouffrir ma femme.

SCENE IV.

M. DURVAL, M. DE SURMON.

M. DURVAL.

AH ! Monſieur de Surmon, vous voilà de bonne heure !

M. DE SURMON.

C'eſt que j'ai à vous entretenir, mon frère.

M. DURVAL.

De quoi s'agit-il donc ?

M. DE SURMON.

D'un parti pour ma nièce, d'un homme dont la haute naiſſance.---

M. DURVAL.

Je vous arrête, mon frère : c'eſt, vraiſemblablement, celui dont la Comteſſe d'Altin, ma belle-ſœur, m'a déja parlé ; un de ces hommes ſans principes, de ces roués de bonne compagnie, que perſonne n'eſtime & que tout le monde recherche.

M. DE SURMON.

Eh ! non, mon frère : s'il étoit queſtion d'un pareil ſujet, je ne m'en mêlerois pas : celui dont il s'agit, c'eſt le Marquis de Saint-Bon que vous avez ici avec Madame ſa mère : vous ſavez qu'il eſt généralement eſtimé, que ſa façon de penſer eſt au-deſſus de ſa naiſſance, qu'il regarde celle-ci comme un avantage dont on ne ſe prévaut qu'au défaut du mérite perſonnel, & qu'il ne croit pas qu'aucun homme apporte, en venant au monde, le droit d'en mépriſer un autre.

M. DURVAL.

Je veux croire que ce ſont-là ſes véritables ſentimens.

M. DE SURMON.

Oh ! je vous garantis qu'il n'y a point d'hypocriſie dans ſon fait.

M. DURVAL.

Je l'en félicite : Mais, mon frère, outre que j'ai réſolu de n'avoir pour gendre qu'un homme qui ſoit mon égal, & que ſur ce point je trouve que Madame Jourdain étoit une femme très-ſenſée, votre Marquis a un défaut qui me gâteroit ſeul tout ce qu'il peut avoir d'eſtimable.

M. DE SURMON.

Quo donc ?

M. DURVAL.

C'eſt un merveilleux, un eſprit; & vous ſavez que ma bête, à moi, c'eſt un homme d'eſprit: je n'aime pas ces meſſieurs-là.

M. DE SURMON.

Vous en voyez pourtant.

M. DURVAL.

Dans une maiſon comme la mienne, il faut bien avoir de tout---N'allez pas vous imaginer que je les craigne, au moins.

M. DE SURMON.

En tout cas, mon frère, on ne dira pas que vous avez peur de votre ombre.

M. DURVAL.

Comment? que voulez-vous dire? Qu'entendez-vous par-là?

M. DE SURMON.

Moi? rien: mais je ſoutiens qu'un ſot.---

M. DURVAL.

Un ſot dit des ſottiſes, un homme d'eſprit en fait. Votre Marquis, par exemple, ne l'accuſe-t-on pas de compoſer?

M. DE SURMON.

L'accuſation eſt prouvée: il a eu le malheur de faire un excellent ouvrage, & de n'en pas rougir, qui pis eſt. Que voulez-vous? Il a le ridicule de penſer qu'il n'y a perſonne qui ne doive s'honorer d'une production eſtimable, qu'il eſt très-avantageux de ſavoir s'occuper, que l'eſprit & les mœurs y gagnent.

M. DURVAL.

En effet, ce ſont de grands modeles de vertu que meſſieurs les Auteurs!

M. DE SURMON.

Non, mon frère ; ils ſont hommes, & quelquefois plus hommes que d'autres : vous avouerez, cependant, qu'en ſe dérobant à l'oiſiveté on échappe à l'ennui, mal épidémique des gens du monde, & qui eſt chez eux la cauſe d'une infinité de vices & de travers dont l'occupation les auroit préſervés. C'eſt peut-être à cela que le Marquis doit de valoir mieux que la plupart de ſes pareils.

M. DURVAL.

Tout ce qu'il vous plaira, mon frere : mais vous ne me ferez pas aimer l'eſprit : je ne parle pas de celui qui fait faire fortune ; j'en fais grand cas de celui-là, & vous voyez qu'il m'a bien ſervi. Aucun particulier n'eſt plus riche que moi, & avec cette richeſſe-là, on eſt l'égal de tout le monde.

M. DE SURMON.

C'eſt de quoi tout le monde ne convient pas.

M. DURVAL.

Et tout le monde agit comme s'il en convenoit. Les gens du plus grand état ſont à ma table ; ce qu'il y a de plus diſtingué, de plus célèbre dans tous les genres, fait ſa cour....

M. DE SURMON.

A votre Cuiſinier.

M. DURVAL.

Mais n'a pas qui veut un Cuiſinier comme le mien. Avec tout votre bel eſprit, mon frère, vous allez à pied, vous faites maigre chère.

M. DE SURMON.

Mon frère, vous vous en porteriez mieux, ſi vous donniez plus d'exercice à vos jambes, & moins de fatigue à votre eſtomac ; ſachez, cependant, que

j'ai quelquefois à ma table ce qui manque à la vôtre.

M. DURVAL.

Ce qui manque à la mienne !

M. DE SURMON.

Oui, mon frere ; des amis.

M. DURVAL.

Bon ! Eſt-ce qu'il y a de ces gens-là ?

M. DE SURMON.

Des amis & de la gaieté...N'allez-vous pas me dire encore : eſt-ce qu'il y a de la gaieté ?

M. DURAL.

Mais, Monſieur, qui croyez aux amis, & qui êtes ſi gai avec deux mille écus de rente, vous ne prétendez pas, apparemment, faire de comparaiſon avec un homme qui en a cent mille.

M. DE SURMON.

Je n'en fais aucune, mon frere : mais.... cet homme eſt donc, bien heureux, là, bien heureux ?

M. DURVAL.

Eh ! mais.... ſi ce n'étoit ma femme.

M. DE SURMON.

Avouez qu'elle trouble un peu...

M. DURVAL.

Oh ! un peu : baſte, vous la connoiſſez ; mais quand elle m'a bien fait donner au diable, ſavez-vous-ce que je fais ?

M. DE SURMON.

Ce que bien d'autres font : vous prenez patience.

M. DURVAL.

Je m'enferme, j'ouvre mon coffre fort, je viſite mon porte-feuille, & je ſuis conſolé.

M. DE SURMON.

Mon frere, ce n'eſt pas là ce que je vous envie, c'eſt le pouvoir d'obliger : mais quel uſage en faites-vous ? Vous prodiguez l'or pour les choſes de luxe & d'oſtentation, votre bourſe eſt au ſervice d'un grand Seigneur, d'un homme en place, quelquefois même d'un malheureux à la mode ; mais de faire une bonne action ſecrette, de ſecourir le mérite indigent & caché.... oh ! vous n'avez point d'argent pour cela.

M. DURVAL.

En beaux propos, mon frere, on ſait que vous y abondez : les gens qui n'ont rien à donner ſont toujours ſi généreux.... du bien d'autrui.

M. DE SURMON.

Laiſſons cela, & revenons au Marquis : il eſt neveu du Commandeur, & parent du Miniſtre : vous ſavez qu'il doit y avoir de grands changemens, & que, pour conſerver votre place, vous avez beſoin d'un ami puiſſant ; le Commandeur eſt le vôtre.

M. DURVAL.

Ma femme le dit ; mais ſur ce point-là, elle eſt un peu ſujette à caution. Perſonne n'auroit autant d'amis que moi, ſi j'avois pris pour bons tous ceux qu'elle m'a donnés.

M. DE SURMON.

Mais celui-ci, mon frere...

M. DURVAL.

J'en ai un plus ſûr, & qui m'a mieux ſervi, l'argent ; oui, Monſieur le Philoſophe, l'argent ; &, pour m'expliquer net ſur votre propoſition, ſachez que j'ai promis ma fille à M. Dutour, que je me démets de ma place en ſa faveur, que moyennant

cent mille francs donnés à propos, nous avons obtenu cette grace, & que j'en ai la nouvelle.

M. DE SURMON.

Mais, mon frere, ce Monſieur Dutour eſt un homme décrié, un homme ſans mérite.

M. DURVAL.

Sans mérite! Mon frere, mon frere, je ſais que, de la ſucceſſion de ſon pere, il a eu plus de deux millions.

M. DE SURMON.

Des gens bien inſtruis m'ont, de plus, aſſuré qu'il avoit un engagement ſecret, que ſes affaires étoient fort dérangées.

M. DURVAL.

Bon! M. Dutour un engagement ſecret! Ses affaires dérangées! Je vous garantis, moi, qu'il ne dérangera jamais, ni lui ni ſes affaires: c'eſt l'eſprit le plus ſolide....

M. DE SURMON.

Vous voulez dire le plus lourd.

M. DURVAL.

Nommez-le comme il vous plaira; mais je lui connois, moi, une maxime excellente: c'eſt de ne laiſſer jamais ſes deniers oiſifs: auſſi a-t-il fallu que je lui prêtaſſe les cent mille francs qui ont ſervi à lui faire obtenir ma place; il ne les avoit pas chez lui.

M. DE SURMON.

Mais votre fille ſera-t-elle heureuſe avec M. Dutour? L'aimera-t-elle?

M. DURVAL.

Elle l'aimera, elle l'aimera; comme les femmes aiment leurs maris....

M. DE SURMON.

Mais....

M. DURVAL.

Je ſais que ma femme a, comme vous, le Marquis dans la tête; car elle a la maladie des gens de qualité, ma femme.

M. DE SURMON.

Et vous, mon frere, la maladie des ſots; mais...

M. DURVAL.

Oh! mais, mais....tenez, mon frere, quand vous aurez fait une fortune comme la mienne, je pourrai prendre de vos almanachs. En attendant, je vous baiſe les mains, & vais finir quelques affaires.

SCENE V.

M. DE SURMON.

CHOSE étrange, qu'un homme meſure à ſa fortune l'opinion qu'il a de lui-même, & qu'il ne ſoupçonne jamais qu'il ſeroit poſſible, à toute force, qu'avec de grands biens on ne fût pourtant qu'un ſot. Mais voici ma nièce, ſa phyſionomie prévient pour elle, je veux voir ſi ſon eſprit y répond, je n'ai cauſé avec elle que des momens.

SCENE VI.

Mademoiſelle DURVAL, M. DE SURMON.

M. DE SURMON.

Où allez-vous donc, ma nièce ?

Mademoiſelle DURVAL.

Ah ! c'eſt vous, mon cher oncle, je ſuis bien charmée de vous voir, je paſſois chez mon pere.

M. DE SURMON.

N'êtes-vous pas bien contente d'avoir quitté votre Couvent ?

Mademoiſelle DURVAL.

Hélas ! mon cher oncle, j'y voudrois être encore.

M. DE SURMON.

Vous ne parlez pas ſuivant votre penſée ; à votre âge le monde eſt ſi charmant !

Mademoiſelle DURVAL.

Vraiment ! mon oncle, je m'en étois faite une image enchantée ; en y penſant, mon cœur battoit d'avance, je volois au-devant de lui ; mais que je l'ai trouvé différent de ce que je l'avois imaginé !

M. DE SURMON.

Comment donc, Mademoiſelle ?

Mademoiſelle DURVAL.

Je croyois trouver ici des parens qui s'aimoient, à qui je ſerois chere, que j'aimois déja de tout mon cœur, à qui je brûlois de le prouver ; leur froid

accueil m'a glacée : ils ne m'aiment point & ils ſe haïſſent : concevez-vous cela, mon oncle ? Des époux ſe haïr !

M. DE SURMON.

En effet, cela eſt ſi rare !

Mademoiſelle DURVAL.

Mon pere ne me parle jamais de ſa femme que pour m'en dire du mal, ma mere ne me parle jamais de ſon mari que pour le tourner en ridicule : la Comteſſe, ma tante, ſe moque de tous les deux : tous les deux diſent qu'elle eſt une impertinente : chacun veut que je diſe comme lui ; & parce que je ne veux pas jouer un ſi vilain rôle, on trouve que je ne ſuis qu'une petite ſotte.

M. DE SURMON.

Continuez de même, & ſoyez ſûre qu'on finira par vous en eſtimer davantage. Convenez d'ailleurs que la maiſon de vos parens eſt le rendez-vous de tous les plaiſirs.

Mademoiſelle DURVAL.

Tous les plaiſirs y ſont, & jamais le plaiſir : l'ennui ſe peint ſur les viſages, & on dit en bâillant qu'on ſe réjouit fort : on veut, ſur-tout, le perſuader aux autres : je ſuis pourtant bien contente, quand ma mere me mene aux Français dans ſa petite loge : je me ſens ſi intéreſſée, ſi émue. Cette pauvre Zaïre, mon oncle ! Mais ma mere ne ceſſe de cauſer ; &, lorſque je ſuis à pleurer de tout mon cœur, elle a la cruauté d'interrompre mes larmes, en ſe moquant de moi, ou en me diſant que tout cela n'eſt pas vrai.

M. DE SURMON.

Pauvre petite !

Mademoiſelle DURVAL.

Au retour, un grand ſouper ſi triſte, & puis un jeu d'enfer où l'on s'égorge poliment entre amis : paſſe encore pour des Proverbes, quand c'eſt M. Préville qui les joue.

M. DE SURMON.

Vous êtes difficile, Mademoiſelle : mais après tout, dans votre Couvent...

Mademoiſelle DURVAL.

J'y étois heureuſe & tranquille, & je ne puis, ſans ſoupirer, ſonger aux doux momens que j'y paſſois avec une amie....

M. DE SURMON.

Quelle eſt donc cette amie ?

Mademoiſelle DURVAL.

Une Dame retirée du monde où elle avoit long-temps vécu, une parente du Marquis de Saint-Bon.

M. DE SURMON.

Ah ! fort-bien...Et le Marquis alloit voir ſa parente ?

Mademoiſelle DURVAL.

Oh ! ſouvent.

M. DE SURMON.

Et vous le voyiez chez elle ? C'eſt un homme charmant, n'eſt-ce pas ?

Mademoſelle DURVAL.

Oh ! oui, un homme infiniment eſtimable.

M. DE SURMON.

Ma nièce, je commence à comprendre votre goût pour le Couvent.

Mademoiſelle DURVAL.

J'y ai laiſſé un amie qui m'étoit bien chere.

Monſieur DE SURMON.

Mais le Marquis eſt ici, & vous avez du moins le plaiſir de lui parler de cette amie qui vous eſt ſi chère.

Mademoiſelle DURVAL.

Bon! mon pere ne m'a-t-il pas défendu d'entretenir le Marquis?

Monſier DE SURMON.

En revanche, votre mere vous le permet.

Mademoiſelle DURVAL.

Et en pareil cas, ne penſez-vous pas, mon oncle, qu'une fille doit obéir à ſa mere par préférence?

Monſieur DE SURMON.

Si je crois cela, ma nièce?

Mademoiſelle DURVAL.

Mais, oui; une fille n'eſt-elle pas plus particulierement ſous la conduite de ſa mere?

Monſieur DE SURMON.

Aſſurément, &, en lui obéiſſant, vous ne voudriez parler au Marquis qu'à cauſe de cette parente....

Mademoiſelle DURVAL.

Oh! çà, mon oncle, n'ayez donc pas comme cela l'air de vous moquer de votre pauvre nièce?

Monſieur DE SURMON.

Pour l'amour de cette même parente, ma pauvre nièce ſe feroit la violence d'épouſer le Marquis, ſi on l'en prioit bien fort: le malheur eſt que votre pere, qui ne connoît pas cette parente, a en vue un certain M. Dutour....

Mademoiſelle DURVAL.

Oui, un homme bien déſagréable: oh! je ſens qu'il me ſeroit impoſſible de l'aimer.

Monſieur DE SURMON.

Vous auriez moins de peine à aimer le Marquis, n'eſt-il pas vrai? Vous ſoupirez.

Mademoiſelle DURVAL.

N'allez pas me trahir, mon oncle; vous avez l'air ſi bon!

Monſieur DE SURMON.

Au contraire, je veux vous ſervir; mais vous ſavez les deſſeins de votre pere.

Mademoiſelle DURVAL.

Ah! mon oncle, ayez pitié de votre nièce; joignez-vous à ma mere, pour empêcher qu'on ne me ſacrifie: l'exemple de mes parens me fait trembler! O que c'eſt une choſe cruelle que le mariage, quand il tourne de cette façon, & qu'une union qui devroit être ſi douce, dégénere en une querelle de toute la vie!

M. DE SURMON.

Mon enfant, j'ai déja parlé, & je parlerai encore; mais j'ai peu de crédit ſur mon frere: il n'a jamais fait cas de mes avis, parce qu'il dit ironiquement que je ſuis un ſage. Il fait encore moins de cas de ceux de ſa femme, parce qu'il dit ſérieuſement qu'elle eſt une folle. Eſſayez ce que pourront ſur lui vos prieres & vos larmes: on a beau être dur, on eſt tonjours pere. Au revoir, ma nièce.

SCENE VII.

Mademoiſelle DURVAL, *ſeule.*

J'AIME & je reſpecte mon pere; il me ſera cruel de lui réſiſter; mais ce M. Dutour m'eſt odieux... Que vois-je? Le Marquis. Ah! rentrons.... Je dois lui cacher.... Je ne pourrois jamais.... Les jambes me tremblent.

SCENE VIII.

Mlle DURVAL, LE MARQUIS DE SAINT-BON.

LE MARQUIS.

ARRETEZ, belle Julie. Eh quoi! vous me fuyez?

Mademoiſelle DURVAL.

Je ne fuis point, Monſieur; je me retire. La bienſéance ne veut pas....

LE MARQUIS.

Je ne dirai rien qui la bleſſe: fiez-vous-en à mon reſpect, Mademoiſelle.

Mademoiſelle DURVAL.

Mais moi, Monſieur, je craindrois de la bleſſer, ſi je reſtois ſeule ici avec vous ; & l'uſage....

LE MARQUIS.

Je ſais qu'il m'eſt contraire, & que je ne devrois avoir l'honneur de vous voir & de vous entretenir que lorſque tout ſeroit convenu entre vos parens & les miens ; mais c'eſt cet uſage, belle Julie, qui fait tant de mauvais marriages : on ſonge à tout aſſortir, hors les perſonnes, & on s'épouſe en attendant qu'on ſe connoiſſe. Madame votre mere conſent que je vous entretienne ; elle me l'a permis, & cet entretien eſt ſi eſſentiel pour vous & pour moi, que j'oſe vous prier inſtamment de vouloir bien ne vous y pas refuſer.

SCENE IX.

LE MARQUIS, Mademoiſelle DURVAL, AGATHE.

AGATHE.

MONSIEUR votre pere, Mademoiſelle, m'a ordonné de vous dire qu'il avoit à vous parler.

LE MARQUIS.

Je vous arrêterai peu, & je n'ai rien à vous dire que Mademoiſelle Agathe ne puiſſe entendre.

Mademoiſelle DURVAL.

Voyons donc, Monſieur, parlez. *(A part.)* O que le cœur me bat !

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas oublié, Mademoiſelle, que j'ai eu pluſieurs fois l'honneur de vous voir à votre Couvent ; vivement frappé de vos charmes, je ne vous ai laiſſé voir que mon reſpect ; je ne me ſuis pas permis de vous faire connoître des ſentimens que vos parens pourroient ne pas approuver : j'ai cru que l'amour, quelque violent qu'il fût, ne pouvoit jamais autoriſer la ſéduction. Aujourd'hui que Madame votre mere veut bien me flatter de l'eſpoir d'être à vous, je croirois manquer à ce que je vous dois, à ce que je me dois à moi-même, ſi je me livrois à cet eſpoir, ſans y être autoriſé par votre aveu. Pardonnez-moi donc, belle Julie, ſi j'oſe interroger votre cœur, & vous demander, non s'il m'eſt favorable, je n'ai encore rien fait pour cela ; mais ſi du moins il ne m'eſt pas contraire.

Mademoiſelle DURVAL, *embarraſſée & d'une voix tremblante.*

Monſieur....

LE MARQUIS.

Expliquez-vous, Mademoiſelle ; j'attache ma vie au bonheur de vous poſſéder : mais ce bonheur ſeroit trop acheté, s'il en coûtoit quelque choſe au vôtre. Parlez donc, daignez m'eſtimer aſſez pour me déclarer vos ſentimens, & ſi vous avez quelqu'éloignement pour moi,...

Mademoiſelle DURVAL.

De l'éloignement pour vous, Monſieur !

AGATHE.

Cela ne ſeroit pas naturel.

Mademoiſelle DURVAL.

Un procédé ſi noble ! des ſentimens ſi délicats ! je ne les mériterois guere, ſi.....

LE MARQUIS.

Si..., achevez, belle Julie.

JULIE.

C'en eſt aſſez, Monſieur : je ſouhaite que vous engagiez mes parens à m'ordonner de vous en dire davantage.

AGATHE.

Oui, oui, Monſieur; faites-nous ordonner de vous aimer, & vous verrez comme nous obéirons.

SCENE X.

Mlle DURVAL, LE MARQUIS, LA MARQUISE, AGATHE.

LA MARQUISE, *allant à Julie.*

VENEZ, que je vous embraſſe, mon Ange; j'eſpere bientôt vous appeller d'un nom plus cher à mon cœur.... vous rougiſſez ? Si je ne me trompe, cette rougeur n'eſt pas de mauvais augure pour mon fils..., Marquis, c'eſt qu'elle eſt d'une beauté raviſſante !

Mademoiſelle DURVAL.

Madame, épargnez-moi, de grace ; & pardonnez ſi je vous quitte. Je ne puis me diſpenſer d'aller trouver mon pere,

(Elle ſort.)

LA MARQUISE, *la regardant aller.*

Elle eſt faite à peindre.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH ! Madame, ce n'eſt rien que ſa figure : ſi vous connoiſſiez ſon eſprit, ſon caractere....

LA MARQUISE.

Langage d'amant ; abrégez, mon fils ; on ſait tout cela par cœur.

LE MARQUIS.

Non, ma mere : je n'ai rien vu qu'on puiſſe lui comparer ; & ſi je ne l'obtiens pas....

LA MARQUISE.

Mon fils : vous avez la tête romaneſque. Que vous épouſiez la fille de ces gens-là, j'y conſens : ſa fortune ſera immenſe. Je vous aurois pourtant mieux aimé Chevalier de Malte ; mais en perdre la tête ! vous êtes auſſi trop étrange, & il faut

qu'une bonne fois je vous diſe les travers que vous vous donnez : premierement, Monſieur, vous ne faites pas aſſez votre cour.

LE MARQUIS.

Le tems où je ne vois pas mon maître, je l'emploie à me rendre digne de le ſervir.

LA MARQUISE.

Fort bien : mais ce n'eſt pas comme cela qu'on s'avance.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, Madame ; c'en eſt la voie la plus honnête.

LA MARQUISE.

Je ne vois pas, d'ailleurs, ce que vos livres vous apprennent : voyez votre grand couſin, il ne lit jamais ; cependant...

LE MARQUIS.

Je ſais, Madame, pour m'exprimer noblement, *qu'il excelle à conduire un char dans la carriere.*

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas par-là que je l'eſtime ; je voudrois, ſur-tout, qu'on n'écraſât perſonne : mais, du moins, il n'a pas comme vous la manie d'écrire, de compoſer : un homme de votre nom !

LE MARQUIS.

Mais Céſar, ma mere ; mais Frédéric ! Ces noms-là ſont aſſez nobles & valent bien le nôtre, je crois.

LA MARQUISE.

Pour comble de ridicule, vous voilà ſérieuſement amoureux de cet enfant ; & je parierois

bien que vous l'adorerez, quand elle ſera votre femme.

LE MARQUIS.

Oui, Madame. Remplir les devoirs de mon état, cultiver mon eſprit, épouſer une femme que j'aime, ne m'occuper que du ſoin de la rendre heureuſe, voilà ce que je me propoſe : j'aurai le front d'avoir des mœurs à la face d'un monde corrompu que je ne prends point pour modèle.

LA MARQUISE.

Vous ne voulez reſſembler à perſonne, à la bonne heure. Soyez ſi extraordinaire qu'il vous plaira, mais terminons : ces bourgeois m'excèdent, je vous en avertis ; &, ſi je vous aimois moins, je n'aurois pas eu la complaiſance d'aller en grande loge avec Madame Durval, d'être de ſes ſoupers & ſur-tout de venir à ſa campagne. De grands airs & un ton ſi bourgeois ! Et ſa ſœur la Comteſſe, ſi ſottement fiere d'un rang auquel elle ne ſe fait point, dont elle eſt toute empêtrée & toute ridicule !

LE MARQUIS.

Au moins, vous conviendrez, Madame, que Mademoiſelle Durval...

LA MARQUISE.

Oui, elle n'eſt pas mal : mais cela ſe ſentira toujours... Laiſſez-moi faire, je la formerai, je la formerai.

LE MARQUIS.

Ah ! ma mere, ne la formez pas, elle eſt ſi bien !

LA MARQUISE.

Paix, voici Madame Durval.

SCENE XII.

LA MARQUIS, LE MARQUIS, Madame DURVAL.

Madame DURVAL.

JE viens de votre appartement, Madame; je voulois m'informer moi-même comment vous aviez paſſé la nuit & ſi rien ne vous manquoit.

LA MARQUISE.

Je ſuis très-ſenſible à vos attentions, Madame: mais on a ſoin de me prévenir ſur tout.

Madame DURVAL.

Prenez-vous quelque choſe le matin?

LA MARQUISE.

J'ai demandé du chocolat. Il fait le plus beau rems du monde, j'ai déja fait un tour de jardin, & j'ai prié qu'on m'apportât le chocolat dans ce ſallon au frais.

Madame DURVAL.

J'y prendrai avec vous mon caffé à la crême; *(Au Marquis.)* & vous, Monſieur.

LE MARQUIS.

Moi, Madame, il faut que je voye le Miniſtre: nous ſommes à la porte de Verſailles, j'y vais faire un tour, & je ſerai revenu pour le dîner.

Madame DURVAL.

Il eſt de bonne heure; déjeûnez avec nous, Monſieur le Marquis: vous partirez enſuite.

LE MARQUIS, *après avoir regardé ſa montre.*

Je prendrai donc un peu de chocolat.

(Pendant ce dialogue un Officier a apporté du chocolat & du caffé qu'il ſert; Agathe eſt entrée & ſe tient auprès de ſa maîtreſſe.)

Madame DURVAL.

Aſſeyons-nous.

(Le Marquis dit un mot à l'oreille de ſa mere.

LA MARQUISE.

Mademoiſelle Durval ne déjeûne-t-elle pas, Madame?

Madame DURVAL.

Agathe, que fait ma fille?

AGATHE.

Elle eſt chez Monſieur.

Madame DURVAL.

J'en ſuis fâchée, Madame; mais elle eſt chez ſon pere.

LE MARQUIS, *à demi-bas à ſon fils.*

Il faut vous en paſſer, mon fils. *(A Madame Durval.)* La tête lui en tourne au moins.

Madame DURVAL.

Ma fille n'a rien d'aſſez extraordinaire...

LE MARQUIS, *vivement.*

Ah! que dites-vous, Madame?

LA MARQUISE.

En effet, on n'eſt pas mieux que cela: c'eſt qu'elle eſt tout votre portrait, Madame.

Madame DURVAL.

Vous me flattez, Madame...Comment trouvez-vous le chocolat ?

LA MARQUISE.

Très-bon : j'aimerois pourtant mieux le caffé ; mais il m'incommode.

Madame DURVAL.

Si j'en crois mon Docteur, il m'incommode auſſi ; mais je ne laiſſe pas d'en prendre.

LE MARQUIS.

Vous préférez votre plaiſir à votre ſanté ?

Madame DURVAL.

J'aurois de la peine à vous dire pourquoi j'en prends, c'eſt par habitude ; car, pour le plaiſir, ce que je bois, ce que je mange m'eſt aſſez égal : je ſuis toujours ſans appétit ; tout le monde eſt un peu comme cela : il n'y a guères que le peuple qui ait de l'appétit.

LA MARQUISE, *à ſon fils, entre ſes dents.*

La ſotte créature que c'eſt-là !

Madame DURVAL.

Que dites-vous, Madame ?

LA MARQUISE.

Je dis que votre Docteur devroit bien remédier à cela.

Madame DURVAL.

Oh ! il ne remédie à rien, mon Docteur : mais il m'amuſe : il a la prétention des bons mots & le tic ſingulier d'en rire...

LA MARQUISE.

Souvent tout ſeul.

Madame DURVAL.

Au demeurant, c'eſt bien la meilleure gazette...

LE MARQUIS.

Un peu ſcandaleuſe.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, Madame DURVAL; Mlle DURVAL, *un mouchoir à la main, ſortant de chez ſon pere.*

LE MARQUIS, *vivement.*

EH! voilà Mademoiſelle Durval.

Madame DURVAL.

Elle ſort de chez ſon pere.

LA MARQUISE.

Amenez-nous la, mon fils.---Bon! Il eſt déja parti.

LE MARQUIS, *à Mademoiſelle Durval, vers laquelle il a couru.*

Me trompé-je, Mademoiſelle? Vous venez d'eſſuyer des pleurs?

Mademoiſelle DURVAL.

Non, Monſieur; c'eſt que j'ai mal aux yeux.

LA MARQUISE, *qui s'eſt approchée.*

En effet, ils ſont tout rouges.

Madame DURVAL, *à la Marquiſe.*

Pardonnez, Madame. (*Elle prend ſa fille à part.*) Qu'y a-t-il donc, ma fille ?

Mademoiſelle DURVAL, *ſanglotant.*

Je ſuis au déſeſpoir...Ce Monſieur Dutour... mon pere ne veut rien entendre...il m'a traitée...

(Elle fond en larmes.)

Madame DURVAL.

Cachez vos pleurs, rentrez ; allez, mon enfant, je lui parlerai.

(Mademoiſelle Durval regarde le Marquis, leve les yeux au Ciel & s'en va)

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, Madame DURVAL.

LA MARQUISE.

ELLE nous quitte, Madame.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce donc qui s'eſt paſſé, Madame ? Aurois-je le malheur d'être cauſe...

LA MARQUISE.

Allez, mon fils, allez à Verſailles & revenez bien-tôt ; je vais cauſer avec Madame.

LE MARQUIS.

Je ne pars pas tranquille.

SCENE XV.

LA MARQUISE Madame DURVAL.

LA MARQUISE.

JE vous avoue, Madame, que ce que je vois me donne auſſi à penſer; eſt-ce que nôtre marriage ne ſeroit pas une choſe faite?

Madame DURVAL.

Vous ne doutez pas que je n'en fuſſe comblée :...mais... je crains que mon mari ne nous ſurprenne ici, nous ferons mieux de paſſer ſous mon petit berceau de lilas; nous ſerons plus tranquilles, perſonne ne pourra nous interrompre, et nous cauſerons plus à notre aiſe.

LA MARQUISE.

Volnotiers, Madame, comme il vous plaira.

(elles ſortent)

Fin du 1er. Acte*.

* *A la lecture cette piéce eſt partagée en deux actes & ce'ci eſt la fin du Prémier.*

ACTE SECOND.

LA MARQUISE MADAME DURVAL.

Madame DURVAL.

N'eſt il pas cruel, Madame La Marquiſe, de ne pouvoir cauſer un moment à nôtre aiſe, il faiſoit ce matin le plus beau temps du monde & voila la pluie...c'eſt exprés pour me contrarier; mais mon mari eſt ſorti, ainſi nous pourrons reſter ici.

LA MARQUISE.

Ici, ou ailleurs, je vous prie inſtamment, Madame, de répondre à ma queſtion: notre mariage eſt-il fait ou non?...

Madame DURVAL.

Mon Dieu, Madame, encore une fois je ne demanderois pas mieux, l'honneur de vous appartenir, le plaiſir de faire enrager ma ſœur, mille autres raiſons... Mais mon mari ne penſe pas comme moi, & j'ai honte de vous dire que je ne ſuis pas tout-à-fait la maitreſſe.

LA MARQUISE.

Pas tout-à-fait la maitreſſe! Une femme! A Paris! J'y croyois nos droits plus reſpectés.

Madame DURVAL.

Il eſt vrai: mais Monſieur Durval eſt un homme qui n'eſt pas comme les autres.

LA MARQUISE.

Quelque étrange qu'il puiſſe être, Madame, j'ai peine à croire que dans le cas préſent il puiſſe y avoir des difficultés de ſa part.

Madame DURVAL.

Il n'y en devroit point avoir : mais Madame, (je ſuis forcée de vous le dire) M. Durval n'a point d'élévation dans l'ame, il ne reſpecte que l'argent, & malheureuſement Monſieur votre fils n'eſt pas riche.

LA MARQUISE

S'il l'étoit, Madame, aſſurément notre amitié me feroit paſſer par-deſſus certaines raiſons : mais ce n'eſt pas l'uſage, & vous ſçavez...

Madame DURVAL.

Epargnez-moi ces raiſons, Madame ; encore une fois les difficultés ne viendront pas de moi.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, Madame DURVAL LE DOCTEUR, AGATHE.

AGATHE, *annonçant.*

MONSIEUR le Docteur.

LA MARQUISE.

Je vous laiſſe, Madame, & vais achever ma toilette.

(Agathe écarte la table du déjeuner.)

Madame DURVAL.

Vous venez à propos, Docteur : j'ai mal dormi, j'ai les yeux battus.

LE DOCTEUR.

Battus, Madame ! Dites battans : ah, ah, ah,... je ne les ai jamais vu ſi redoutables...Voyons votre poulx... un peu vif...je ſoupçonnerois que vous avez pris ce matin du caffé, ſi je ne vous l'avois pas défendu.

Madame DURVAL.

Ne ſçavez-vous pas, Docteur, que les femmes aiment à faire ce qu'on leur défend ?

DE DOCTEUR.

C'eſt-à-dire que j'ai deviné : ah, ah, ah.

LA MARQUISE.

J'admire votre pénétration.

AGATHE, *à part*

Monſieur le Docteur devine ce qu'il voit

LE DOCTEUR.

Oh ! çà, promettez-moi de n'en plus prendre : c'eſt ſe mettre de la chaux dans le ſang....Mademoiſelle, y en a-t-il encore ?

AGATHE.

Oui, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Donnez-m'en : je n'ai rien pris ce matin : ah, ah, ah.

AGATHE, *le contrefaiſant.*

En voilà : ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Agathe !

LE DOCTEUR.

Elle eſt gaie, Madame ; elle eſt gaie. Il n'y a pas de mal à cela : ah, ah, ah.

(Agathe ſort.)

Madame DURVAL.

Quelle nouvelle, Docteur ?

LE DOCTEUR.

Vous ſavez que Célimène eſt veuve.

Madame DURVAL.

Qui auroit cru que cette femme, toujours mourante, enterreroit ſon mari ?

LE DOCTEUR.

Elle ſe porte à préſent à merveille : un de mes Confreres a fait cette grande cure.

Madame DURVAL.

On diſoit qu'elle ne voyoit plus de Médecins.

LE DOCTEUR.

Oui : mais le mari en voyoit un qui, comme on dit, a fait d'une pierre deux coups : le mari eſt mort, & la femme s'eſt bien portée ; ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

N'y a-t-il point d'autres nouvelles ?

LE DOCTEUR.

Je ne ſçais ; j'ai entendu murmurer quelque choſe ſur M. Dutour.

Madame DURVAL.

On vous aura dit que M. Durval veut lui faire épouſer ma fille; & ſans doute que ce mariage-là paroît fort ridicule?

LE DOCTEUR.

En effet, il eſt queſtion de mariage dans ma nouvelle; mais ce n'eſt point avec Mademoiſelle Durval: une aventure de nuit, une ſurpriſe, une Mademoiſelle Lucile; je ne puis trop vous dire ce que c'eſt: comme on m'expliquoit la choſe, on m'eſt venu dire qu'un malade preſſoit: j'ai couru; j'ai trouvé qu'il avoit pris ſon parti ſans moi: ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Cela eſt fâcheux.

LE DOCTEUR.

Oui j'ai perdu ma nouvelle, je vais tâcher d'en être mieux informé.

Madame DURVAL.

Ah Docteur !... avant de vous en aller, chantez moi quelque choſe; tenez, voilà ma harpe, dites moi quelque petite Romance bien tendre, mon cœur à beſoin d'être ſenſibiliſé.

LE DOCTEUR.

Mon dieu, ma belle Dame, j'ai mille choſes à faire qui m'obligent de retourner à Paris ſur le champ, des malades de toutes les eſpeces, & en très-grand danger.

Madame DURVAL.

Bon, quelle folie ! je ſuis certainement plus malade qu'eux tous, & j'ai beſoin de verſer quelques larmes, Docteur, je vous en prie, faites-moi pleurer, mon ami.

LE DOCTEUR.

En ce cas là, je vais vous dire bien vite cette char-

mante Romance de la Bergere des Alpes, vous connoiſſez le joli conte du cher Marmontel...pauvre infortunée qui fut obligée de faire de ſes mains un tombeau de gazon pour ſon amant qui s'étoit tué...

Madame DURVAL.

Ah...un ſuicide!...un tombeau de gazon!...oui, cela fera fort bien, j'aime beaucoup cette idée, c'eſt juſtement ce qu'il me faut dans ce moment-ci, je vais me mettre ſur ma chaiſe longue pour vous mieux entendre.

LE DOCTEUR chante en s'accompagnant de la harpe

Romance de la Bergere des Alpes.

1.

Sous ce gazon depuis deux ans repoſe
Mon ſeul ami, mon amant, mon époux;
De ſon malheur c'eſt moi qui fus la cauſe,
Il m'aima trop, le ciel en fut jaloux:
De mille pleurs chaque jour je l'arroſe
Et ce ſont là mes plaiſirs les plus doux.

2.

Quand ſes drapeaux voloient à la victoire,
Je le retins dans ce fatal ſéjour,
C'eſt dans mes bras qu'il oublia ſa gloire,
Pour s'en punir il s'eſt privé du jour;
Et ma douleur qui venge ſa mémoire
Expie en moi le crime de l'amour.

Eh bien, Madame, pleurez-vous?

Madame DURVAL. *(ouvrant les yeux)* *Hein!...ah c'eſt fini?... elle eſt réellement charmante cette chanſon.* (En ſe frottant les yeux) *en honneur, elle m'a fait grand plaiſir...Ah Docteur j'ai pleuré!...je vous*

ai une véritable obligation mon cher Docteur, cela m'a réellement fait du bien, je me ſens très-ſoulagée, j'ai la tête beaucoup plus libre à préſent.

LE DOCTEUR.

J'en ſuis enchanté, Madame, vous me permettrez donc maintenant de vous préſenter mon reſpect.

Madame DURVAL.

Non point du tout, Docteur, vous ne me laiſſerez ſûrement pas dans une pareille ſituation, vous m'avez fait pleurer, c'eſt fort bien, mais maintenant je veux rire, & j'eſpere que vous ne partirez pas ſans me chanter quelque petite gaieté.

LE DOCTEUR.

Mais, Madame, mes malades.

Madame DURVAL.

Mais Docteur, moi votre amie, je les vaux bien peut-être.

LE DOCTEUR.

Allons, je vois qu'il faut faire tout ce que vous voulez, je vais vous dire une petite chanſon qui a été faite hier au ſoir ſur un petit médecin, un de nos meſſieurs, jeune encore, pas exactement initié dans les petits myſteres de notre art & qui vouloit ſe donner quelques airs de fatuité aſſez mal fondée.

Madame DURVAL.

Ah voyons cela.

LE DOCTEUR.

C'eſt ſur l'air connu de Lizon dormoit dans un bocage *j'étois ſi preſſé d'y faire un accompagnement que ce matin j'avois fait prendre l'émethique à une jeune malade, dont je prends ſoin, qui exigea que je reſterois auprès d'elle pour veiller aux effets du remede, pendant que je lui*

tdtois le poulx d'une main, de l'autre je faiſois ſur ſa harpe la baſſe de mon accompagnement.

(Il chante en s'accompagnant de la harpe.)

Sur l'air : Lizon Dormoit.

Ca votre poulx, voyons la belle ;
Dieux comme il va ! Dieux comme il va !
Quel feu dans vos yeux étincelle,
Et ce ſein là...Dieux comme il va ;
Mais à ce mal j'ai le remede.
Je ſuis expert en ces cas là
L'on vous fera ce qu'il faudra
Iris, au mal qui vous poſsède
L'on vous fera ce qu'il faudra
La belle dit ; voyons cela.

Il y a un petit intervalle entre le Premier & le ſecond couplet.

2.

Charmant Docteur, votre remède
Il eſt bien bon, il eſt bien bon
Il n'en eſt point qui ne lui cède
Ah ! je lui dois ma guériſon
Ne puis je pas encore en prendre
Mon cher Docteur, eſt ce là tout ?
Eſt ce là tout ?... Eſt ce là tout ?
Si mon mal alloit me reprendre
Eſt ce là tout ?...eſt ce là tout ?...
Le Docteur dit, oui c'eſt là tout.

Madame DURVAL.

C'eſt plaiſant, elle eſt drôle, c'eſt là tout eſt heureux.

LE DOCTEUR.

N'eſt-il pas vrai ?...allons, il faut abſolument que je m'arrache, mais avant de partir, je veux voir encore votre poulx ; il eſt toujours vif, toujours très-vif ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Si je me faiſois ſaigner ?

LE DOCTEUR.

Oh ! non, je ne vous le conſeille pas ; la ſaignée vous eſt contraire.

Madame DURVAL.

J'ai dans la tête qu'elle me feroit du bien. On ne ſçait que faire à la campagne : la Marquiſe part ce ſoir, je n'aurai demain que des amis de mon mari, des eſpeces ; je me ferai ſaigner : n'eſt-il pas vrai, mon Docteur ?

LE DOCTEUR.

Une petite ſaignée donc : ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Je compte auſſi reprendre mes pillules : ne me le conſeillez-vous pas ?

LE DOCTEUR.

Gardez-vous en bien, je vous le défends.

Madame DURVAL.

Ah ! ah ! cher Docteur, vous voulez donc que que je ne mange, ni ne dorme ?

LE DOCTEUR.

Allons, allons ; mais rien qu'une ou deux ; vous faites de moi tout ce que vous voulez : ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Ne paſſez-vous pas un moment chez mon mari ?

LE DOCTEUR.

Seroit-il incommodé ?

Madame DURVAL.

Oh ! jamais. Quelqu'indigeſtion par-ci, par-là ; mais c'eſt que vous lui parlerez de M. Dutour, & que, ſans faire ſemblant de rien, vous lui en ferez un portrait....

LE DOCTEUR.

Je ne le connois pas.

Madame DURVAL.

Qu'importe ? Je le connois moi, & je vous ſuis caution de tout le mal que vous en direz.

LE DOCTEUR.

Ah, ah, ah. Allons, allons.

SCENE XVII.

Madame DURVAL.

IL eſt délicieux, mon Docteur ; point entêté, ſur-tout. c'eſt ce que j'en aime ; un peu médiſant avec cela : oh ! c'eſt un homme divin !.....Bon ! me voilà pas mal ; la Comteſſe !

SCENE XVIII.

La Comteſſe D'ALTIN, Madame DURVAL.

La Comteſſe D'ALTIN.

MA ſœur, je viens prendre congé de vous. Il n'y a pas moyen de demeurer avec votre mari : c'eſt un homme qui n'aime que les gens de ſa ſorte ; je lui avois propoſé, pour ſa fille, un très-grand mariage, le frere d'un homme titré ; il m'a refuſée, mais très-durement.

Madame DURVAL.

Celui que vous propoſiez, ma ſœur, eſt un homme perdu de dettes, un joueur...

La Comteſſe D'ALTIN.

Qui vous dit que non ? Sans cela, Mademoiſelle Durval ſeroit-elle un parti pour lui ?

Madame DURVAL.

On dit qu'il a eu d'indignes procédés avec des femmes....

La Comteſſe D'ALTIN.

Des femmes...de la Ville.

Madame DURVAL.

Je vous admire, ma ſœur ; des femmes de la Ville valent bien...

La Comteſſe D'ALTIN.

Mon Dieu ! mille pardons ; vous me voyez confuſe ; j'oublioiſ....

Madame DURVAL.

Ce que vous avez été, ma ſœur.

La Comteſſe D'ALTIN.

Oh! j'ai tort, j'ai tort: je ne ſçais comment cela m'eſt échappé devant vous. Ah! çà, je ne puis m'arréter: M. le Comte m'attend à dîner à Paris chez le Duc ſon oncle, avec qui nous allons ce ſoir à Verſailles; il y a quelque temps que nous n'y avons été, & il faut bien faire ſa Cour.

Madame DURVAL.

C'eſt un grand aſſujettiſſement, ma ſœur, une grande dépendance que celle de la Cour, & je vous plains bien de n'être pas en état de vous en paſſer.

La Comteſſe D'ALTIN.

Cette dépendance-là eſt honorable, & met à portée des graces: M. le Comte ſoupe dans les cabinets, je fais la partie de...

Madame DURVAL.

Fort bien; mais je reſte chez moi où l'on fait la mienne. Il eſt vrai que tout le monde ne peut pas tenir une maiſon.

La Comteſſe D'ALTIN.

Tout le monde peut encore moins être admis à l'honneur...

Madame DURVAL.

Ma ſœur, c'eſt acheter bien cher cet honneur, que de reſter les trois quarts de l'année dans un vieux château délabré pour avoir de quoi figurer quinze jours à la Cour.

La Comteſſe D'ALTIN.

Mais pendant ces quinze jours, ma ſœur, on voit meilleure compagnie que ceux qui n'y peuvent aller n'en voient toute leur vie.

Madame DURVAL.

Laiſſons cela, ma ſœur, je veux vous montrer mes diamans, je les ai fait monter dans un goût nouveau, ils ſont d'un éclat, d'une beauté...

La Comteſſe D'ALTIN.

Je les verrai une autre fois : je compte même vous les emprunter pour le bal paré qu'il doit y avoir : comme vous ne pouvez pas en être...

Madame DURVAL.

Je voudrois que vous y puſſiez joindre une robe comme celle que je me fais faire ; c'eſt l'étoffe la plus riche, la plus ſuperbe ; mais cela ſeroit trop cher... Je me ſuis auſſi donné une voiture d'une élégance...

La Comteſſe D'ALTIN.

Je vous approuve fort, ma ſœur. Quand on n'a pas le bonheur de porter un certain nom, il faut avoir de tout cela : avec de l'argent chacun peut ſe contenter ; car tout eſt ſi confondu !

Madame DURVAL.

Pas ſi confondu. Il y a peu de gens qui puiſſent atteindre à de certaines choſes ; par exemple, je ſuis en marché d'un bijou unique : la Princeſſe Amélie l'a trouvé trop cher : mais j'en ai la fantaiſie, & je la paſſerai.

La Comteſſe D'ALTIN.

Adieu, ma ſœur, je vous quitte avec bien du regret. Quand on s'aime, comme nous faiſons,

il eſt cruel de ſe ſéparer...Mais vous pourriez me venir voir; il y aura des fêtes, & je me ferois un plaiſir de vous faire bien placer.

Madame DURVAL.

Je ſuis ſi bien chez moi, ma ſœur! & puis je n'aime les fêtes que quand je les donne.

(Elles s'embraſſent, & la Comteſſe ſort.)

SCENE XIX.

Madame DURVAL, *ſeule.*

OUF, *(Elle ſonne,)* je n'en puis plus; *(Elle ſonne encore, & ſe jette dans un fauteuil.)* me voilà ma migraine, au moins, pour vingt-quatre heures. La ſotte! En l'embraſſant, ſi je ne m'étois contrainte, je l'aurois...On ne vient point, & je ſuis dans un état.

SCENE XX.

Madame DURVAL, AGATHE.

Madame DURVAL.

OU êtes-vous donc, Mademoiſelle? Je me trouve mal, horriblement mal, & perſonne ne vient...Mon eau de Luce...On auroit le temps de mourir. Finirez-vous, Mademoiſelle?

AGATHE, *tirant un flacon.*

Ah! je l'ai dans ma poche...Je ſuis ſi troublée de voir Madame comme cela...Qu'eſt-ce donc qu'a Madame?

Madame DURVAL.

Ce que j'ai? N'as-tu pas vu ſortir la Comteſſe?

AGATHE.

Je viens de la voir partir dans le plus vilain équipage & avec les plus mauvais chevaux.

Madame DURVAL.

Elle n'a pas le ſou, & elle eſt d'une impertinence!

AGATHE.

Bon! c'eſt qu'ell porte envie à Madame. Qu'eſt-ce qu'un grand nom, quand on n'a pas de quoi le ſoutenir?

Madame DURVAL.

Je donnerois tout ce que j'ai pour être à ſa place.

AGATHE.

Madame n'y penſe pas. Qu'elle conſidere que

la Comteſſe ne ſera jamais riche comme elle ; & qui ſçait ſi Madame ne deviendra pas Comteſſe ? Madame eſt beaucoup plus jeune que Monſieur, & s'il arrivoit de certaines choſes....,

Madame DURVAL.

Je ne ſouhaite pas qu'elles arrivent, ma pavre Agathe, je ne le ſouhaite pas ; &, grace au ciel, mon mari eſt d'une ſanté...

AGATHE.

Il me ſemble, à moi, qu'elle ſe dérange beaucoup.

Madame DURVAL.

Trouves-tu, ma chere enfant ?

AGATHE.

Mais oui, beaucoup.

Madame DURVAL.

Tu m'allarmes...en vérité...tu m'allarmes...A propos, Agathe, il y a long-tems que je ne t'ai rien donné, prends la robe que j'avois hier.

AGATHE.

Bien des graces à Madame : mais voici Monſieur ; voyez comme il a le viſage enflammé !

Madame DURVAL.

Il paroît en colere : mais je me ſens d'une humeur...Tu vas voir.

SCENE XXI.

Madame DURVAL, M. DURVAL, AGATHE.

M. DURVAL.

MADAME, vous inſtruiſez fort bien votre fille, vous lui donnez de jolis conſeils !

Madame DURVAL.

Je lui donne, Monſieur, ceux que je voudrois qu'on m'eût donnés, lorſqu'il étoit queſtion de me marier ; je tâche de lui épargner un repentir.

M. DURVAL.

Oh ! Madame, le repentir eſt de l'eſſence des mariages. Le meilleur eſt celui où l'on ſe repent le moins : mais ce n'eſt pas le nôtre, vous y mettez bon ordre.

Madame DURVAL.

En effet, j'ai grand tort de vouloir que ma fille, avec le bien qu'elle aura, n'épouſe pas un Monſieur Dutour, un petit homme tout bouffi de la morgue financiere, qui n'eſtime & qui n'aime que l'argent !

M. DURVAL.

Eh ! que Diable voulez-vous donc qu'on aime ?

Madame DURVAL.

Madame Dutour ! le beau nom ! oh ! je vous réponds que, ſi j'avois eu la dixième partie du bien

qu'aura ma fille, je n'aurois jamais été Madame Durval.

M. DURVAL.

Madame !

Madame DURVAL.

Ce mariage-là n'eſt pas fait; & puis le Docteur m'a dit des choſes de Monſieur Dutour !

M. DURVAL.

Quoi ? Que vous a-t-il dit ?

Madame DURVAL.

Oh ! des choſes...je ne puis pas bien vous dire ce que c'étoit, il ne le ſçavoit pas trop lui-même... mais...

M. DURVAL.

Voilà qui eſt clair, Madame, & puis c'eſt une grande autorité que votre Docteur. *Ah, ah, ah : (Il le contrefait.)* ſi j'avois voulu l'écouter....

Madame DURVAL.

Ce qu'il y a de très-clair, Monſieur, c'eſt que, quand ce ne ſeroit que pour rabbattre les grands airs de ma ſœur la Comteſſe, je veux que ma fille...

M. DURVAL.

Eh ! moquez-vous de ces airs, Madame : vous êtes en état d'acheter trente comtés comme le ſien.

Madame DURVAL.

En ſerois-je plus grande dame ? Elle va à la Cour, elle ſera de toutes les fêtes.

M. DURVAL.

Et, pour y paroître d'une façon à peine convenable, il fauda qu'elle ſe prive du néceſſaire.

Scavez-vous ce que vous désirez, Madame? l'indigence & la servitude; mais extravaguez si vous voulez, perdez-vous dans des desirs insensés, enviez ceux qui vous envient; moi qui sçais qu'on est tout quand on est riche, je n'envie personne.

Madame DURVAL.

Tout cela est bel & bon, Monsieur: mais, si ma fille n'épouse le Marquis, ma résolution est prise, je me sépare de vous.

M. DURVAL, *ironiquement.*

Mais, vraiment! Madame, voilà une menace terrible!

SCENE XXII.

M. DURVAL, Madame DURVAL, Mlle DURVAL, AGATHE.

M. DURVAL.

AH! vous voilà, Mademoiselle! avez-vous fait vos réflexions? êtes-vous, enfin, disposée à m'obéir?

Mademoiselle DURVAL, *tombant aux pieds de son pere.*

Mon pere, vous aimez votre fille, vous ne voulez pas son malheur, vous ne pouvez pas le vouloir; & vous le feriez infailliblement en me donnant un époux que je ne pourrois aimer.

M. DURVAL.

Vous êtes un enfant. Que parlez-vous d'aimer ! Demandez à Madame ſi c'eſt pour cela qu'on ſe marie ? Levez-vous.

Mademoiſelle DURVAL.

Mon pere !

M. DURVAL.

Levez-vous, vous dis-je, & finiſſez une ſcene... Mais que veut mon frere avec cet air empreſſé ?

SCENE XXIII.

Les Acteurs précédens, M. DE SURMON.

M. DE SURMON.

EH bien ! mon frere, une autre fois prendrez-vous de mes almanachs ?

M. DURVAL.

Que voulez-vous dire avec vos Almanachs ?

M. DE SURMON.

Attendrez-vous encore, pour y croire, que j'aie fait une fortune comme la vôtre ? J'avois pourtant raiſon, & M. Dutour...

M. DURVAL.

Eh bien ? M. Dutour...

M. DE SURMON.

Quoi ! ignorez-vous ſon aventure ?

M. DURVAL.

Quelque hiſtoire ridicule, ſans doute ?

Madame DURVAL.

Il faut ſçavoir ce que c'eſt.

M. DE SURMON.

Rien qu'une bagatelle : c'eſt que M. Dutour depuis trois mois eſt marié en ſecret avec Mademoiſelle Lucile.

Madame DURVAL.

Marié !

Mademoiſelle DURVAL.

Plût au Ciel !

M. DURVAL.

Plaiſantez-vous, mon frere ?

M. DE SURMON.

Point du tout : les parens de la Demoiſelle l'ont ſurpris avec elle hier au ſoir ; &, comme on lui a propoſé une façon de ſortir qui n'étoit point de ſon goût, il a déclaré le mariage.

Madame DURVAL.

Ce ſera là ce qu'on avoit dit au Docteur.

M. DURVAL.

Mon frere, pouvez-vous donner dans un pareil conte ? M. Dutour qui doit épouſer ma fille, & à qui je cède, pour cela, ma place...

M. DE SURMON.

Ajoûtez que, pour en obtenir l'agrément, vous lui avez prêté le plus honnêtement du monde les cent mille francs qu'il a fallu donner : auſſi dit-

on que, ſans la circonſtance qui l'y a forcé, ſon deſſein étoit de ne découvrir ſon mariage, qu'après s'être bien mis en poſſeſſion de votre place.

M. DURVAL.

Et moi, je n'en crois rien : on aime à répandre de mauvais bruits ſur les gens riches. Le public, qui leur porte envie, eſt diſpoſé à tout croire ſur leur compte. M'emprunter mon argent pour ſe faire donner ma place, cela ſuppoſe plus de projet & plus d'eſprit que je n'en connois à M. Dutour.

M. DE SURMON.

Appellez-vous cela de l'eſprit, mon frere ?

M. DURVAL.

Pourquoi, d'ailleurs, auroit-il épouſé Lucile qu'on ſçait d'humeur à ne pas déſeſpérer les gens !

M. DE SURMON.

Pourquoi, mon frere ? parce que, quoique vous en penſiez, les ſots ne ſe contentent pas de dire des ſottiſes, & que très-ſouvent ils en ſont.

SCENE XXIV ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

VOICI mon fils qui revient de Verſailles, Monſieur, & qui m'apprend des choſes...

M. DURVAL.

L'aventure de M. Dutour?

M. DE SURMON.

Mon frere ne la veut pas croire.

LE MARQUIS.

Elle eſt pourtant très-publique, Monſieur: on n'en ſçauroit douter, & le Miniſtre en eſt inſtruit.

M. DURVAL.

Je demeure pétrifié.

LE MARQUIS.

Je l'ai trouvé indigne du procédé de Monſieur Dutour; & voici une lettre de ſa propre main, où vous verrez que, ſans égard à la promeſſe ſurpriſe par M. Dutour, on vous rend la place dont vous vous étiez démis en ſa faveur.

M. DURVAL.

Ah! Monſieur....*(A la Marquiſe.)* Madame, vous permettez....

(Il lit la Lettre tout bas.)

LE MARQUIS.

Je ſçais que le Miniſtre vous marque en même temps tout l'intérêt qu'il prend à moi, & le deſir qu'il auroit de vous voir conſentir à mon bonheur; mais je vous déclare que je ne veux point me prévaloir de ſa recommandation, que vous pouvez librement diſpoſer de Mademoiſelle Durval, que votre place vous eſt rendue ſans condition, & qu'elle vous ſera conſervée dans tous les cas.

M. DURVAL.

Hum, Hum! *(Il a l'air de rêver en regardant la lettre.)*

Madame DURVAL.

A quoi penſez-vous donc, Monſieur Durval?

M. DE SURMON, *s'approchant.*

Mon frere, vous voyez le procédé de M. le Marquis, & je ne doute pas que, dans cette occaſion, vous ne faſſiez ce que l'honneur exige...& votre intérêt. *(Il lui dit ce dernier mot à l'oreille.)*

Mademoiſelle DURVAL.

Je tremble.

LE MARQUIS, *à M. Durval.*

Monſieur, je devine, à-peu-près, ce qui ſe paſſe en vous; mais, encore une fois, agiſſez librement & ſans crainte: je vous engage ma parole, que, quelque parti que vous preniez...

M. DURVAL.

Monſieur, il eſt pris: je vous avoue que mon deſſein n'étoit pas de donner ma fille à un homme de qualité: les exemples me faiſoient peur, votre procédé généreux me raſſure. Il faut m'en rendre digne, & mériter les bontés du Miniſtre...*(A*

Julie.) Avancez, Mademoiſelle, je vous ordonne de regarder déſormais M. le Marquis comme celui qui doit être votre époux.

Mademoiſelle DURVAL.

Ah ! mon pere !

LE MARQUIS.

Belle Julie...(*A M. Durval.*) Quel que ſoit le motif qui vous détermine, Monſieur, je n'aurai pas le courage de pouſſer la généroſité plus loin. J'accepte avec tranſport la grace que vous voulez bien me faire ; mais ſoyez ſûr que vous n'aurez jamais lieu de vous en repentir, & que vous trouverez en moi tous les ſentimens que peut attendre un pere du fils le plus tendre & le plus reſpectueux.

M. DE SURMON.

" Mon frere, vous voyez que j'avois raiſon de
" vous dire qu'on n'en vaut pas toujours mieux
" pour être un ſot. Croyez-moi, pour être hon-
" nête, il faut être éclairé ; quoique, pour être
" éclairé, on ne ſoit pas toujours honnête.

FIN.

L'INDIGENT,

DRAME

EN QUATRE ACTES.

EN PROSE.

PERSONAGES.

DELYS, *riche jeune homme.*

JOSEPH, *Tiſſerand.*

CHARLOTTE, *Ouvriere en blonde.*

Le vieux REMI, *Laboureur.*

M. DU NOIR, *Procureur.*

FELIX, *Intendant, Maître-d'Hôtel de de Lys.*

Un NOTAIRE.

DUBOIS, *Domeſtique.*

CLERCS.

LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris.

L'INDIGENT,

DRAME.

ACTE I.

Le Theâtre répréſente une miſérable Salle baſſe ſans cheminée. Les tabourets ſont dépaillés. Les meubles ſont d'un bois uſé. Un morceau de tapiſſerie cache un grabat. On voit d'un côte un métier de Tiſſerand, au-deſſous d'un vitrage vieux: dont la moitié eſt réparée avec du papier. On apperçoit dans un petit cabinet, dont la porte eſt entr'ouverte, le pied d'un petit lit.

Cette Salle baſſe eſt ſituée dans le vieux corps d'un logis qui fait l'un des côtés d'une maiſon dont le devant eſt rebâti à neuf, & magnifiquement. Ce devant eſt occupé tout entier par un riche jeune homme.

L'INDIGENT.

SCENE I.

JOSEPH, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *eſt couchée toute habillée ſur le lit du petit cabinet; on ne lui voit que les pieds. La Scene eſt éclairée par une lampe qui ſemble préte à s'éteindre. Joſeph travaille à ſon métier, & releve de tems en tems la meche de la lampe. Il ſe leve, marche ſur la pointe du pied, & va voir ſi Charlotte qui s'eſt jettée ſur le lit eſt endormie. Il paroît ſatisfait voyant qu'elle repoſe. Au méme inſtant des éclats de rire éloignés ſe font entendre. C'eſt le tumulte d'une féte bruyante qui ſe méle au ſon des inſtrumens. Ce bruit l'inquiette; il craint que ſa ſœur ne s'éveille. Il leve les yeux au Ciel, & ſa déclamation muette répond à ſa ſituation. Il frappe légéerement du pied & ſouffle dans ſes doigts pour les dégourdir du froid.*

JOSEPH.

QUATRE heures ſonnent!— graces au ciel cette chere enfant, elle dort.— Pauvre Charlotte! Le ſeul bonheur de ma vie eſt de t'avoir pour ſœur.— Je me ſens infatigable.— Bon, j'ai beaucoup avancé ſon ouvrage, & le mien tire à ſa fin. (*On entend encore les mémes éclats de rire.*) Quel tumulte! Leur débauche éclate dans la nuit & trouble le repos du pauvre. Ils ſe plaignent encore lorſqu'au

milieu du jour nos travaux les forcent d'ouvrir les yeux.— Dans quel état ſommes-nous réduits ?—Mais ce n'eſt point à nous à nous plaindre. O mon pere ! c'eſt toi qui ſouffre le plus, toi qui fus toujours ſi bon, ſi bienfaiſant.—Ah !— *(Il fait un geſte de douleur.)* Mais j'aime encore mieux être ton fils dans la peine, dans l'indigence, que de tenir la vie de ces hommes opulens dont la conduite me révolte.— Mon pere a toujours ſecouru ſon ſemblable, tout pauvre qu'il étoit ; & j'ai vu des riches.— Allons, Dieu nous voit, & ma conſcience eſt en paix. *(Il va boire de l'eau à une cruche de terre, & revient à ſon travail.)* Je n'ai que deux bras je les exerce nuit & jour, & ſans murmurer. Je ſupporte courageuſement mon ſort ; mais ce malheureux ouvrage n'eſt pas aſſez payé. *(Avec une énergie douloureuſe.)* Non, il n'eſt pas payé. L'incertitude me mine ; je ne ſais ſi je pourrai le vendre encore au bas prix où l'on réduit les travaux de l'ouvrier. Ce Marchand m'a promis, mais quil eſt dur ce Marchand ! Il regorge de biens & il rapine ſur moi.— Le froid ſemble s'augmenter.— Cruel hiver ! Tu te joins aux cœurs durs qui nous oppriment pour achever de nous accabler.— Mon Dieu ! que la ſaiſon eſt rude ! La terre eſt couverte de vieilles forêts, et je n'ai pas un fagot. Il faut du pain avant tout, & le pain eſt ſi cher !— Pour avoir encore de l'or le Riche a trouvé le ſecret de nous affamer. *(Il prête l'oreille.)* Je l'entends, je crois ; le bruit qu'ils menent l'auront éveillée.—

CHARLOTTE *ſaute de deſſus le lit, vient à moitié endormie, regarde à ſon ouvrage & d'un ton un peu fâché.*

Eſt-il permis, mon frere.—— Vous m'avez laiſſée. Voilà le petit jour, & j'ai dormi trop tard.

JOSEPH.

Non, non, chere ſœur.— Tu te rendras malade à la fin.— Il n'y a que deux heures que je t'ai forcée à prendre un peu de repos & tu veux déjà.—

CHARLOTTE.

Mais toi qui parles.— Voyez un peu le méchant! N'a-t-il pas paſſé là nuit toute entiere à travailler lui, & ne puis-je auſſi-bien.—

JOSEPH, *l'interrompant.*

Charlotte, ne prends point garde à moi.— Toi, tu es une fille, tu as plus beſoin de ſommeil que moi.— Ah! j'ai du courage, de la force *(lui prenant les mains.)* tenez, comme elle a froid; pauvre petite!— *(Il lui réchauffe les doigts de ſon haleine.)*

CHARLOTTE.

Joſeph!— quand nous étions au pays à jouer ſouvent enſemble dans la neige, il geloit encore plus fort & nous ne nous plaignions pas.—

JOSEPH, *avec triſteſſe.*

Quel tems me rappelles-tu?— Tems heureux! Alors mon pere n'étoit pas ruiné; alors il n'étoit pas empriſonné. Sans prévoir un cruel avenir, dans nos folâtres jeux, nous bravions la rigueur des ſaiſons. Mais ici que nous ſommes tourmentés par

tous les beſoins de la vie; ici que nous pleurons ſur le ſort d'un Vieillard, ici que nous ſommes reclus entre des murs glacés.— Il eſt vrai que nous y ſommes enſemble.—

CHARLOTTE, *tendrement.*

Eh bien! ne te plains donc plus. Je n'aime pas à t'entendre gémir. A quoi ſervent les larmes? C'eſt la Providence qui le veut ainſi.. Elle arrange tout. Elle a ſans doute ſes vues. Tu verras qu'un jour nous ne ſerons pas ſi mal. En attendant travaillons, & toujours avec le même courage. *(Elle va à ſon ouvrage.)* Eh! mais, je n'aime pas cela, moi. Mon frere, je vous le dis très-ſérieuſement. Chacun ſa tâche, entendez-vous?— N'avez-vous pas aſſez de la vôtre? Il ſembleroit que je ne puſſe rien faire.— Voilà trop de fois auſſi.— *(avec ſentiment.)* Tu me fais de la peine, je te l'ai déja dit.—

JOSEPH, *touché.*

Chere Charlotte? Je te fais de la peine! moi. Ne me gronde point.

CHARLOTTE.

Te gronder, moi! non.—— Mais tu n'y toucheras plus, n'eſt-il pas vrai?— chacun ſa tâche.

JOSEPH, *attendri.*

Eh bien, oui.— Mais vois s'il ne reſte pas beaucoup à faire. Je vais porter le travail de cette nuit à ce Marchand en queſtion. Il ſort du matin, & j'aime mieux le dévancer dans la crainte de le manquer.—

CHARLOTTE.

Il eſt bien de bonne heure.—

JOSEPH.

J'ai toujours du regret à te quitter, à te laiſſer ſeule.— Tu tombes dans des réflexions que tu es enſuite la premiere à me reprocher.

CHARLOTTE.

Va, mon bon ami, va vîte, afin de revenir plutôt; nous irons enſuite voir mon pere, nous irons tous deux.

JOSEPH.

Je tremble que ce Marchand ne s'aviſe de remettre le payement. Hélas! c'eſt-là toute notre eſpérance. Si elle alloit nous manquer. Il ne nous reſte rien du peu que nous avions hier. Comment vivre aujourd'uui? Comment porter à notre malheureux pere les ſecours qu'il attend & qu'il ne reçoit que de nous?

CHARLOTTE.

Ne commence point la journée par te déſeſpeter. Il y a déja long-tems que de jour en jour il ſemble que nous allions mourir de faim, & cependant tu le vois, nous avons beaucoup ſouffert; mais à force de travaux, nous avons trouvé notre ſubſiſtance. As-tu oublié qu'hier encore tu te déſolois après avoir couru de tout côté ſans pouvoir vendre. Eh bien! vers le ſoir un paſſant t'arrête & te paye ta marchandiſe. Tu es revenu bien joyeux! Tu as répété cent fois que c'etoit le ciel qui nous avoit ménagé cet heureux ſecours. Le ciel que nous implorons ceſſeroit- il de veiller ſur nous, lorſque tous les hommes nous abandonnent? Non. au milieu de notre miſere, nous avons paſſé de fortunés momens. Mon pere!— Je pleurois de joie en le voyant manger; & lui, mon frere, comme il regardoit ſes enfans! comme il

nous béniſſoit!— ah ! n'étions-nous pas alors tous trois également ſatisfaits ?

JOSEPH.

Oui, Charlotte, oui, nous l'étions, je me rappelle ces momens, Je ne demande pas d'autre faveur au ciel.— Dans le coin d'une priſon, aſſis ſur de la paille; oui, nous avons tous trois pleuré de tendreſſe.— Il n'y a que les malheureux qui ſçachent aimer.

CHARLOTTE.

Qui nous empêche de nous retrouver ainſi chaque jour. C'eſt un bien que la pauvreté ne ſçauroit nous ravir. Retiens les paroles de notre bon pere. Tu l'as vu ſourire au milieu de ſes maux. Il ne veut point qu'on ſe répande en plaintes. Son ame connoît la ſérénité & l'eſpérance. Pour moi, ſitôt quil a parlé, je penſe tout ce qu'il dit ; la raiſon s'exprime par ſa bouche. J'ai tant de plaiſir à l'entendre, que je ne l'abondonnerois pas d'un ſeul inſtant, ſi ce n'étoit le motif preſſant de notre travail. Auſſi je me ſens un double courage, en ſongeant qu'il en partage les fruits.

JOSEPH.

Va tu es un Ange, un Ange conſolateur deſcendu du ciel pour adoucir ſon infortune, pour la lui faire oublier. C'eſt toi ſurtout qu'il aime ; il le doit.— il le doit; je n'ai point tes vertus.

CHARLOTTE.

Tu ne te connois pas.— Va, je ſuis auſſi orgueilleuſe d'être ta ſœur que d'être ſa fille. Si j'avois

à choiſir, je ne demanderois à Dieu ni un autre pere, ni un autre frere.

JOSEPH.

Que j'aime à t'entendre !

CHARLOTTE.

Eſt-ce que pour tout l'or du monde tu ſouhaiterois être né d'un autre ſang?

JOSEPH.

Moi ? plutôt mourir que de former un tel ſouhait.— Ah! Charlotte, chere Charlotte!—

CHARLOTTE.

Qu'as-tu?

JOSEPH.

Je vais t'affliger.

CHARLOTTE.

Parle.

JOSEPH.

Hélas!

CHARLOTTE.

Que ſignifie ce ſoupir ?

JOSEPH.

Il faudra un jour nous quitter.

CHARLOTTE.

Nous quitter; Et pourquoi ?— Mon frere !— Je ne te ſurvivrai point.

JOSEPH.

Je ſçais trop ce que je dis.--- Je ne parle point de la mort. Elle frappera deux coups à la fois, je le ſçais.--- Mais réfléchis un inſtant, & tu devineras.---

CHARLOTTE.

Explique-toi.--- Je ne te comprends point.---

JOSEPH.

Si mon idée ne ſe préſente point à ton eſprit.--- tant mieux, ma ſœur, tant mieux, je ne t'en parlerai plus.--- Adieu.

CHARLOTTE.

Non, tu m'as rendue inquiette, acheve! & pourquoi nous quitter ?

JOSEPH, *ſoupirant.*

Ma ſœur.--- bientôt le mariage.---

CHARLOTTE.

Je t'entends, Joſeph ; trop ſenſible frere! Va, tu te trompes ; nous ne nous ſéparerons point : quand tu te marieras, ta femme ſera ma ſœur & nous vivrons toujours enſemble. Je l'aimerai, je laimerai.

JOSEPH.

Mais ce n'eſt pas de moi que je parle.--- Charlotte ; tu ſais que mon pere a dit pluſieurs fois qu'au ſortir de ſa priſon il vouloit te donner un mari ; qu'ill 'avoit trouvé tel q'uil te le falloit.

CHARLOTTE, *ſouriant.*

Et tu ne vois pas que c'eſt pour s'égayer dans ſa triſteſſe qu'il tient ce langage. Ce bon vieillard veut tromper ainſi nos douleurs et les ſiennes.--- Joſeph, tu me connois ; je ſuis ſincere ; je ne pourrois jamais me réſoudre à prendre un époux. Je ne ſçais, mais je n'aime aucun homme. Ceux de notre claſſe ne me plaiſent pas ; ce n'eſt pas la pauvreté, ce ſont leurs mœurs qui ne me vont point. Ceux qui ſont au-deſſus de moi me conviennent encore moins. Il faut que je

te l'avoue, je n'ai vu que toi dont le caractere auroit pû me rendre heureuſe.—— Avec un pareil frere, qu'ai-je beſoin d'un mari?— Mais ton ſort eſt bien différent du mien, Joſeph, ton cœur eſt ſenſible, & tu peux connoître l'amour.

JOSEPH, *avec joie.*

Ma Charlotte penſera-t-elle toujours de même?

CHARLOTTE.

Oh! toujours; je ne ſerai heureuſe que près de toi.

JOSEPH, *lui tendant la main.*

Eh bien, chere ſœur touche-là.--- Quelque choſe qu'il arrive, nous vivrons l'un avec l'autre. Demeure fille, je reſterai garçon. L'infortune, d'ailleurs, nous fait un devoir du célibat. Ma ſœur, privée des avantages de la fortune, trouveroit difficilement quelqu'un digne d'elle. Dans ce ſiecle on n'apprécie que l'argent, les autres qualités paroiſſent nulles; on ne voit pas les tiennes, moi ſeul les connois, moi ſeul.--- Je perdrois à te donner une belle-ſœur, elle y perdroit auſſi; car telle quelle pourroit être, je ſens que je t'aimerai toujours advantage.

CHARLOTTE.

Rien ne me touche plus que cet aveu. J'ai appréhendé quelquefois que tu ne devinſſes amoureux de quelque fille qui ſeroit peut-être venu mettre la diſcorde entre nous.--- Ah! j'en mourrois de chagrin.

JOSEPH.

Il n'eſt point de démon capable de déſunir nos cœurs; non, il n'en eſt point; mais j'avois les

mêmes craintes, quoique tout auſſi mal fondées.— Quand on aime auſſi vivement, on redoute tout.— L'heure m'appelle au dehors; nous parlerons de cela tantôt en préſence de notre bon pere.

CHARLOTTE.

Vole pour abrêger le tems de ton abſence.

JOSEPH, *l'embraſſe.*

Allons, je pars; mais j'ai toujours tant de peine à te quitter.

(Il ſe ſauve avec une piece de toile ſous ſon habit, qui doit être une eſpece de redingotte d'un gris uſé.)

SCENE II.

CHARLOTTE, *travaillant.*

QUE je me trouve heureuſe avec lui! Depuis ma tendre enfance il eſt mon protecteur, mon ami, mon guide, mon conſolateur. Je ne vous envie rien, Riches du ſiecle; vos enfans ſont toujours en diſcorde; ils préferent des ſacs d'argent à la paix, à la confiance, à l'amitié fraternelle. Jamais contens, toujours avides.---- Qu'ils aient de l'or, j'ai Joſeph. Quand il me dit: " ma chere ſœur, ma pauvre Charlotte!" Que le ſon de ſa

voix m'intéreſſe, me touche, & les écus ne parlent point. Ah! Joſeph, puiſque tu conſens de vivre avec moi, je m'eſtime riche; & ſi mon pere ſe trouvoit élargi, je n'aurois plus, je crois, rien à deſirer au monde. Hélas! il en coûteroit ſi peu pour lui rendre la liberté; mais ce peu nous manque, & tous ces gens à équipage n'emploient jamais leur argent à ſecourir l'homme vertueux & captif.--- Amitié!--- douce amitié! dure autant que notre vie, ô cher frere!--- Ce cœur t'appartiendra dans tous les inſtans.--- Oh! ſi j'étois la ſeule à ſouffrir.--- Je ne ſçais, ce matin je travaille avec plus de conſtance, & le froid me ſemble moins rigoureux.

(On entend pluſieurs cris d'adieux, comme de gens qui ſe quittent d'une maniere folle & bruyante, qui ferment des portes qui s'appellent réciproquement ſur les eſcaliers; enfin, tout ce que peut peindre le dernier acte d'une orgie.)

Enfin, leur feſtin eſt achevé, ou plutôt leur ſabat. Le jour commence.--- Ce ne ſont point là des plaiſirs. Je le devine au ſeul ſon de leur voix; c'eſt du bruit, & voila tout.--- Cependant je ſoupire quand je ſonge que la moitié de ce qu'ils ont dépenſé cette nuit, ſoit à table, ſoit au jeu auroit ſuffi à tirer mon pere de la priſon où il gémit & pluſieurs autres infortunés avec lui.

SCENE III.

CHARLOTTE; *Monſieur* DU NOIR; FELIX, *qui doit avoir l'air d'un homme qui a paſſé la nuit dans la fête.*

(M. du Noir frappe à la porte.)

CHARLOTTE.

QUI eſt-là ?

M. Du NOIR, *frappant plus fort.*

Ouvrez, ouvrez.

CHARLOTTE.

C'eſt la voix de notre Propriétaire.--- Eſt-ce vous, Monſieur du Noir ?

M. Du NOIR, *frappant plus rudement encore.*

Et oui, oui, ouvrez donc.

CHARLOTTE, *ouvrant.*

Votre trés-humble, Monſieur.

M. Du NOIR, *entrant à grands pas ſuivi de Felex.*

Parbleu ! vous me faites bien attendre. Eſt-ce que des gens comme vous doivent s'enfermer ?——— Avez-vous peur qu'on vous vole ?—

(Charlotte ſe retire & va ſe mettre dans un coin à travailler, les yeux timidement baiſſés.)

FELIX.

Eſt-ce-la cette chambre?

N. Du NOIR.

Oui.—Eh bien?

FELIX, *d'un ton dédaigneux.*

Ceci?

M. Du NOIR.

Ma foi, voila tout ce qui reſte dans la maiſon avec ce que vous venez de voir. Après vous avoir loué tout le corps du bâtiment neuf, vous me reſſerrez encore ſur le vieux. En vérité, je n'ai gardé de place juſte que ce qu'il m'en faut, et je vous avouerai que M. de Lys s'étend bien depuis que vous êtes à lui.

FELIX, *lui frappant ſur l'épaule.*

Mon cher Monſieur, nous ne pouvons rien faire de ceci, entendez-vous, rien du tout.— De votre ancienne étude j'agrandis mon office; c'eſt un contraſte aſſez plaiſant, n'eſt-il pas vrai? D'une étude de Procureur faire un garde-manger!— Cela me portera-t-il bonheur, Monſieur du Noir?

M. Du NOIR, *avec un demi-ſourire.*

Je ſouhaite que vos affaires s'y faſſent comme j'y ai fait les miennes.

FELIX.

Ceſt-à-dire aux dépens d'autrui.

M. Du NOIR.

Ah! Monſieur Felix, vous n'avez rien à me reprocher, je crois.

FELIX.

Point de fauſſe honte, cela n'eſt plus de mode. Soyons de notre ſiecle. Vous n'avez pas barbouillé toute Votre vie du papier timbré pour rien, autrement d'où auriez-vous acquis tant de bien ?

M. Du NOIR,

Tant de bien! Pas tant; pas tant; je vous jure.— Mais s'il falloit du petit au grand, en tout état, éplucher chaque fortune, ce ſeroit un examen qui ne finiroit pas. Le meilleur eſt d'agir & de ne point parler là-deſſus.— Vous ne pouvez donc rien faire de ceci ?

FELIX, *d'un ton important.*

Non; j'aurois déſiré au moins un coin paſſable pour loger ces deux levrettes blanches dont on a fait préſent à mon maître; mais cela eſt trop en mauvais état pour recevoir deux chiens de la meilleure eſpece. M. de Lys ſeroit ſcandaliſé de les voir ici.— je ſens le vent qui ſouffle de tous côtés.

M. Du NOIR, *à voix baſſe.*

Mais écoutez, on fera en leur faveur une petite réparation. Vous entendez bien qu'on ne laiſſera pas ſubſiſter ce vîtrage entr'ouvert; on y mettra de bons carreaux; on calfeutrera les portes; tout ceci prendra un autre air.

FELIX.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas déjà fait?

M. Du NOIR, *à voix baſſe.*

Et comment vouliez-vous que je dépenſaſſe un ſou? Ceci a toujours été loué à vil prix par de la

canaille; qu'il faut à chaque terme forcer de payer ou chaſſer.

FELIX.

Ne m'avez-vous pas dit que c'étoit un Tiſſerand?

M. Du NOIR.

Oui, je ne ſais trop; un ouvrier de cette eſpece.— Je vais lui faire vuider le plancher tout de ſuite; parceque ſi vous ne voyez pas à pouvoir loger ici vos levrettes, je vous céderai la chambre de mes Clercs, et je les ferai monter plus haut.

FELIX.

Comment plus haut! Vous vous moquez; vous les logerez donc ſur le tôit?

M. Du NOIR.

Bon, bon, les voilà bien à plaindre. J'en ai eſſuyé bien d'autres.— Je change d'avis. Non, je les ferai deſcendre ici.—

FELIX, *arrêtant la vue ſur Charlotte.*

Mais cette Petite a un air de fraîcheur; elle me paroît jeune & jolie.

M. Du NOIR.

Et grandement pauvre.— C'eſt la miſere en perſonne.

FELIX.

On le devine; mais on ne le diroit pas à ſon premier abord, ſurtout à ſon air de propreté.—— cette miſere-là me plaîroit aſſez.— Appartient elle à quelqu'un?

M. Du NOIR.

Ce Tiſſerand l'appelle ſa ſœur.— C'eſt un faux nom peut-être; mais peu m'importe, s'ils me payoient.—

FELIX.

Plus je la conſidere, plus elle me ſemble intéreſſante.

M. Du NOIR.

Vous êtez bien bon. On a aujourd'hui tant de filles comme elle dans le beſoin.— On ne rencontre que cela.

FELIX, *faiſant l'avantageux.*

Il eſt bien vrai.— Ma foi je ſuis las d'en protéger. Vous avez vu cette petite Mimi; quel tour elle a joué à notre maître! La ruſée! Nous l'avions retirée d'un état pitoyable; après cela, mêlez-vous encore d'obliger.

M. Du NOIR.

Pour moi je n'ai jamais été dupe, jamais de ma vie, entendez-vous. Je me ſuis toujours tenu le cœur bien dur, afn de ne point faire d'ingrats.

FELIX, *riant.*

Bonne recette!— Il faut pourtant que je l'aborde & que je lui parle. *(Il s'approche de Charlotte).* Belle enfant, parlez-nous donc un peu; levez cette tête charmante; comme vous travaillez!-------- Votre ouvrage preſſe-t-il ſi fort?

CHARLOTTE, *modeſtement.*

Oui, Monſieur, dans nos métiers tous les momens ſont comptés. Il n'y en a point à perdre ſi l'on veut vivre.

FELIX.

Mais vous devez avoir bien froid.--- Comment, ſans feu !

M. Du NOIR.

Oh ! c'eſt-là ma premiere condition. Je ne ſouffre point de feu à ces gens-là ; avec leurs cendres chaudes, je tremble toujours pour ma maiſon.

FELIX.

Ils ne meurent pas de froid ?

M. Du. NOIR.

Bon bon, l'habitude.

FELIX.

Ma foi, votre ſerviteur ; je ne fais que d'entrer & je ſuis déja gele.--- Petite, il faudra venir vous chauffer à notre office ; nous entrerons en connoiſſance, & ſuivant les choſes, qui ſait ſi peut-être je ne vous ferai pas faire votre chemin.--- comme j'ai fait à tant d'autres.

M. Du NOIR, *avec emphaſe.*

Sçavez-vous bien que ſi vous aviez le bonheur d'être conſidérée de Monſieur, vous n'auriez plus rien à deſirer & que.---

FELIX.

Oh ! je ne m'engage point, nous verrons, nous verrons ; elle eſt jolie, en vérité, jolie, mais pas grande parleuſe. A-t-elle toujours la tête ainſi baiſſée ? Eſt-elle vraiment ce qu'elle paroît être ?

M. Du NOIR.

Tout ce que je ſcais, c'eſt qu'elle eſt de campagne & loin d'ici.

FELIX, *bas.*

De campagne? tant mieux; mais où ira-t-elle loger ſi vous la mettez dehors? Ayez ſoin de la faire jaſer, car je gele ici. *(plus haut.)* Quelle vienne dans notre ſalle, il y a bon feu, nous cauſerons-là plus à notre aiſe.

M. Du NOIR.

Entendez-vous que Monſieur veut bien vous permettre de venir vous chauffer à l'office?

CHARLOTTE.

Je ne quitte jamais la chambre qu'accompagné de mon frere, & mon ouvrage me retient ici juſqu'à ce qu'il revienne. Je vous remercie bien, Monſieur.

M. Du NOIR.

Quelle petite ſotte! Elle voudroit ſe faire prier, je penſe. *(à part à Felix.)* Laſſez-la, laiſſez-la, vous êtes trop bon, croyez-moi; ell ſera trop heureuſe d'y venir d'elle-même; fiez-vous-en à mon expérience. *(haut à Charlotte.)* Vous direz à votre frere q'uil faut enfin me payer aujourd'hui & chercher un autre gîte, s'il ne veut pas que mon Huiſſier lui enleve le reſte de ſes meubles.--- plus de quartier d'abord.

CHARLOTTE, *quitte ſon ouvrage & court à lui en ſuppliant.*

Monſieur, Monſieur, de grace! un peu de tems encore, un peu de tems; vous n'y perdrez rien.

M. Du NOIR.

Je ſuis ſourd, je ſuis ſourd.--- Si je pouvois payer les trois vingtiemes, les quatre ſous pour livre, le rachat des boues & lanternes, le logement des

ſoldats, les réparations, *& cætera*, avec des paroles, à la bonne heure; mais tous les ſecrets de mon art ne m'ont point appris à eſquiver ces maudits paymens. *(Il va pour ſortir.)*

CHARLOTTE.

Monſieur, je voudrois ne vous dire qu'un mot, un ſeul mot; je vous ſupplie, écoutez-moi.

FELIX.

Ah! pour un mot reſtons.

CHARLOTTE, *à M. du Noir.*

Je voudrois bien vous parler à vous ſeul.

M. Du NOIR.

A moi ſeul! & quoi me dire?

FELIX.

Il faut l'écouter, Monſieur du Noir, vous me rejoindrez; je ſerai à l'office.------ Je vais m'y chauffer.

SCENE IV.

M. Du NOIR, CHARLOTTE.

M. Du NOIR.

Si c'eſt encore de vous jérémiades, je quitte tout de ſuite, d'abord: allons vîte, abrégeons, car je n'ai pas le loiſir de me morfondre ici.--- Voyons vîte, parlez. parlez donc, parlez.

CHARLOTTE.

Eh ! Monſieur, vous me rendez toute interdite.---- Mon dieu !---- Je ne ſais comment vous parler.

M. Du NOIR, *avec rudeſſe.*

Eh bien finiſſons-nous ?

CHARLOTTE.

Mais vous êtes donc impitoyable ! au fort de l'hiver ! Vous ſçavez dans quel état nous ſommes, & la ſituation déplorable où ſe trouve notrepere.

M. Du NOIR, *s'en allant.*

Ah ! c'eſt ainſi.---- adieu, adieu.

CHARLOTTE, *le retenant par ſon habit, & ſe jettant à ſes pieds.*

Arrêtez ! non, monſieur, non, vous ne vous en irez pas ; vous m'écouterez ; vous verrez mes larmes.---- Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, laiſſez-nous ici pendant ces grands froids, autrement nous périſſons ; ou ſi cette chambre vous eſt abſolument néceſſaire, procurez-nous un autre aſyle ; je vous regarderai comme notre Sauveur ; je vous bénirai le reſte de ma vie.--- Hélas ! hélas ! Monſieur, ouvrez votre cœur à la compaſſion ; ſecourez-nous, ayez pitié de nous. *(Il faut que ce langage ſoit touché par l'Actrice d'un ton douloureux & vehement, & avec toute la force d'un cœur qui demande grace.)*

M. Du NOIR, *effrayé, presque touché, ou plutôt interdit par l'accent de Charlotte.*

Paix! paix donc! ne criez point comme cela.--- Levez-vous, levez-vous, nous verrons, oui je.--- *(à part.)* Elle m'attendrit, je crois; sauvons-nous. *Il s'élance à la porte & s'échappe.*

SCENE V.

CHARLOTTE.

Mon Dieu! se sera-t-il laissé toucher.--- Que devenir.--- S'il nous prend ces métiers, notre unique gagne-pain, il faudra donc mendier! Oh! jamais, plutôt la mort.-- Personne ne daigne nous voir de peur de nous soulager.--- Tel nous donneroit peut être quelques secours; mais ce seroit au prix de l'honneur. Ah! ces gens de maison me font horreur; ils ont tous lair aussi débauché que leurs maîtres, & j'aimerois mieux endurer le froid toute l'année que d'approcher de leur foyer.-- Pauvre Joseph, je souffre pour toi!--- Je vois déja ton désespoir, d'autant plus cruel, que tu voudras l'étouffer. *(Elle se remet au travail.)* Que je suis en peine!-- Aucune, aucune ressource.-- Tous les cœurs fermés, endurcis.--- Ah! comme j'apper-

çois ce monde!--- Je l'entends; il faut ne lui rien dire d'abord.--- Tantôt j'amenerai, puiſqu'il le faut, cette triſte converſation le plus doucement qu'il me ſera poſſible. *(Elle eſſuie ſes yeux & prend un air riant.)*

SCENE VI.

JOSEPH, CHARLOTTE.

JOSEPH, *allant à ſa ſœur & l'embraſſant.*

Eh bien! chere ſœur, tu as du beaucoup ſouffrir, car ce vent du nord eſt devenu plus piquant. Je courois, tandis que tu reſtois en place.

CHARLOTTE.

Je n'ai pas tant ſouffert que tu l'imagines.

JOSEPH, *avec intérêt.*

Mais.--- ma ſœur.--- Tu as pleuré, mon enfant, tu as pleuré, je le vois; tu me caches tes peines.

CHARLOTTE, *prenant un viſage ſerein.*

Non,

JOREPH.

Si.---- à travers ce ſourire j'apperçois ta douleur.

CHARLOTTE.

Ce n'eſt rien, mon frere.---- Dis-moi, as-tu trouvé ?---

JOSEPH.

Je n'ai reçu qu'un léger à compte, & nous ne pouvons pas encore payer le terme ; *(ſilence de Charlotte.)* car le peu que j'avois, je l'ai employé à acheter un manteau pour mon pere. *(Il tire un manteau qu'il met ſur les genoux de ſa ſœur.)* Le voici,--- il eſt encore bon,--- Mais donne-moi des ciſeaux,--- *(avec nobleſſe.)* Décous cette livrée; que jamais on ne la voie ſur le corps d'un pere reſpectable. Il a été cultivateur ; il a arroſé la terre de ſes ſueurs ; mais il a toujours eu en horreur les vils travaux de la ſervitude.---- Hélas ! il eſt aujourd'hui plus à plaindre qu'un Valet

CHARLOTTE, *découſant la livrée du manteau.*

Eloigne ces triſtes réflexions.

JOSEPH.

O ma chere ſœur ! Ce n'eſt point ce grabat, ces murs dépouillés, ces meubles groſſiers, cette pauvreté renaiſſante qui laiſſe l'aiguillon dans l'ame ; c'eſt l'inſolence du Riche, c'eſt ſon regard mépriſant qui bleſſe un cœur ſenſible.

CHARLOTTE.

Oublions q'uil exiſte de pareils hommes.---- Nous allons nous trouver réunis tous trois malgre

nos tyrans, malgré l'indigence.--- Songe à ce moment, ſonge que tu as de quoi ſoulager un pere adoré.--- ſonge qu'il va ſourire en nous revoyant.

JOSEPH.

Il eſt vrai, j'ai tort; allons, Dieu ſoit loué.--- Prends cette ſoupiere dans laquelle tu ſçais qu'il mange plus commodément; n'oublie point la petite bouteille, nous la remplirons ſur notre chemin. Enfin, je crois avoir trouvé du vin qui n'aura pas été falſifié

CHARLOTTE.

Heureuſe découverte! Je crains toujours d'empoiſonner mon pere en voulant réparer ſes forces. On nous fait boire la mort, & perſonne n'y ſonge.--- Et le Geolier?

JOSEPH, *en ſoupirant.*

Il faudra ſacrifier encore quelque choſe pour le rendre moins inexorable.

CHARLOTTE.

Il m'a ſemblé déja moins dur, mes prieres ont paru l'adoucir.

JOSEPH.

Ton regard en a donc fait un homme.--- Viens, ma ſœur, viens. (*Joſeph donne le bras à ſa ſœur, après avoir pris quelques uſtenſiles de terre.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente un grand cabinet de toilette, faiſant partie d'un très-riche appartement. Tout y déſigne la volupté, l'aiſance, le dernier goût. De Lys entre en robe de chambre à fleurs d'or; il ſort du lit & ſe jette nonchalamment dans le premier fauteuil. Deux domeſtiques le ſuivent, portant un miroir, dans lequel il ſe regarde avec complaiſance. On lui préſente des eaux de ſenteur, & tout l'attirail de la toilette. Felix eſt debout à ſes côtes, & enſeigne par ſigne aux laquais ce qu'ils doivent faire.

SCENE I.

DE LYS, FELIX, *Valet de chambre, Laquais.*

De LYS, *bâille & tire ſa montre.*

COMMENT, il n'eſt encore que midi.——— Cette journée me ſemble d'une longueur mortelle,

Je ſens d'avance un mal de tête affreux.— *(à un domeſtique.)* Du thé.---. Que deviendrai-je d'ici à l'heure de l'opéra? *(à ſon Valet de chambre.)* Monſieur, vous hâtez toujours ma toilette comme celle d'un Conſeiller; on m'accommode étourdiment, & comme ſi j'avois des affaires. Retenez bien cela de moi; ſans lenteur en tout art, point de perfection. *(à un laquais.)* Vous laiſſez périr d'inanition ce pauvre Mouſtapha; il a cependant pour vous de l'amitié; faites ſa proviſion de gimblettes. *(à un autre.)* Paſſez chez mon Sellier, qu'il acheve mon cul de ſinge, ma déſobligeante, mes trois diables. *(à Felix.)* Et mon Cocher qui mene à l'Italienne, ne veut donc pas guérir?

FELIX.

Il a toujours une très-groſſe fievre.

De LYS, *à un Laquais.*

Vous porterez chez la comteſſe le tul et les nœuds que j'ai faits; elle reconnoîtra ſon diſciple. *(les laquais ſortent.)* *(en ſe frottant les dents & ſe regardant au miroir.)* Eh bien! vous dites donc que cette petite fille, la même dont jai eu l'honneur de vous parler, eſt ma tres-chere voiſine?

FELIX.

Rien n'eſt plus vrai, Monſieur; javois rencontré ce minois ſans y faire beaucoup d'attention, mais je l'ai vu aujourd'hui dans ſon gîte avec toutes les circonſtances que je viens de vous raconter.

De LYS

La rencontre eſt finguliere! Il y a quelques jours que je la lorgne ſans qu'elle s'en apperçoive; elle a de la fraîcheur & des graces; il ne lui manque qu'un peu plus de teint.--- Cela eſt pauvre, dis-tu, dans le dernier beſoin ?

FELIX.

Oh! d'une pauvreté affamée.---

De LYS.

Prête à ſe donner pour un morceau de pain

FELIX

Mais non, Monſieur.--- Je l'ai trouvée fiere, ſérieuſement fiere; elle eſt arivée depuis peu en cette capitale.--- Elle a une vertu de campagne, & ſon air en impoſe plus que le ton romaneſque de toutes nos prudes.

De LYS.

Je ſuis enchanté de cette vertu-la; car je ſuis bien dégoûté de toutes les filles que j'ai eues. Elles m'ont côuté l'impoſſible, tu le ſçais; malgré ce la elles m'ont excédé, trompé & ennuyé, qui pis eſt. J'avois fait ſerment de ne plus en entretenir; mais, ma foi, je veux créer celle-ci, la mettre au monde; je trouverai peut-être une ame neuve & reconnoiſſante. Je ne ſçais quoi me plaît dans ſa taille & dans ſa démarche.--- Elle eſt aſſez jolie pour me faire honneur! j'y compte, du moins; avertis moi ſi elle devoit me deſhonorer.--- ce ſeroit un ridicule.---

FELIX.

Si vous me permettez de vous le dire, Monſieur, je trouve qu'il y a quelque air de reſſemblance entre vous deux.

De LYS, *ſouriant complaiſamment.*

Eſt-ce elle ou moi que tu flattes ?

FELIX, *d'un ton adulateur.*

Monſieur, tout le monde ſçait que vous êtes d'une figure.---

De LYS, *ſe donnant des graces.*

Je ne ſuis point mal, je ne ſuis point mal; mais crois-tu que du premier coup d'œil je pourrai lui faire tourner la tête? Puis-je me flatter d'emporter d'aſſaut ſon jeune cœur? J'aime les victoires rapides. Penſes-tu, enfin, que j'acheverai pomptement la conquête de cette haute & ſévere.---- Comment l'appelles-tu ?

FELIX.

Charlotte.

De LYS.

Il faudra lui donner un nom plus honnête.--- *(Il rit.)* Il eſt ſingulier que la beauté aille ſe loger là, tanddis qu'elle délaiſſe nos femmes de qualité.--- Au reſte, c'eſt bien fait.--- c'eſt bien fait.---

FELIX.

Si j'avois pu deviner plutôt la nouvelle fantaiſie de Monſieur, les choſes ſeroient déja fort avancées.

De LYS.

Mais je ne l'ai bien remarquée qu'hier.--- Malgré une certaine pâleur, on voit que ſon front eſt tout formé pour être embelli des roſes de la volupté.

FELIX.

Je me félicite de l'occaſion qui m'a conduit vers elle; elle eſt arrivée fort à propos. Ce qui m nquiete c'eſt ce frere

De LYS.

Eſt-ce bien ſon frere?

FELIX.

On ne peut en douter.

De LYS.

Eh bien! ce frere.---

FELIX.

J'appréhende, Monſieur, qu'il ne ſoit de ces pauvres à ſentiment, qui meurent héroïquement de faim en gardant leur honneur.

De LYS.

L'honneur dans l'indigence! *(Il ſourit amérement.)* J'ai vu plus d'une fois l'effet d'une bourſe de louis; elle abrége bien du tems; elle ſurmonte les obſtacles. La morale la plus farouche ſe tait à la voix de l'or. C'eſt le meilleur opium pour endormir voluptueuſement la vertu la plus conſommée. Je commence d'abord par en donner une bonne doſe, afin d'étourdir à la fois la tête & le cœur. Rien n'eſt plus puiſſant que cette premiere amorce, & j'ai remarqué que l'eſpérance fait plus dans la ſuite que la libéralité même.--- Tu as dit qu'on me le fît venir?---

FELIX.

Suivant vos ordres on guette l'inſtant où ils rentreront tous deux.

De LYS, *avec dériſion.*

Je ſuis impatient de faire connoiſſance avec mon futur beau-frere.

FELIX.

Dans le fond, c'eſt un grand avantage pour lui.

De LYS.

Il feroit beau de les voir garder leurs triſtes préjugés avec leur miſere. Cela ne ſe peut pas; il eſt trop d'exemples du contraire, il en eſt trop. Qu'eſt-ce que j'ai à ſouper?

FELIX.

Monſieur, voici le menu. *(lui préſentant une grande feuille de papier.)*

De LYS, *parcourant le papier.*

Dix couverts ſervis à cinq ſervices de ſept plats chacun.--- bon--- voilà ce que j'aime.--- Un coq vierge!--- excellent!--- une croquante au temple de Vénus.--- délicieux! Point de vin, nous boirons de l'eau & des liqueurs fines.---Vous voudrez bien vous ſouvenir que demain nous allons à la chaſſe.

FELIX.

Oui, Monſieur.--- j'ai tout préparé; votre gibeciere, votre fuſil à deux coups.--- On vient annoncer, je crois.

De LYS.

Vois un peu.

Un DOMESTIQUE.

Monſieur, c'eſt cet homme que vous avez fait mander.

FELIX.

Le voici.

SCENE II.

DE LYS, JOSEPH, FELIX.

De LYS *penché ſur ſon fauteuil, tourne la tête de ſon côté d'un air demi-hautain, demi-riant; il mange quelques bonbons d'une petite böete qu'il tient en main, & avec laquelle il joue.*

Qu'il approche.

JOSEPH, *à Felix.*

On m'a dit que.—

FELIX.

Avancez, parlez à Monſieur.

JOSEPH, *ſaluant.*

Monſieur.—

De LYS.

Oui mon ami, je t'ai demandé; on m'a parlé de toi; tu es bien pauvre, n'eſt-il pas vrai?

JOSEPH, *avec une ſimplicité noble.*

Monſieur, Je ſuis Joſeph, un ouvrier, et non pas votre ami; ſi je l'étois, nous pourrions nous tutoyer: c'eſt pourquoi ne me faites pas rougir; je ne ſuis pauvre que parce quil y a trop de riches.

De LYS.

Comment donc! mais tu parles d'un ton.—

JOSEPH.

Encore un coup, Monſieur, ou parlez-moi vous-même ſur un autre, ou je me retire. Vous n'êtes pas le premier à qui je n'ai pu le ſouffrir. Quand ma fortune en dépendroit, je marquerois le même courage. Ceſt un droit inſultant & injuſte que vous vous arrogez la plupart ſur nous autres infortunés. Ne-peut-on être dans l'indigence ſans être avili? *(Il marche vers la porte.)*

FELIX, *d'un air étonné.*

Voilà qui eſt nouveau.

De LYS, *ſe levant.*

Il eſt ſingulier. Je ne veux pas qu'il s'en aille. *(à Joſeph.)* Ecoutez, Monſieur Joſeph; vous vous fâchez bien promptement. Vous ne ſçavez pas encore ce que je vous veux. Un moment, & vous n'aurez point à vous plaindre.

JOSEPH.

Je ſuis fâché de vous avoir parlé ainſi; mais cela eſt plus fort moi.--- Je ſçais trop que jai beſoin d'autrui.

De LYS.

Eh bien, mon intention eſt de vous mettre un peu à votre aiſe. Je puis, ſans me gêner, vous procurer une vie plus commode. Ce que je vous dis eſt du fond du cœur. Voici un à compte que je vous prie d'accepter; cela ne ſe refuſe pas: prenez, il y a cinquante louis. *(Il lui préſente une bourſe.)*

JOSEPH.

Dans quelle ſurpriſe vous me jettez, Monſieur! Cinquante louis! à moi! Et quel ſervice vous ai-je rendu?--- Que voulez-vous de moi? A quel prix mettez-vous cet argent?

De LYS.

Je poſſede quelques biens; d'après votre propre aveu, vous êtes pauvre. Je vous donne cette bourſe, je vous la donne.

JOSEPH, *fiérement.*

Je n'ai rien fait pour accepter un tel don; permettez-moi de vous le dire, Monſieur, je crains ce préſent.--- Vos pareils ne prodiguent pas l'or gratuitement.

De LYS.

Je ne reſſemble point à mes pareils; je ne mets dans mon offre qu'un pure générosité. D'où naîtroient votre défiance & vos refus? Me croyez-vous homme à ne faire jamais le bien? Enfin, puiſque vous héſitez, je vous dirai que c'eſt un vœu que j'ai fait & que je l'accomplis en votre faveur.

JOSEPH.

Monſieur, vous voulez-vous jouer de moi.---

De LYS, *lui mettant la bourſe entre les mains.*

Non, pour preuve emportez-là, elle eſt à vous.

JOSEPH.

Elle eſt à moi! *(avec tranſport.)* Homme généreux! Je tombe à vos pieds, je les embraſſe.---- Oui, je l'emporterai.--- Je ſerois dénaturé ſi je la refuſois. *(levant la bourſe dans ſa main.)* C'eſt là-dedans, c'eſt là-dedans, qu'eſt la délivrance d'un pere le bonheur de nous trois: mais je tremble de

m'abuſer.--- Je ne ſais ſi je dois.--- Vous me la donnez, dites, vous me la donuez ?

DE LYS, *riant.*

Oui, oui, je vous la donne.--- je vous la donne.

JOSEPH, *la ſerrant avec force & avec une eſpece de délire.*

Eh bien, l'univers entier ne me l'arracheroit pas.--- Or ſacré, je te preſſe ſur mon ſein. Tu vas ſervir la nature & ma tendreſſe. Je ſens, pour la premiere, fois, que l'on peut te cherir, t'idolâtrer *(à de Lys.)* Je reviendrai, Monſieur, je reviendrai; vous verrez quel uſage j'en aurai fait.--- Vous ſerez forcé de pleurer de joie avec nous, & ce ſera-là votre récompenſe.--- Que le ciel vous comble de veritables biens! Mon pere! Ah! courons, j'ai peur de mourir en chemin.

SCENE III.

DELYS, FELIX.

FELIX.

JE crois q'uil en deviendra fou.

DE LYS.

Tu vois l'effet immanquable de ma recette. Va, il n'aura pas beſoin d'une plus forte doſe.

FELIX.

C'eſt beaucop pour lui, et même une ſomme prodiguée comme cela....

De LYS.

A çà, Monſieur mon Intendant, parce que je vous ai emprunté cet argent, vous vous mêlez de faire des remontrances.--- Je n'en veux plus, je n'en écouterai plus.

FELIX, *à part.*

Bon, voilà ce que je voulois. J'aime qu'un Maître parle ainſi.

De LYS.

Ces cent mille écus que ce Notaire voudroit m'empêcher de toucher, remettront l'équilibre dans ma dépenſe. Je veux jouir, moi; & depuis que je ſeme l'argent, je n'ai trouvé rien de piquant *(Il bâille.)* Si l'on me fâche, je me ruinerai.--- Le plaiſir eſt quelque part; je le pourſuivrai tant, que je l'enchaînerai ſans doute. (*Il bâille encore.*) Si elle vient, il faut, comme je t'en ai ſupplié, qu'on lui faſſe entendre que ſon cher frere eſt ici, ſans cela peutêtre.---

FELIX.

En vérité, Monſieur c'eſt une inſulte faite à ma pénétration. Vous me repétéz d'anciennes leçons que je ſçais par cœur.--- Faites-moi l'honneur de penſer.

De LYS.

Va, va.--- Je crois vraiment que j'en ſuis amoureux, car je brûle de la voir ici.

Un LAQUAIS, *entre.*

Monſieur du Noir,

De LYS.

Qu'il entre.— Sois aux aguets au moins, & ſonge à m'avertir auſſitôt.

FELIX, *fâché.*

Eh! Monſienr eſt-ce mon coup d'eſſai ? Je ſçais, je conçois, j'entends.—

SCENE IV.

De LYS, *Monſieur* Du NOIR.

De LYS.

Bon jour, Monſieur du Noir; prenez un ſiege.

M. Du NOIR.

Je viens dans un moment favorable; vous êtes ſeul, & nous parlerons d'affaires,

De LYS.

D'affaires! oh! non, s'il vous plaît.

M. Du NOIR.

Mais il le faut.— Voilà dix fois que je viens.— Il faut que nous en parlions.

De LYS.

Pas pour long-tems donc, je vous prie; car j'attends une petite perſonne.—

M. Du NOIR.

Quand elle viendra, je me retirerai.

De LYS.

Ah! ſoit.—— Dépêchez toujours; de quoi s'agit-il?

M. Du NOIR.

C'eſt encore au ſujet de cette ſœur que feu Monſieur votre pere s'eſt aviſé de déclarer dans ſon teſtament.

De LYS.

Eh bien, en auroit-on eu quelques nouvelles?

M. Du NOIR.

Vous m'aviez donné ordre de faire ſecrettement des perquiſitions pour prévenir l'orage qui pourroit fondre un jour. Je n'ai encore reçu aucun éclairciſſement; on ne ſçait ce qu'ils ſont devenus. Votre oncle, ſon nourricier, après la mort de ſa femme, accablé de malheurs, m'a-t-on écrit, s'eſt ſauvé de ſon village avec elle & ſon fils. Ils ont erré je ne ſçais où.---

De LYS.

Tant mieux.

M. Du NOIR.

Tant pis.--- Car ſi nous ſçavions poſitivement où elle eſt, nous prendrions de juſtes meſures pour lui lier les bras.

De LYS.

Sans tant s'inquiéter, peut-être y a-t-il longtems qu'elle n'eſt plus de ce monde.--- Lorſque mon pere quitta ſon miſérable pays pour courir après la fortune qu'il a rencontrée, je n'avois

que ſix ans. A peine me ſouviens-je de cette ſœur délaiſſeé en nourrice chez ſon oncle, bon homme de campagne. Le paſſé ne me ſemble plus qu'un rêve. J'ai vu tant de choſes depuis. Je ne ſçais par quel ſcrupule mon pere a eu la folie de ſonger à cette enfant, dans le moment précis où mes intérêts ſembloient exiger qu'il l'oubliât entierement. C'eſt un fort mauvais tour qu'il m'a joué il devoit l'emmener avec lui, l'élever comme moi, lui donner une éducation brillante, ou n'en jamais faire mention; dans l'état où je ſuis, je ne pourrai jamais reconnoître une payſanne pour ma ſœur.

M. Du NOIR.

Ah! cela ne ſeroit pas décent; & Monſieur votre pere, par les ſoins qu'il a pris de ſe tenir inconnu à ſon frere, a bien ſenti de ſon vivant le tort que lui cauſeroit une telle parentée. Pourquoi a-t-il voulu vous obliger, en s'en allant dans l'autre monde, à ſouffrir ce qu'il n'a pu endurer dans celui-ci? Ces mourans ſemblent toujours, à leur départ, oublier tous les uſages.

De LYS.

Non, parbleu! je ne conſentirai point à perdre la moitié d'un bien, qui à peine me ſuffit en entier. Je ne ſçais pas comment l'on peut vivre avec quatre-vingt dix mille livres de rente: cela étoit bon pour mon pere, il y a vingt ans! mais à moi, à moi il me faut le double néceſſairement.

M. Du NOIR.

Sans doute, le Financier doit briller; autrement, par où attireroit-il les regards? Soit dit entre nous, ce n'eſt gueres la naiſſance ni les actions illuſtres qui peuvent le diſtinguer.

De LYS.

Mais.— cependant, Monſieur du Noir.

M. Du NOIR.

Pardon.— Je vous parle peut-être avec trop de franchiſe; mais vous ſçavez combien j'étois familier avec Monſieur votre pere. Nous nous ſommes connus tous deux, non pas dans l'opulence au moins; il étoit loin alors de prétendre à un équipage; & les ſix maiſons que j'ai dans Paris, appartenoient encore aux familles qui depuis me les ont troquées contre du papier timbré.

De LYS, *ſouriant.*

Mais on auroit tort de dire que vous êtes un ſot, Monſieur du Noir.

M. Du NOIR.

Je me rappelle ce tems avec volupté, tout gueux que j'étois; mais je n'ai pas été ſi heureux que Monſieur votre pere. Nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre. Un Fermier-général venoit de le créer petit Commis, lorſque j'obtins la place de ſecond Clerc dans ma premiere Etude. Enfin devenu, graces à Dieu, procureur après dix années d'aſſiduité conſtante, nous nous ſommes rendus mutuellement bien des petits ſervices, & je lui ai fait gagner plus d'un procés, qui, ſans vanité, étoit des plus difficultueux: auſſi m'a-t-il toujours beaucoup diſtingué.— Il m'aimoit, je puis le dire.

De LYS.

Il vous en a donné de fortes preuves en vous nommant l'Exécuteur de ce teſtament qui me fait appréhender un partage.

M. Du NOIR.

Ce Notaire lui aura fait peur; c'eſt un Moraliſte éternel; un moment de foibleſſe eſt pardonnable dans cette paſſe-là. Moi-même je ne ſçais pas trop comment je m'en tirerai; mais aprés tout, nous n'y ſommes pas. *(Après un moment de réflexion)* Ne craignez rien, je vous ôterai cette épine-là-du pied. Il y a tant de reſſources dans notre art; il eſt ſi vaſte, ſi profond, ſi compliqué, que ſi jamais elle ſe préſente, je ſçaurai l'égarer dans une labyrinthe d'où elle ne pourra ſortir.— Il n'y a que ce Notaire qui nous arrête; nous aurons de la peine à le gagner.

De LYS.

Il faut que nous allions le voir encore.

M. Du. NOIR.

C'eſt bien dit.— Je ſuis à vos ordres.

De LYS.

Il ne vous aime pas, Monſieur du Noir.

M. Du NOIR.

Entre gens de notre robe, on ſe raccommode tout comme on ſe brouille. *(Felix entre.)*

De LYS.

On vient; je vous ai dit.—

M. Du NOIR, *ſe levant & ſaluant.*

Je me retire.

SCENE V.

De LYS, CHARLOTTE, FELIX.

De LYS.

Est-ce-elle ?

FELIX, *tout bas.*

Oui.

De LYS.

Bien, bien.

FELIX *fait avancer Charlotte.*

Avancez, Mademoiſelle ; je vous dis que votre frere eſt-là qui parle à mon maître. (*A peine Charlotte a-t-elle fait un pas dans la chambre, qu'il ſort en fermant la porte précipitamment.*)

De LYS, *allant à Charlotte.*

Venez donc, ma belle enfant, venez.— De quoi avez vous-peur ?

CHARLOTTE, *voulant r'ouvrir la porte.*

Monſieur, pardonnez-moi.— On me dit que mon frere eſt ici.— Mon frere n'y eſt pas.--- On me trompe.

De LYS.

Eh bien, votre frere.--- Il ne fait que de ſortir. Il va rentrer, attendez-le une minute.

CHARLOTTE, *s'efforçant toujours d'ouvrir.*

Monſieur, je l'attendrai au logis, s'il vous plaît.--- Mais cette porte, cette porte s'eſt fermée.

De LYS, *ſouriant.*

Oh ! nos portes ne s'ouvrent pas comme cela ; il y a un petit reſſort inviſible.--- Mais craignez-vous de reſter un moment avec moi ? J'ai tant de choſes à vous dire.

CHARLOTTE, *prenant un ton grave & impoſant, dans lequel on entrevoit cependant un peu de timidité.*

Non, Monſieur, je ne crains rien, vous pouvez dire ce que vous me voulez.

De LYS, *lui prenant les mains, qu'elle retire.*

Beaucoup, beaucoup de bien.--- Mais il faut nous aſſeoir.--- Qu'avez-vous à regarder toujours à la porte ?--- Vous dites n'avoir pas peur.--- Ah! la fauſſe brave ! Ces petites mains-là ſont toutes tremblantes.--- Aſſeyez-vous.--- Nous parlerons énſemble. (*Il lui preſénte un fauteuil.*)

CHARLOTTE.

Monſieur, nous avons coutume de parler debout.

De LYS.

Ah ! charmante mutine ! Allons, à votre fantaiſie.--- Oh çà dites-moi ; regardez bien ce bel appartement, ces meubles, ces trumeaux ; n'aimeriez-vous pas de loger dans un appartement

ſemblable; d'avoir de belles robes, des bijoux, & de vous mirer dans ces grandes glaces? Tout ceci n'eſt-il pas bien délicieux, bien déſirable, & tout ce qui s'enſuit? — Des domeſtiques, une bonne table, un caroſſe roulant: pour celui-là c'eſt un grand plaiſir, n'eſt-il pas vrai?

CHARLOTTE.

Je ne devine pas encore ce que Monſieur veut dire.

De LYS.

Mais en effet, il n'eſt pas facile de ſe l'imaginer,— Ecoutez, ſi l'on vouloit tout-à-l'heure vous donner un grand état.— par exemple, vous faire la femme d'un homme bien riche, à peu près comme moi; que donneriez-vous pour une fortune ſemblable?

CHARLOTTE.

Rien, Monſieur.

De LYS.

Rien!— La chere enfant, elle eſt naïve; elle croit pouvoir ne rien donner.

CHARLOTTE.

Je vous le dis ſincerement, Monſieur; je n'envie point cette grande aiſance où l'on oublie tout, où l'on s'oublie ſoi-même. Je ne pourrois point vivre dans cette abondance, ſans ſonger que tout ce ſuperflu eſt pris ſur tant de malheureux qui ſont dans le beſoin.— Je parle ainſi, parce que je ſçais ce que c'eſt que l'indigence.

De LYS, *d'un ton appuyé.*

Vous ne la connoîtrez plus, ni vous ni votre frere. Je veux faire ſa fortune; je viens déjà de

lui donner une bourſe de louis. Comme il eſt parti joyeux ! comme il m'aime !

CHARLOTTE, *avec étonnement.*

Mon frere ! Vous lui avez donné de l'argent ! Ah ! Monſieur, laiſſez-moi courir à lui.— laiſſez-moi.— Qu'il vous le rende.

De LYS.

Comment !

CHARLOTTE.

Une généroſité ſi extraordinaire ne peut avoir en vous que des vues qui m'effraient.

De LYS.

Voilà de grands mots ! Mais je n'exige qu'un peu de reconnoiſſance.— Vous direz encore que vous né pouvez rien, que vous ne m'entendez pas.—

CHARLOTTE.

Je crains, au contraire, de vous avoir trop entendu.--- Je ne puis reſter; faites-moi ouvrir, Monſieur, faites-moi ouvrir, je vous en ſupplie.--- je vous en ſupplie.—

De LYS.

J'y perdrois trop, & cette complaiſance ſeroit cruelle à moi-même. Pourquoi voulez-vous que je me haïſſe à ce point ? Je m'aime un peu : voilà tout mon crime, ſi c'en eſt un. Si vous daigniez m'imiter, rien ne vous manqueroit; vous ſeriez mieux avec moi que ſi vous étiez la femme d'un Duc, ou celle d'un Prince.

CHARLOTTE, *avec une fermeté noble.*

C'eſt pour me faire de pareilles propoſitions que vous m'avez fait entrer ici ſous l'appas trom-

peur que mon frere m'y demandoit. Vous nous outragez ainſi, parce que nous ſommes pauvres et ſans protection. Vous ne rougiſſez point de nous tendre de pareils pieges, d'augmenter le ſentiment de notre infortune par le mépris que vous faites de nous. Vous ne daignez pas nous ſuppoſer des vertus. Vous croyez facile de nous deſhonorer, parce que vous ne doutez pas même de votre triomphe. Vous le fondez peut-être ſur l'excès de nos beſoins. Que je ſuis heureuſe d'avoir reçu une éducation honnete! Sans elle je riſquerois peut-être d'être ſéduite par ces faux biens que vous me propoſez. Je perdrois le plus précieux des tréſors; cette eſtime de ſoi-même qui n'appartient qu'à qui ſçait ſe reſpecter; ce calme qui ſuit l'innocence; je les perdrois ces biens ineſtimables: on m'appelleroit une malheureuſe; je le ſerois; je ne pourrois plus rien regarder autour de moi que la rougeur ſur le front.

De LYS.

Elle parle comme Pamela.--- Mais ce n'eſt point là un langage de campagne.--- Dites-moi un peu, où avez-vous vécu?--- Vous avez donc vu du monde?

CHARLOTTE.

Depuis que nous avons quitté le village que je regrette, nous avons été forcés de demeurer dans pluſieurs villes, & toujours avec d'honnêtes gens, qui nous ont appris à bien parler, & à penſer encore mieux. Mon frere & moi aimons à lire enſemble dans les courts momens de notre

loiſir : c'eſt un plaiſir bien doux & qui ne nous coute rien. Il ſuſpend quelquefois nos peines. Parmi les livres que l'on nous a prêtés, je me ſouviens parfaitement de cette hiſtoire de Pamela ; & ſi vous l'avez lue, elle devroit vous avoir touché

De LYS.

(A part.) Je me doutois bien qu'elle avoit lu.---- Vous avez donc été formée par des livres ?

CHARLOTTE.

Et par le malheur, plus inſtructif encore.

De LYS.

Vous croyez donc à tous ces romans, à ces tableaux chimériques.--- L'exemple de Pamela eſt un peu fort.--- Eh bien ! moi je vous prêterai des livres tout auſſi eſtimés. J'ai-là une bibliotheque, avec des eſtampes, telles que vous n'en avez jamais vues.--- Sur ma parole, vous prendrez goût à cette lecture.

CHARLOTTE.

Je ne lis que les livres que mon frere approuve, & l'on a voulu nous en prêter qu'il a rendus tout de ſuite & ſans vouloir en lire les premieres pages.

De LYS.

Il eſt donc bien ſcrupuleux auſſi votre frere.— Eſt-il lecteur ?

CHARLOTTE.

Nous avons été élevés enſemble aux mêmes occupations, comme aux mêmes vertus.

De LYS.

Ceſt-à-dire que vous avez reçu les mêmes préjugés.— Il eſt bon de moraliſer, mais c'eſt quand on ne trouve pas à faire mieux.— Tous ces faiſeurs de livres ſont les premiers à rire ſous le maſque de ce qu'ils ont écrit. Quand on eſt jeune & jolie, on doit monter ſur le trône des plaiſirs. C'eſt-là qu'on eſt adorée & ſervie en Reine. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour découvrir cette route facile & fortunée. Ces brillantes créatures couvertes de diamans, que l'on rencontre dans toutes les fêtes, & qui en paroiſſent les Divinités, mourroient de faim ſi elles n'avoient ſecoué un joug qui les captivoit dans le malheur.— La volupté ne ment jamais, jamais.— (*avec paſſion & ſe ſaiſiſſant d'elle*) Belle comme Pſyché, auſſi timide, auſſi farouche qu'elle, tu te fais un monſtre de l'amour; (*avec tranſport.*) Va, oſele regarder ſeulement, & bientôt tu en ſeras folle.

CHARLOTTE, *reculant toute agitée.*

Monſieur, faites ouvrir à l'inſtant.— à l'inſtant même, ou j'oſerai tout.—

De LYS.

Eh! doucement, doucement; votre frere.—

CHARLOTTE.

Je n'attends, plus mon frere.—— Ah! s'il ſçavoit.——

De LYS.

Comment, s'il ſçavoit.———— Mais ne craignez rien de lui; il eſt d'accord avec moi. J'en fais mon Favori. Il ſent mieux

mieux que vous que c'eſt votre bonheur que je veux faire.

CHARLOTTE, *avec indignation.*

Homme vil! c'eſt devant moi que vous oſez le calomnier auſſi indignement. Vous l'avez ſurpris en lui faiſant accepter cet argent. Il vous le remettra dès que.--- Vous ſaurez combien nous mépriſons tout ce qui vient de vous. Le beſoin aura beau nous pourſuivre, il ne pourra que nous faire mourir.

De LYS.

Mais quelle fauſſe idée!--- Sçachez que je ne veux que votre aiſance, votre félicité.--- Je vous offre un ſort envié de tant d'autres, ma fortune, mon cœur. Une premiere propoſition effarouche, d'accord.--- Mais revenez à vous.--- Je ſerai reſpectueux.--- Diſcutons ſeulement.---

CHARLOTTE, *regardant de tous côtés comme cherchant quelque choſe.*

Pour la derniere fois, Monſieur, faites ouvrir.

De LYS.

Oh, d'honneur, non. je m'en garderai bien.--- Nous ne pouvons nous quitter que bons amis d'abord.--- En conſcience, tout autre parti devient inutile.--- (*Charlotte ſe ſaiſit intrépidement d'un fuſil à deux coups, qu'elle apperçoit dans un coin.*) Mais que faites-vous, que faites vous là?

CHARLOTTE, *avec force.*

Je ſortirai.— N'approchez pas.

De LYS, *effrayé.*

Laiſſez ce fuſil, Mademoiſelle, laiſſez-le.— Il eſt chargé à balles.— prenez garde.

CHARLOTTE *d'un ton déterminé.*

Malheur à lui s'il approche! *(Elle frappe à la porte avec la croſſe du fuſil, & à grands coups redoubles, en criant)* Ouvrez, Meſſieurs, ouvrez, ouvrez, de grace. *(Auſſitôt un des deux canons part, & le fuſil tombe des mains de Charlotte).*

De LYS, *tombant dans un fauteuil.*

Ah!

FELIX, *en dehors, ouvrant la porte tout au large & avec précipitation.*

Au ſecours.— au ſecours.— au ſecours.

CHARLOTTE, *ſe ſauvant.*

Ah Dieu!

(Felix & de Lys reſtent immobiles dans leur premiere attitude, en ſe regardant ſans pouvoir parler.)

SCENE VI.

De LYS, FELIX.

FELIX, *après une longue pauſe.*

Un coup de fuſil!— D'où part-il?— Qui eſt bleſſé?— En vérité, je ne reviens point de mon premier effroi.

De LYS.

Je ſuis moi-même tout étourdi.

FELIX.

Je ne devine pas comment.—

De LYS.

Pour m'échapper elle enfonçoit la porte avec ce fuſil.— Un des canons a pris feu.— Elle a failli, parbleu, à me caſſer la tête.—

FELIX.

Rien moins que cela, Monſieur. Quelle audace avec ſa vertu! *(ramaſſant le fuſil avec précaution.)* Mais c'eſt un ſcandale affreux. Toute la maiſon eſt en l'air; on va venir.—

De LYS.

Courons vîte au devant. Montrons que ce n'eſt rien.— Fais ſemblant de rire. (*avec humeur.*) Eh! ris donc.—

FELIX, *s'efforçant de rire.*

Oui, oui, Monſieur, je rirai.— Ah! ah! ah!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

La ſcene ſe paſſe ſur un large palier d'eſcalier, qui communique à l'anti-chambre de l'appartement de de Lys.

REMI, JOSEPH.

(*Le vieux Remi eſt conduit par Joſeph; il l'amene comme en triomphe, & dans le délire de la plus grande joie.*)

JOSEPH.

C'EST ici la maiſon de notre Bienfaiteur. Voici ſon, ppartement; courons embraſſer ſes genoux.— aprés vous c'eſt lui que mon cœur chérit & ho-

nore. Par quel bienfait il a conſolé les chagrins de ma vie.— Mon pere! il n'eſt plus, il ne ſera plus de douleur ni pour vous, ni pour moi.

REMI, *s'aſſeyant.*

Ah! mon fils, je me ſens déjà las. Depuis dix mois que mes jambes ne prennent qu'un foible exercice, je m'étonne moi-même de me voir marcher.— Comme le plaiſir ſuccede à la peine! Que dis-je? Ai-je ſouffert? Non, le ciel m'a donné un bon fils; & tandis que les Riches ont des enfans barbares & dénaturés, les miens ont eſſuyé mes larmes: leurs tendres ſoins m'ont fait bénir la pauvreté & l'eſclavage.

JOSEPH, *embraſſant ſon pere.*

Comme j'étouffois en vous embraſſant dans la priſon! Je vous déguiſois les tourmens de mon ame; mais c'eſt ici que ma joie eſt pure, entiere, inaltérable.— Ah, Dieu! je n'oſe encore reporter la vue ſur vos ſouffrances.

REMI.

Mes ſouffrances! Je ſuis homme, mon fils, j'en ai dû eſſuyer les peines. J'ai vu d'autres malheureux ſouffrans à mes côtés.— Il étoit une douceur ſecrette que l'infortune n'a pu me ravir; c'étoit de ſentir mon ame en paix, de me juger, de me connoître innocent. Si les coups de l'injuſtice m'ont fait verſer quelques larmes, le déſeſpoir n'eſt jamais entré dans mon cœur. Dieu voyant ma ſoumiſſion, m'a prêté le courage.

JOSEPH.

C'eſt votre cœur généreux qui vous a conduit dans les priſons. C'eſt la repugnance in-

vincible que vous avez eu à faire enlever les meubles de vos freres les cultivateurs de la terre ; & n'ayant pu juſtifier ces pourſuites iniques qui révoltent l'humanité, vous avez été conſidéré comme ayant diſſipé les deniers royaux.

REMI.

Ah ! plutôt mourir que d'être le miniſtre de ces cruautés.— Va, lorſqu'au milieu des murs élevés de mon étroite priſon, je pouvois découvrir un coin du ciel, je me trouvois conſolé. Je me diſois : " là reſide le Protecteur des " malheureux. La terre les oublie ; mais il " n'en eſt pas un ſeul qui ne ſoit préſent à " ſes regards.".

JOSEPH, *avec véhémence.*

Mon pere !— Et cependant la faim vous auroit dévoré dans ce ſéjour de larmes & d'horreur, ſi.—

REMI, *fort & vivement.*

Arrête, & qu'eſt la Providence ?— Dieu m'aimoit, puiſqu'il m'a conſervé mon Joſeph.— Et ma Charlotte, où eſt-elle ?

JOSEPH.

Je l'ai apperçue, je l'ai appellée : elle accourt,— Viens, ma ſœur, viens.—

SCENE II.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *accourant & tombant aux pieds du Vieillard.*

Mon pere, vous être libre!— Mon pere eſt délivré!— Et quel Dieu!— Ah! mon frere.— Félicité inattendue!

REMI.

Mes enfans, mes enfans, remercions tous le ciel.— Jai toujours eſpéré en lui. Mon contentement redouble des marques de votre tendreſſe.— Nous ne ſerons plus ſéparés.

JOSEPH, *apperceyant de Lys.*

Il vient à nous, mon pere! le bienfaiteur qui nous rend tous trois à la vie.

SCENE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, De LYS.

REMI, *s'en allant au devant de de Lys.*

Ah! Monſieur, comment m'acquitter de ce que je vous dois, & payer ce que vous me faites goûter en ce moment?—

JOSEPH, *l'interrompant.*

Jouiſſez de votre généroſité.— Mon pere, que voici, étoit détenu en priſon pour des dettes malheureuſes. Il y ſeroit peut-être mort dans les horreurs de la miſere; mais par le moyen de cet or que vous m'avez donné, j'ai obtenu ſon élargiſſement. Ses enfans le poſſedent.— Voilà l'emploi Monſieur, que j'ai fait de cette ſomme qui me fut ſi chere.

DE LYS, *un peu interdit.*

C'eſt bien, c'eſt bien. Aſſeyez-vous, bonhomme. J'aime à faire du bien, moi.— Vous verrez.

JOSEPH,

Vous êtes un Dieu pour nous; nous vous chérirons nous vous reſpecterons juſqu'au dernier ſoupir.— Mon pere, ma ſœur, jettons-nous à ſes pieds. *(à Charlotte qui pleure.)* Tu pleures de joie. *(Remi & Joſeph vont pour s'incliner, de Lys les releve.)* Monſieur, que ces larmes muettes vous expriment la plus vive reconnoiſſance! *(à Charlotte qui eſt demeurée debout.)* Eh quoi! tu ne te joins pas à nous! Charlotte ſeroit-elle inſenſible, ingrate?— Tu m'étonnes! tu m'affliges!

CHARLOTTE, *tenant les mains de ſon pere.*

Ah! Joſeph, Joſeph! ſuſpends un moment.— Non, non. *(Elle ne peut continuer, ſa voix s'etouffe dans le ſein de ſon pere.)*

DE LYS, *voulant ſéparer Charlotte d'avec ſon pere.*

Allons, c'eſt aſſez, laiſſez un peu reſpirer ce vieillard en paix, ne l'accablez pas tant. Il

auroit beſoin de prendre quelque reſtaurant. Qu'il deſcende, je vais avertir qu'on le traite bien à l'office.

CHARLOTTE, *tenant toujours les mains de ſon pere.*

Mon pere ! je ne ſaurois parler.— Je ne puis.—

REMI.

En bien, ma fille !— Tes ſanglots.—

CHARLOTTE.

Hélas !— Il vous faut retourner en priſon.

JOSEPH, *avec une ſurpriſe mêlée de douleur.*

Que dis-tu, Charlotte ?

CHARLOTTE.

On te trompe, mon frere, on t'abuſe & tu ignores.—

De LYS.

Paix, paix, de grace.— voulez-vous ?—

CHARLOTTE.

Non, Monſieur, non ; ſi je me taiſois je ſerois coupable ; je trahirois leur honneur & le mien.— Je ne leur ai jamais rien caché.— Ils ſçauront tout.

REMI, *ſe levant.*

Comment donc, ma fille ?

CHARLOTTE.

Cet or qui vous a rendu libre, fut prodigué pour ſéduire mon frere & moi. Tout le bien qu'il veut nous faire, n'eſt qu'au prix de mon deſhonneur.—— Mon pere, retournez en priſon.

REMI, *avec nobleſſe.*

Oui, ſans doute, j'y retournerai dès ce moment, & avec plus de joie que je n'en ſuis ſorti. L'eſclavage, Monſieur, me ſera moins dur que la liberté, parce que je vous la dois. & que je rougis de vous la devoir. Peut-être un jour l'aurois-je du à la pitié de cœurs vraiment déſintéreſſés; alors mon ame ſe ſeroit livrée au doux ſentiment de la reconnoiſſance, au lieu qu'elle eſt déchirée de regrets amers. Je préfere les chaînes à vos offres honteuſes. Je vais vous ſigner un billet, & vous offrir un titre qui vous donnera le même droit, car mon corps eſt le ſeul bien que je poſſede; mais plutôt mourir, elle & moi, que de ſouffrir ſon infamie!

De LYS.

Vous vous emportez bien vîte. Suſpendez un moment.— Ecoutez-moi.—

REMI.

Qu'écouterois-je déſormais? Que direz-vous, Monſieur? Parlez, achevez votre ouvrage; poignardez le cœur d'un pere; oſez-le corrompre pour faire une infâme de ſa fille. Je ſuis pauvre, mais honnête; je n'ai jamais rougi de l'infortune, mais je me ſens humilié de l'idée que vous avez conçue; & de quel droit comptez-vous me rendre votre complice?

De LYS.

Je ne veux point vous humilier. Je ſuis riche, je puis ajouter libéral. Il eſt en mon pouvoir de vous faire toute ſorte de biens. Eſt ce-là être criminel? Vous êtes l'unique auteur de vos maux

Vous préférez votre miſere à la fortune qui vous rit, vous.— *(Il demeure interdit, muet devant le regard du vieillard.)*

REMI, *le fixant avec une nobleſſe tranquille, mais ferme.*

Achevez, Monſieur, achevez; vous n'oſez, vous ne pouvez ſoutenir le regard d'un pere.— Miſerable, dénué de tout, il vous anéantit; il vous révele la turpitude & la baſſeſſe de vos deſſeins, ou plutôt il vous éclaire en ce moment; car je me plais à croire que vous n'êtes pas un mêchant. Non, vous ne l'êtes pas.— Vous ſentez que vous vous dégradez, que vous vous rendez vil à mes yeux. Allez, j'oublie mon injure pour vous faire faire connoître à quelle honte vous vous livrez.—

JOSEPH, *furieux.*

Ah! barbare, dont je n'ai pu deviner le cœur, pourquoi m'avoir abuſé? pourquoi me montrer une ombre de félicité pour me précipiter tout-a-coup dans le déſeſpoir? Ah! que n'ai-je ſçu lire ſur ce front perfide. J'aurois foulé aux pieds cet or que j'ai béni, j'aurois.—

REMI, *en pere qui commande.*

Paix, mon fils, paix, je vous l'ordonne.

JOSEPH, *à part.*

O tourment inconnu!— L'opprobre nous attendoit & ces coups partent de lui!

DE LYS, *avec un peu de contrainte.*

Mais vous ne m'avez point laiſſé achever.— Cet attachement pourroit devenir ſérieux; épris

de ces charmes, je pourrois former avec elle des liens qui banniroient tous vos ſcrupules : ce ne ſeroit pas là ſans doute, le premier exemple que vous auriez vu, dans le cours de votre vie, du triomphe de la beauté, & la ſienne eſt faite....

REMI.

Nouvelle inſulte qué jé mépriſe, ou plutôt que je pardonne à un malheureux jeune homme qui n'a jamais conçu ce que c'eſt que l'honneur, ce qu'il exige, ce qu'il ordonne, ce qu'il inſpire. Il eſt une juſte & louable fierté qui convient plus ſouvent aux pauvres qu'aux riches mêmes. Je la ſens; Monſieur, & quoique vous faſſiez, vous ne m'abaiſſerez point. Jamais.— Vous ſeriez dans les ſentimens de l'épouſer, que je ne vous jugerois pas digne d'elle : ce n'eſt point par l'opulence que l'on s'égale à la vertu. Allez, je lui deſtine un autre époux, & qui ſçaura la rendre heureuſe. *(Scene muette entre Joſeph & Charlotte.)* De ce pas je cours accomplir ce que depuis longtems mes vœux demandoient au ciel; c'eſt pour ce ſeul bonheur que j'aſpirois au moment d'etre élargi; il ne me faut qu'une heure. Je reviendrai, Monſieur, m'engager votre débiteur, & me livrer à vous.— Vous croyez à ma parole ?

De LYS, *à Remi.*

Demeurez, ſoyez libre.

REMI.

Non, je ne veux vous rien devoir; *(en montrant Charlotte.(* vous l'avez outrageé.

De LYS, *allant à Charlotte.*

Et vous, Charlotte, eſt-il vrai que vous me déteſtez ? *(geſte muet de la part de Charlotte.)*

REMI.

Il nous ſeroit impoſſible d'accepter aucun de vos bienfaits; ils ſont trop cruels, & malheur à qui les attire.— Ma fille ! mon fils ! *(Ils vont comme pour s'éloigner)* Mais non, reſtez ; & vous Monſieur, puiſque le vice eſt encore étranger à votre ame, qu'elle peut être changée par l'exemple d'une vertu victorieuſe de l'infortune, & par celui des révolutions de la fortune qui nous joue tous tant que nous ſommes; ſoyes témoin d'un aveu que mon cœur ne ſçauroit garder plus longtems. *(A ſes enfans.)* Voici le moment que je vous ai promis, & je dois ſurtout m'expliquer devant Monſieur, pour éteindre dans ſon cœur juſqu'aux dernieres lueurs d'une eſpérance coupable.— Charlotte.— Joſeph.— Vous vous croyez frere & ſœur.— Mes enfans, l'un de vous deux.—

JOSEPH.

Qu'allez-vous dire !— L'un de nous deux n'eſt pas votre enfant ?

CHARLOTTE.

Je tremble pour lui.— Je tremble pour moi.—

REMI.

Je ſerai toujours votre pere; je vous aimerai toujours également : vous ne ceſſerez point d'être à moi ; vous cœurs me reſteront, j'en ſuis bien ſûr.— O ma Charlotte ! Je t'ai ſouvent parlé de ton oncle & de ſon fils qui vivoient dans l'opulence; vous ſçavez l'un & l'autre com-

bien j'ai fait de recherches, & toutes, hélas! infructueuſes.— Eh bien, Charlotte, apprends que ceſt ton pere, que c'eſt ton frere que je cherchois.

CHARLOTTE, *avec douleur.*

Je ne ſuis pas votre fille!

JOSEPH.

Je ne ſerois pas ton frere! ô ciel!

REMI.

Un moment, chers enfans, & ne m'interrompez pas. (*A Charlotte.*) Tu m'as été confiée en naiſſant par mon frere. Ma femme te nourrit de ſon lait, & te ſervit de mere. Elevée avec mon fils comme ſa propre ſœur, & forcé de vous laiſſer l'un à l'autre, je n'ai pas trouvé de moyen plus aſſuré pour vous conſerver dans une union pure & fraternelle, que de vous laiſſer ignorer un ſecret dont j'ai toujours porté ſur moi les preuves écrites en cas d'événement. Vous ſçavez, comme frappé de pluſieurs revers, errant de côté & d'autre, j'ai perdu juſqu'à l'eſpérance de retrouver les deux parens que j'ai inutilement redemandés à toute la terre. Ils avoient changé de nom. On les diſoit établis dans cette capitale; mais le ſort m'a toujours enlevé juſqu'aux moindres indices.— Charlotte, mon enfant, tu devrois vivre aujourd'hui dans l'opulence, & tu demeureras pauvre; mais tu auras la vertu, le courage, l'innocence & la paix de l'ame. Que ces biens te conſolent de ceux que tu as perdus.

DE LYS, *à part.*

Il me faut écouter juſqu'au bout.— Voilà qui m'intéreſſe fort.

REMI.

J'ai bien gagné le droit de diſpoſer de toi. Il te faut un Epoux qui ſçache te connoître & t'aimer; il te faut un Protecteur. Une union fortunée n'eſt pas interdite aux Pauvres: c'eſt méme un avantage que les Riches ſemblent leur envier. (*Joſeph & Charlotte entrelacent leurs mains, & leurs regards expriment leurs ſentimens mutuels.*) Oui, mes enfans, je connois vos cœurs; ils ſont nés l'un pour l'autre, & Joſeph doit retrouver une épouſe en perdant une ſœur. (*à Charlotte.*) Parle; ne le préféreras-tu pas non-ſeulement à ce Riche, mais encore à tout autre? (*Ils s'embraſſent.*)

CHARLOTTE.

Ai-je beſoin de le dire?

De LYS, *à part.*

Quelle ſcene! quel rapport! quel trouble s'empare de moi!

JOSEPH.

Charlotte!— Ah! c'eſt pour la vie.

CHARLOTTE.

Mon.—

JOSEPH.

Oublie le nom que tu allois prononcer, oublie-le pour un autre non moins cher.— Sous quel titre que je t'obtienne, il ne me ſera pas poſſible de t'aimer davantage.

REMI, *à de Lys qui reſte penſif en les contemplant.*

Voyez ſi tout ce que vous poſſédez vaut un ſeul de nos treſſaillemens. Ah! ſi vous pouviez ſentir ces mouvemens purs & doux.— (*avec tranſport.*) Riches malheureux, gardez votre or

& laiſſe, nous la volupté des larmes. *(Il preſſe ſes enfans dans ſes bras.)* Allons, mes enfans, je vous conduirai, ſuivez-moi : l'air que l'on reſpire ici n'eſt pas bon.— Monſieur, j'ai voulu vous rendre le premier témoin de la déclaration que je dois faire publiquement. Il faut qu'il en ſoit dreſſé un acte dans les formes, enſuite je reviendrai.— Je vous ai déjà engagé ma parole, adieu. *(Joſeph & Charlotte ſe ſont deja éloignés) (de Lys arrêtant Remi & le tirant à part.)*

De LYS.

Un mot-

REMI.

A mon retour, Monſieur, à mon retour, & je ſuis tout à vous.—Craignez-vous pour votre ſomme ? je vais vous ſigner un billet.— Accordez-moi ſeulement une heure.

De LYS.

Je ne vous demande qu'un mot. Dites-moy de grace votre nom & de quel pays vous êtes ?

REMI, *en s'en allant.*

Remi, de Montboſon, en Franche-Comté.— Serviteur.

SCENE IV.

De LYS, *extrémement agité, & ſe promenant à grands pas.*

C'EST lui, c'eſt elle, ce ſont eux.— Oh ! je ne puis en douter.— Rencontre fatale ! Sort perfide ! J'ai manqué de me trahir. Il faut ici de la prudence, de l'activité- Le premier pas, ſans doute, eſt de ne point les laiſſer échapper par la ville. Je leur donnerai de l'argent & les renverrai ſur le champ hors de paris. *(Il ſonne, un Domeſtique entre.)* Dubois, courez vîte après eux ; engagez-les à revenir tout de ſuite. Dis-leur que j'ai quelque choſe d'important à leur communiquer, que cela ne ſouffre aucun retard. Acquitte-toi bien de ta commiſſion. *(Le Domeſtique ſort.)* Je les retiendrai ici. J'abjurerai devant eux cette frivole fantaiſie qui m'a ſurpris je ne ſçais comment. Je prodiguerai l'or avec les démonſtrations d'un zele purement généreux. Dès demain je les ferai embarquer pour la Province. Avec une chaumiere & quelques arpens de terre, je les rendrai bien contens. Oui, voilà ce qu'il faut faire pour réuſſir.— Mais je ſuis tout tremblant: je vou drois, je ne ſçais.— Que deviendra tout ceci? *(Il marche à pas précipités.*

SCENE V.

De LYS, M. Du NOIR.

De LYS.

Ah Monſieur du Noir, bonjour; vous venez fort à propos.

M. Du NOIR.

Dieu merci, je vous trouve. Je craignois fort de ne pouvoir vous renconter; car.—

De LYS.

Ecoutez-moi.— J'ai à vous dire.

M. Du NOIR.

Laiſſez-moi vous annoncer auparavant.—

De LYS, *avec impatience.*

E! non, c'eſt moi qui dois vous apprendre.—

M. Du. NOIR.

Mais, de grace, prêtez-moi l'oreille.—

De LYS.

Volontiers, après que je vous aurai dit.—

M. Du NOIR.

Mais ſi vous ſçaviez.—

De LYS.

Je ſçais cela.

M. Du NOIR, *avec vivacité.*

Vous ? vous? C'eſt étrange; vous ſçavez que je viens de recevoir de leurs nouvelles. Vous ſçavez cela ?

De LYS, *frappant du pied.*

Oui, je le ſçais mieux que vous.

M. Du NOIR.

Vous m'impatientez : apprenez, apprenez que cette ſœur eſt à Paris avec un vieil oncle & un couſin ?

De LYS.

Je le ſçais, je le ſçais, morbleu, je ne le ſçais que trop.

M. Du NOIR, *étonné.*

Vous le ſçavez! Et d'où, s'il vous plaît ?

De LYS.

Nous les cherchions bien loin; ils étoient ſous nos yeux.

M. Du NOIR.

Sous nos yeux!

De LYS.

Ce Tiſſerand dans ce galetas, frere & ſœur ſuppoſés, ce pere en priſon ; tout cela ſort d'ici.

M. Du NOIR.

Eſt-il poſſible!

De LYS.

Ils étoient-là : à ce qu'ils ont dit, je les ai reconnus.

M. Du NOIR, *ſtupéfait.*

Là, ils étoient-la?

De LYS.

Eh! oui.— Si vous ſçaviez ce qui s'eſt paſſé entre moi et cette famille indigente. J'avois donné

cinquante louis à ce Tiſſerand; ils ont ſervi à tirer le pere de priſon.

M. Du NOIR, *avec humeur.*

Que diable vous aviſiez-vous auſſi de donner votre argent? Cela porte toujours malheur.

De LYS.

Le pere m'a fait l'offre de me faire un billet,

M. Du NOIR.

Un billet! prenez, prenez; mais ſurtout faites m'en faire le modele: qu'il n'y ſoit pas dit que la ſomme dont il ſe reconnoît Débiteur a ſervi à le retirer de priſon; car nous ne pourrions plus l'y faire rentrer.

De LYS.

Oh! ce n'eſt point cette miſérable ſomme qui m'inquiette.

M. Du NOIR.

Vous avez tort—— Mais cette canaille va faire du train.—— Ils ſçavent donc que vous êtes.——

De LYS.

Rien à mon égard; ils ne ſe doutent ſeulement pas.—

M. Du NOIR, *avec joie.*

Ils ne ſçavent rien? Oh! laiſſez-moi faire, laiſſez-moi faire. Je les écarterai bien vite. Allez, je les ferai coffrer tous trois en priſon, ils me doivent trois termes: où ſont-ils? où ſont-ils?

De LYS.

J'ai fait courir après eux pour mieux les retenir; vous allez les voir, vous allez les voir.

M. Du NOIR.

Bon! bien imaginé.— On vient.— Prenons bien garde à nous. Les voici.

SCENE VI.

De LYS, *Monſieur* Du NOIR, DUBOIS.

De LYS, *avec impatience.*

Eh bien?

DUBOIS.

Monſieur, il ne m'a pas été poſſible de les faire revenir ſur leurs pas. Le Vieillard m'a juré qu'il ſeroit ici dans une heure; mais il m'a dit vouloir auparavant parler à un Notaire. Il m'en a demandé un de confiance, un honnête homme, un bon humain. Je lui ai enſeigné le vôtre; ils y courent.

De LYS, *furieux.*

Malheureux.— Tu periras de ma main.

DUBOIS, *tremblant.*

Eh! Monſieur, eſt-ce que j'ai mal fait? Ce Notaire n'eſt-il pas un fort honnête homme?

De LYS.

Retire-toi, crains ma colere.— Retire-toi.

SCENE VII.

De LYS, *Monſieur* Du NOIR.

M. Du NOIR.

MAIS il y a une deſtinée qui nous joue.— C'eſt un ſort, c'eſt un ſort.

De LYS, *allant & venant.*

La fureur me tranſporte.

M. Du NOIR.

Au ſurplus, quand votre Valet n'eut pas indiqué votre Notaire, le premier auquel ils ſe ſeroient adreſſés n'auroit pas manqué de les inſtruire de tout, parce quil eſt annoncé qu'on a quelque choſe de très intéreſſant à dire à votre ſœur ou à ſes héritiers. On a même promis une récom-

penſe à celui qui pourroit en donner des nouvelles; & dans les affiches d'aujourd'hui, un Commis de Receveur des Tailles y fait ſçavoir qu'elle eſt à Paris, ainſi que ſon frere, & que ſon oncle eſt détenu en cette ville pour deniers royaux, ſes meubles n'ayant pas ſuffi pour le libérer.

De LYS.

Mais que faire? Comment parer ce coup terrible?

M. Du NOIR.

Habillez-vous, & faites avant courir chez ce Notaire, afin qu'il vous attende & qu'il ne ſoit viſible pour perſonne.—— Prévenez-le bien d'être ſeul, & mettez la plume à la main ſur le champ. *(De Lys eſt comme un fou; il ſonne tous ſes laquais.) (Les laquais arrivent.)*

De LYS.

Mon Secrétaire?

Un LAQUAIS.

Monſieur, il eſt ſorti.

De LYS, *ſe promenant.*

L'impertinent! le fat! Quand j'ai beſoin de lui. Allez, allez.— Reſtez.—Sortez tous.— Comme tout s'enchaîne!— Si je n'avois pas donné une bourſe de louis, il ne ſeroit pas ſorti de priſon, il ne ſeroit pas venu ici, il n'aurôit pas eu l'adreſſe de mon Notaire.—— Jour fatal! maudite fantaiſie.

M. Du NOIR.

Mais Monſieur, il faut écrire deux mots abſolument.

De LYS, *ſe déſeſpérant.*

Mon Secrétaire abſent, puis-je écrire?

M. Du NOIR.

Eh ! Monſieur, je vous en ſervirai.

De LYS.

A la bonne heure, que ne ne le diſiez-vous ?— Paſſons dans mon cabinet. *(Il ſonne)* De l'encre, une plume. Vous me dicterez tout au long comme il faudra mettre, entendez-vous, tout au long. *(regardant ſes Domeſtiques.)* Je chaſſerai tous ces coquins-là.

Fin du troiſieme. Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente le Cabinet d'un Notaire. Il eſt aſſis en robe de chambre devant ſon bureau garni de papiers & de cartons.

SCENE I.

Le NOTAIRE, *(Il lit & ſigne)*

Que d'emprunts ! On n'a jamais vu de ſiecle plus affamé d'argent.—Où paſſe-t-il ? *(Il ſecoue la tête.)* Mauvaiſe affaire que tout ceci. Plus de fonds, plus de crédit !— Ce particulier jouiſſoit de la confiance publique ; c'etoit pour lui une

mine inépuiſable.— Le mal-adroit l'a imprudemment fermée, & il voudroit encore.— *(Il leve les épaules.)* Quelle impéritie !— *(Un Clerc entre, & lui préſente des papiers à ſigner.)* Qu'eſt ceci ?— Ah ! c'eſt cet uſurier qui a fait banqueroute.— On arrange tout aujourd'hui. Quel brigandage ! Et ces héritiers ſont-ils venus ? Prendront-ils jour enfin pour finir ?

Le CLERC.

Un inſtant après que vous êtes ſorti, Monſieur Durand les a voulu accorder définitivement, & trois heures entieres de conteſtations n'ont rien avancé.—

Le NOTAIRE.

Quelles petites ames avec leurs titres et leurs biens ! Que de baſſeſſes l'intérêt leur fait faire ! Je les ai vu au moment du décès venir m'aſſaillir comme une troupe de loups acharnés l'un contre l'autre. Leurs yeux affamés me diſoient : tout eſt à moi, rien à mon frere, & cependant le moins riche a plus de quarante mille livres de rente.

Le CLERC.

Monſieur, il eſt encore venu ce pere avec ſon gendre futur.

Le NOTAIRE.

Eh bien ?

Le CLERC.

Ils ne ſont pas encore tout-a-fait d'accord ; ils ne ſe tiennent plus qu'à mille écus.

Le NOTAIRE.

Eſt-il poſſible de marchander ainſi un lien heureux ! Le bon-homme de pere eſt attaché à ſes

écus. Il lui en a côuté pour les amaſſer; d'accord! mais il me paroît moins mépriſable que celui qui malgré l'amour qu'il prétend avoir pour ſa fille, s'obſtine impudemment à ne vouloir l'épouſer qu'à tel prix.—— J'ai beau voir de ces choſes-là depuis trente ans, je ne peux m'y accoutumer.

Le CLERC.

Ce Financier a envoyé— C'eſt celui-là qui retient au couvent ſa fille de force.

Le NOTAIRE.

Faute, dit-il, d'avoir aſſez d'argent pour l'établir, tandis que tout le monde ſçait les dépenſes ruineuſes où le jettent les petits ſoupers qui le deſhonorent.— Quelles gens!

Le CLERC.

Tantôt doit repaſſer cet homme veuf pour ſon contrat. Ce n'eſt qu'à vous, Monſieur, qu'il prétend avoir affaire.

Le NOTAIRE.

A moi.— Je le remercie. Jamais il ne m'induira à lui dreſſer ſon acte dans ſes intentions perverſes. Quelle voie criminelle cet aveugle pere veut prendre pour ruiner des enfans en bas âge, à l'avantage d'une ſeconde femme!— Je ne crois pas qu'aucun de mes confreres ſe prête à de pareilles ſupercheries; je ne le crois point, & malheur à celui qui en ſeroit l'inſtrument! *(Il ſigne.)* Monſieur Renaud, ſouvenez-vous bien, ſi jamais vous parvenez à une de nos Charges, ſouvenez-vous des devoirs dont un Notaire eſt comptable à la ſociété. Ce n'eſt pas aſſez de les

remplir avec cette intégrité ordinaire qui le met à l'abri des reproches, il faut veiller avec une ſcrupuleuſe ſévérité à ne rien laiſſer faire que dans la rigide équité : c'eſt à nous enfin à ſonder, à pénétrer le fripon, à le démaſquer, à le faire rougir, s'il eſt poſſible, en lui dévoilant ſa propre turpitude.— C'eſt ainſi qu'on ſe rend utile à la Patrie & qu'on dort ſatisfait & content de ſoi-même.

Le CLERC.

Monſieur, votre exemple m'en dit aſſez. Il ſeroit à ſouhaiter que tout homme en place regardât ſon état comme vous regardez le vôtre.

Le NOTAIRE.

Paix, paix mon cher ami.— Ne parlons ici de perſonne ; marchons droit, & n'appercevons pas ceux qui s'écartent. Que ce qui n'eſt pas honnête ſoit abſolument étranger même à notre penſée. *(Un domeſtique apporte une lettre de la part de Monſieur de Lys.)* Donnez. *(Il lit.)* Il me prie de n'être viſible que pour lui ſeul ; il me dit qu'il va venir avec ſon Procureur, pour concerter.— ſe ſçais de quoi il s'agit. Ce Procureur & ce jeune homme.— Nous ne nous accorderons point enſemble ; & ces informations que j'ai fait faire.— Quoi, on n'auroit reçu aucune nouvelle !

Le CLERC.

Aucune, Monſieur.

Le NOTAIRE.

Au moins les petites affiches ne ſont pas encore arrivées ?

Le CLERC.

Pas encore, Monſieur.

Le NOTAIRE.

Vous me les apporterez ſur le champ.— Cette affaire m'attriſte toutes les fois que j'y ſonge. c'eſt bien malheureux.— Ils ſouffrent peut-être la plus extrême miſere; tandis qu'ils poſſedent une fortune qu'ils ignorent. *(Il ſoupire.)* Donnez-moi ce carton no. 307; de ce côté.— Mettez-le là. *(On dépoſe le carton ſur le bureau.) (Un petit Clerc entre & apporte des groſſes.)* C'eſt collationne? Bon.— Emportez ces papiers.— Pour peu qu'on ait beſoin de moi, avertiſſez-moi tout de ſuite, & ne faites attendre perſonne. Rien n'eſt plus cher à Paris que le tems.— Le mien eſt conſacré au Public, & je me dois tout entier à ſon ſervice.

Le dernier CLERC.

Mais, Monſieur, il y a dans l'étude un vieux payſan, un garçon & une fille.— Cela a l'air d'un mariage, Ils voudroient ne parler qu'à vous; mais je n'ai pas cru devoir vous interrompre à cette heure. Ils attendent.

Le NOTAIRE.

Pourqui ne m'avoir pas averti plutôt? Je vous ai prévenu plus d'une fois de de me laiſſer toutes ces bonnes gens.— Que mon Maître-Clerc faſſe les Marquis, les Ducheſſes, les Financiers. Oh! tant qu'il lui plaîra, j'y conſens; mais pour les pauvres, je me les ménage; c'eſt-là ma récréaton.— Allez vîte, qu'ils montent.

SCENE II.

Le NOTAIRE.

VOYEZ une peu comme l'étourderie les rend négligens.— Je ne veux plus auſſi que l'on cire mon eſcalier ni mon cabinet. Ils ont peur de venir juſqu'à moi, & je ne ſuis jamais plus content que lorſque leurs ſouliers à clous ont bien rayé mon parquet. Jai ſouvent trouvé des ames neuves & grandes dans ceux que l'orgueil appelle petites gens. Je ſuis degouté des joues & des talons rouges. Je les ai vu de près. Triſte beſogne! Affligeant travail! Je ne veux plus avoir affaire aux Grands; mon cœur ſouffre trop à les entendre.

(*Ici l'on voit le vieux Remi, Joſeph & Charlotte. Ils ſe frottent les pieds au dernier paillaſſon & héſitent pour entrer. Le Notaire ſe leve & va au devant d'eux*)

SCENE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTEE, Le NOTAIRE.

Le NOTAIRE

ENTREZ, entrez mes amis, entrez donc.—— Laiſſez, laiſſez, cher papa; vous êtes bien, très-bien, entrez.—

REMI & JOSEPH.

Monſieur, Monſieur, nous venons.—

Le NOTAIRE.

Premiérement, aſſeyez-vous tous trois.

JOSEPH.

Nous craignons.—

REMI.

Ah! Monſieur.—

Le NOTAIRE.

Mettez-vous à votre aiſe avant tout.— Aſſeyez vous, je vous en prie.— *(Ils s'aſſeyent)* Là bien— Parlez, préſentement.— Eſt-ce un contrat de mariage dont il s'agit?

JOSEPH.

Monſieur! comme vous devinez !— Oui, Monſieur.

Le NOTAIRE.

Tant mieux.— Voilà une bien jolie fille, qui, de plus, eſt fort modeſte: c'eſt un plaiſir pour moi que de voir un pareil couple.— Eh bien ! mes chers amis, vous devez être d'accord. Il n'y a plus que vous autres qui faſſiez des mariages, car pour ceux des villes, pour peu qu'il y en ait, on ne peut plus les appeller que des marchés.

REMI.

Hélas ! Monſieur, nous ſommes parfaitement d'accord ; mais il y a quelque choſe qui peut nuire à cet accord mutuel, c'eſt pour cela que j'ai demandé à ne parler qu'a vous. Je deſire que ces deux enfans ſoient unis ; il le faut ; c'eſt tout mon eſpoir, le ſeul bonheur que j'attende ici bas avant que de deſcendre au tombeau. Mais, Monſieur, le croiriez-vous, à nous trois nous n'avons pas.— Je n'oſe achever, cependant il faut parler.—

JOSEPH.

Mon pere, permettez, je vais dire pour vous.

REMI.

Non, Joſeph, laiſſe-moi dire. Monſieur, je viens vous implorer, vous révéler notre triſte ſort.— Je viens.—— Ah ! mes idées ſe troublent.—

Le NOTAIR.

Pourquoi héſitez-vous? Il ne faut jamais trembler comme cela devant votre ſemblable, dont le devoir eſt, dans tous les tems de vous écouter & de vous être utile.—— Je vous reſpecte, car vous me paroiſſez un bien digne homme.

REMI, *ſe levant & tendant les bras vers lui.*

Sans argent.—Nous n'avons rien à vous donner, Monſieur, & je ne ſçais comment m'y prendre pour vous prier de protéger leur mariage. Je demande ſeulement qu'ils puiſſent être unis. car quant à la vie, ils ſont laborieux & ſobres, ils auront toujours du pain; & la providence qui les a aidés juſqu'ici, daignera peut-être les faforiſer davantage.

Le NOTAIRE.

Je vous loue, & vous avez raiſon de penſer ainſi. Oui, ſans doute, je veux les voir unis. Mon cœur même en éprouve une joie ſecrette: ce qui concerne mon miniſtere, ſera bientôt fait, & je ne demande rien pour l'heureux pouvoir de l'exercer. *(Geſte muet entre Joſeph & Charlotte.)*

REMI.

Hélas! Monſieur, que de bonté! Cependant ils peuvent concevoir des eſpérances, voilà pourquoi je deſire que le contrat ſe faſſe; car le pere de cette enfant— Vous ſaurez tout.— Mais on m'a dit qu'il y auroit quelques difficultés: l'une

eſt ma niece, l'autre mon fils.— Je voudrois ſçavoir.—

Le NOTAIRE, *d'un ton ſérieux.*

Couſins-germains !— Il eſt vrai.— c'eſt un obſtacle.

JOSEPH.

Un obſtacle !—— Je ſuis perdu !— Ah !—— Charlotte.

Le NOTAIRE.

Ne vous allarmez point. Quoique par le concile de Trente il ſoit défendu d'accorder des diſpenſes pour les mariages des couſins-germains, ſi ce n'eſt à de grands Princes & pour des raiſons d'Etat; d'autres raiſons font qu'on en accorde depuis longtems à tous ceux qui les demandent; ainſi avec un peu de tems & un peu d'argent on aura plein pouvoir.

JOSEPH, *à Charlotte.*

On aura plein pouvoir.

Le NOTAIRE.

J'avancerai cette ſomme. Ils me paroiſſent trop bien aſſortis pour les laiſſer languir.

REMI.

Ah ! Monſieur.— Votre généroſité.—

Le NOTAIRE, *la plume en main.*

Quel eſt votre état ?

REMI.

Je vivois du labourage.

Le NOTAIRE, *avec ame.*

Bon, ſi vous ſçaviez combien j'honore, combien je chéris les Agriculteurs.

REMI.

Accablé de pluſieurs calamités qui ont fait ma ruine, & pourſuivi pour des Deniers Royaux, dont le recouvrement me devint impoſſible, je fus traîné dans les priſons.—

Le NOTAIRE.

Je vous entends.— Il y a des hommes bien durs; mais abandonnez-les à leur propre inſenſibilité—— Ils ſeront punis—— Dites-moi, mon pere, dans quelle Province étiez-vous établi?

REMI.

En Franche-Comté, à Montboſon.

Le NOTAIRE, *avec intérêt.*

A Montboſon? mais c'eſt tout juſte là l'endroit. Vous m'allez faire plaiſir. *(Il ſe leve & fouille dans le carton.)* Je ſuis à la recherche d'une certaine famille, peut-être en ſçaurez-vous quelques nouvelles. *(Il lit pluſieurs papiers à voix baſſe, & l'élevant tout à-coup.)* En 1750, le nommé Pierre-Alexis Remi.—

REMI.

Hélas! Monſieur, que ce ſoit une nouvelle infortune prête à m'accabler, je ne puis nier la vérité, c'eſt moi.—

Le NOTAIRE, *étonné & jettant un cri.*

Vous! Pierre-Alexis Remi!

REMI.

Bien moi, Monſieur, bien moi.

Le NOTAIRE, *les mains tremblantes de joie.*

Prenez garde; êtes-vous frere d'Iſidore Remi, ſurnommé depuis de Lys?—— lequel fut abſent.—

REMI.

Oui, Monſieur, c'eſt mon frere, c'eſt le pere de cette enfant; c'eſt ce frere que je cherche & dont je n'ai point eu de nouvelles depuis tant d'années, vous allez voir des papiers qui conſtatent ce que j'avance. *(Il fouille dans ſes poches.)*

Le NOTAIRE, *y jette un coup d'œil, & s'écrie tranſporté.*

Ah! mes chers amis! Le ciel vous amene à moi. Jour heureux!— Je ne me ſens pas de joie.— La voilà donc cette chere enfant que nous cherchions de toute côté— Eh! vous ne liſez donc pas les petites affiches?

REMI.

Jamais, Monſieur; je ne ſçais même ce que c'eſt.—— Son pere vivroit-il? Le connoîtriez-vous? Le connoîtriez-vous? Ah! parlez; quelsque ſoient ſes torts, il eſt mon frere.

CHARLOTTE.

Je ſuis toute émue.— Joſeph!— Joſeph!—

JOSEPH.

Ecoutons, écoutons. Ah! Monſieur, achevez.—

Le NOTAIRE, *à Charlotte d'un ton grave & avec ſentiment.*

J'ai connu votre pere, je l'ai connu.— Je ſuis celui qu'il envoya chercher à ſes derniers momens.—

CHARLOTTE, *avec un ton douloureux.*

Il eſt mort !

Le NOTAIRE.

En regrettant de ne vous avoir pas à ſes côtés pour fermer ſa paupiere. Il eſt mort en vous aimant, en appellant ſa fille, en voulant réparer l'oubli.— Il m'a dicté un teſtament que voici.— Il a laiſſé cent quatre-vingts mille livres de rente : vous n'êtes que deux enfans à partager. Il faut aujourd'hui que je vous préſente à votre frere, qui vit ici dans l'opulence, ſous le nom de Monſieur de Lys, que ſon pere avoit pris.

(*Les trois Perſonnages expriment leur ſurpriſe par un langage muet. Leurs yeux ſe parlent, & ils s'écrient preſqu'enſemble.*)

JOSEPH,
Ah! Charlotte.

REMI.
Voilà tes vertus recompenſées.— Le Ciel eſt juſte.

CHARLOTTE.

Eſt-ce une illuſion ?— Mon pere.— Quoi ! Ce Monſieur de Lys ſeroit mon frere !

Le NOTAIRE, *à Charlotte.*

Vous le connoiſſez ?

CHARLOTTE.

Je ne le connois que trop.

JOSEPH.

Oui, ſi c'eſt lui qui demeure rue du coq.—

Le NOTAIRE.

C'eſt lui-même,

REMI, *ſe levant.*

Monſieur, nous ſortons tous trois de chez lui.

Le NOTAIR, *ſurpris.*

Eh! comment donc? vous! chez lui! Apprenezmoi.— Que je ſois informé de tout ce qui a pu vous amener dans ſa maiſon.—

REMI.

Ah! diſpenſez-moi, Monſieur, de vous faire un détail qui feroit rougir notre front. Dans quelles mœurs a-t-il été élevé! Le malheureux, avec ſes viles richeſſes! Que neſt-il plutôt reſté dans la pauvreté avec nous! Du-moins il eût été honnête & vertueux. Mais, hélas! corrompu par l'opulence; c'eſt un ſeducteur, un débauché.— Il croyoit ce matin pouvoir acheter ſa vertu,—— Il a oſé à moi m'en propoſer le prix.

Le NOTAIRE.

Etes-vous toutefois demeurés inconnus l'un à l'autre?

REMI.

Je ne me ſuis nommé que prêt à le quitter.— Se ſouviendroit-il de mon nom?

Le NOTAIRE.

S'il s'en ſouvient! oui certes, & d'une maniere qui humilie ſon orgueil & qui allarme ſon avarice.

Un DOMESTIQUE.

Monſieur de Lys deſcend de voiture.

REMI.

Lui ? Il viendroit.—— Il nous pourſuivroit ici—

CHARLOTTE.

Ah ! que je ſois préparée à ſoutenir ſa vue

Le NOTAIRE, *au Domeſtique:*

Qu'il attende un moment ; quand je ſonnerai, vous l'introduirez, *(Le Domeſtique ſort.)* mes bons amis ! voici un des plus beaux jours de ma vie. O que je rends grace au ciel de cette rencontre fortunée ! Que je bénis la main de la Providence !— Vous n'allez plus être pauvres : vous n'aurez plus beſoin de perſonne : vous ſerez riches : vous jouirez du bien qui vous appartient, & que méritent vos vertus. *(Il met la main ſur un papier qui eſt à ſa droite.)* Voici un teſtament que je dois vous lire.— Charlotte, voici la ſignature d'un pere que vous ne pouvez vous rappeller d'avoir vu. Hélas ! il a bien ſongé à vous dans ſes derniers inſtans.—

CHARLOTTE, *ſe penchant avec reſpect & baiſant la ſignature en larmes,*

Ah ! pourquoi n'eſt-il plus !

JOSEPH.

Laiſſe-moi baiſer auſſi ſon nom— Ton pere doit être le mien.

Le NOTAIRE, *ſe levant.*

Vous allez entendre ce qu'il a dicté. Je vous lirai ce teſtament ; & puiſque votre frere eſt-là, je vais le faire entrer ; mais pour rendre le premier abord plus tranquille, paſſez tous trois dans ce cabinet, De-là vous entendrés ma voix. Quand il ſera tems, je vous en ferai ſortir. Je veux preſſer, frapper, changer ce cœur endurci. Ah ! s'il pouvoit ſe rendre ! que je ſerois content de moi même !

REMI.

Monſieur, qui vous rend ſi bon envers nous ?

Le NOTAIRE.

J'ai fait le ſerment d'être juſte ; je n'accomplis qu'un devoir.—— Entrez, mes bons amis.—

(Il ouvre la porte du cabinet & la referme ſur eux.)

SCENE IV.

(Le Notaire ſonne, un Domeſtique entre.)

Le NOTAIRE.

MONSIEUR de Lys peut être introduit.—— *(Le Domeſtique ſort.)* Nous verrons s'il gardera

ſon injuſte projet. Il n'y a plus à diſſimuler. Le partage eſt de plein droit. Je ſuis fâché néanmoins que ce Procureur ſoit l'exécuteur teſtamentaire. C'eſt ſon conſeil, & comme la chicane lui eſt familiere— Les voici.

(Il les ſalue, fait approcher des ſieges, et va s'aſſeoir trés-gravement dans ſon fauteuil.)

SCENE V.

Le NOTAIRE, De LYS, *Monſieur*, Du NOIR.

De LYS.

MONSIEUR, nous venons toujours pour cette affaire. Il eſt ſingulier d'agir de la ſorte. Nous avons les bras liés; car enfin, une moitié ſur laquelle on eſt toujours inquiet, il faudroit cependant finir cela.—

Le NOTAIRE, *froidement.*

Meſſieurs, avez-vous reçu quelques nouvelles? Sçauriez-vous où peut-être celle ſans laquelle on ne peut rien terminer?

De LYS, *s'emportant.*

Rien terminer !— Voilà votre langage, Meſſieurs; vous vous reſſemblez tous; cela eſt affreux. Des délais qui n'ont pas le ſens commun. Elle n'eſt plus, ſans doute, depuis long-tems, & je dois, moi, demeurer encore fruſtré parce qu'elle eſt morte.— En vérité, Monſieur, mes affaires ne s'arrangent point de ce retard.

Le NOTAIRE.

Je vous l'ai déja dit, Monſieur, il vous faut un jugement qui vous envoie en poſſeſſion des biens de cette ſœur que vous ſuppoſez morte ſi gratuïtement. Vous avez vu qu'il n'y a eu qu'un Officier public qui ait pu ſuppléer cette ſœur, lors de la levée des ſcellés la confection d'inventaire & la vente des meubles. La Loi prend les abſens ſous ſa protection. Elle ne veut pas confier leurs intérêts à leurs Parens; & Si après un certain tems d'abſence prouvée, elle leur permet de s'emparer des biens de l'abſent, ce n'eſt qu'à la charge de les lui rendre. Cet envoi en poſſeſſion ne donne pas même la propriété à l'héritier apparent; mais une ſimple adminiſtration, dont il eſt comptable envers l'abſent en cas de retour; & cet héritier ne peut vendre, aliéner ni hypothéquer les biens de l'abſent, qu'après cent ans, pendant leſquels la Loi le fait prèſumer vivant. Il eſt étonnant que Monſieur du Noir, votre conſeil, ne vous ait pas confirmé toutes ces vérités. Ainſi l'extrait mortuaire de votre ſœur peut ſeul faire diſparoître cette préſomption de la loi;

car cette ſœur peut fort bien être en pleine ſanté, & venir à l'inſtant même reclamer ſa légitime.

M. Du NOIR.

Mais vous entendez bien qu'on ne partage pas ainſi avec une inconnue; & quand la ſœur de Monſieur s'offriroit a l'inſtant, nous la repréſenterions comme un impoſteur qui veut s'emparer du nom & du bien d'une famille. Permettez-moi de vous le dire, Monſieur, une tentative comme celle-là réuſſit bien difficilement; parce qu'on ne préſume pas qu'un pere ſe ſoit déterminé à priver ſon enfant de ſon état: auſſi les Juges ne prononcent jamais en faveur de l'inconnu, que quand ils ſe voient ſubjugués par des preuves éclatantes & victorieuſes. Mais heureuſement que rien n'eſt ſi difficile à ſaiſir que la chaîne des faits qui conduiſent à la découverte d'un état. Elle rapportera, me direz-vous, ſon extrait baptiſtaire; eh bien! nous verrons s'il eſt ſigné du pere. La naiſſance établie avec certitude, ne ſuffit pas; il faut pouſſer la preuve de l'identité juſqu'à la derniere évidence; c'eſt-à-dire, qu'il faut appliquer la preuve de la naiſſanne ſpécifiquement & excluſivement à l'individu qui réclame la filiation, & cette application ne peut ſe faire que par une ſuite de preuves qui établiſſent la poſſeſſion d'état acquis par la naiſſance.

On demandera, me direz-vous encore, à être admis à la preuve teſtimoniale? Nous nous y oppoſerons de toutes nos forces; & ſi cette preuve eſt permiſe, nous détruirons les temoignages

par des reproches, par des faits juſtificatifs, par des enquêtes contraires. Enfin, nous prendrons l'inſcription de faux.

De LYS, *couché Sur ſon fauteuil.*

Oui, c'eſt bien dit, l'inſcription de faux.—

Le NOTAIRE.

Contre ce que vient de dire Monſieur, à la bonne heure. *(s'adreſſant á Monſieur du Noir.)* Vous comptez apparemment parler à cette ſœur, ou votre but eſt de ruiner votre client par une condamnation de depens.

M. Du NOIR, *s'adouciſſant & s'approchant du Notaire.*

J'aurois encore des moyens; mais, tenez, il faut vous parler naivement. Nous venons ici à deſſein. Entrez un peu dans les vues de Monſieur, & je vous réponds d'une entiere reconnoiſſance. Il a beſoin de ſes fonds en entier.— Que féroit certe fille d'une ſomme pareille? Peu de choſe la contentera. Ecoutez; n'avez-vous pas vu ici de pauvres gens? Nous ſçavons qu'ils y ſont entrés; nous le ſçavons: je vois le deſſous des cartes. Allons vous ne voudrez pas être méchant avec nous, nous faire la guerre; & je vous jure que vous pouvez compter ſur.— Vous ſerez content, vous ſerez content.— *(à de Lys, tout bas)* Il faut le gagner.

De LYS.

Oui, oui.

Le NOTAIRE, *avec tranquillité.*

Je ne vous comprends pas, expliquez-vous.——

M. Du NOIR.

Vous comprenez très-bien qu'il ne s'agit plus que de s'arranger amiablement. Monſieur eſt raiſonnable ; il veut bien lui accorder quelque choſe pour retourner en ſon pays ; il pourra même lui faire une petite penſion fort honnête, toutefois après qu'elle aura fait une renonciation en forme. Cet article eſt préalablement néceſſaire. Elle n'aura pas un ſou avant, d'abord.

Le NOTAIRE, *à de Lys.*

Monſieur ſe flatte-t-il de pouvoir réuſſir dans ce projet ?

De LYS.

Il ne tiendra qu'à vous de nous prêter les mains, car Monſieur étant l'exécuteur teſtamentaire, il ſçait comme il faut l'interprêter.

Le NOTAIRE; *prenant le teſtament, & ſe mettant en devoir de le lire.*

Voulez-vous bien, avant tout, écouter ce teſtament dicté par un pere, dont les volontés dernieres doivent être pour vous des loix ſacrées.

De LYS.

Il étoit bien mal alors ; car autrement je ſçais qu'en bonne ſanté.—

Le NOTAIRE, *d'un ton ferme & haut.*

Voulez-vous bien me permettre de vous le lire?

De LYS.

Je l'ai déjà entendu.

Le NOTAIRE, *avec fermeté.*

Fort mal ; voilà pourquoi je recommence.

M. Du NOIR, *à de Lys.*

Laiſſez ; écoutons ; peut-être y trouverons-nous des moyens de nullité qui nous ſont échappés.—

(Le Notaire lui jette un coup d'œil, d'indignation.)

Le NOTAIRE, *d'un ton haut & poſé.*

Teſtament d'Iſidore Remi.

" Je me trouve trop accablé pour eſpérer " quelque retour à la vie ; elle m'échappe " au ſeul inſtant où j'entrevois comment j'au- " rois dû l'employer. Quel moment ! Vous " qui lirez ce que je fais écrire, ſongez-y de " bonne-heur. Un jour vous vous y trouverez " comme moi : c'eſt alors que la vérité s'ag- " grandit, & qu'il faut la reconnoître & lui " rendre hommage.

M. Du NOIR.

C'eſt de la morale, paſſons, paſſons.

Le NOTAIRE, *le regarde encore d'un œil indigné.*

" Je déclare donc par cet acte teſta- mentaire.—

M. Du NOIR.

Ah ! nous y voici.

Le NOTAIRE.

" Avoir laiſſé une enfant, ſecond fruit de " mon mariage, entre les mains de mon

" frere Pierre-Alexis Remi, Laboureur à Mont-
" boſon en Franche-Comté, ma patrie. Je dé-
" clare que cette enfant eſt ma fille légitime,
" ſœur cadette de Louis Remi mon fils ap-
" pellé depuis de Lys, ſurnom que j'ai pris.
" Je déclare avoir délaiſſé cette enfant d'a-
" bord, faute d'avoir pu m'en charger; &
" qu'enſuite entraîné par l'ambition, l'avidité
" & le tumulte des affaires, errant d'ailleurs
" dans des pays éloignés, je l'ai bannie, pour
" ainſi dire, de ma mémoire. Parvenu à un
" état que l'homme trouve heureux tant qu'il
" n'eſt pas éclairé par le flambeau de la mort,
" j'ai eu la dureté de faire taire dans mon
" cœur tout ce qui me rappelloit cette en-
" fant, dans le ſeul deſſein d'accumuler tous
" mes biens ſur la tête de mon fils. Sous
" un nouveau nom, j'ai oublié mes proches
" j'ai rompu volontairement avec eux. Endurci
" par la fortune, & rougiſſant de cette pa-
" renté de campagne, dans la fauſſe préven-
" tion qu'elle me feroit honte, j'ai manqué
" aux devoirs les plus ſacrés, dont je de-
" mande pardon à Dieu bien ſincerement.
" Mais mes plus grands remords ſont d'avoir
" donné une éducation à mon fils d'après ces
" faux principes. Mes remords ſont de l'avoir
" induit moi-même à cacher ſa naiſſance, ſon
" pays, ſes parens, & le nom de cette ſœur
" que je regardois comme un obſtacle à ſa
" grande fortune. J'abjure par cet acte une
" indigne éducation; & je crains bien, pour

" juſte punition, qu'elle n'ait que trop ger-
" mé dans ſon cœur. Je le prie en grace de
" me pardonner ma faute, & de réparer
" lui-même le mal que j'ai fait. Je le prie
" deréchef, & lui ordonne en pere de cher-
" cher ſa ſœur, & de lui porter tous les re-
" grets, tout l'amour, tous les ſentimens que
" j'ai manqué d'avoir envers elle, & qui ſont
" au fond de ce cœur expirant. Je veux qu'il
" partage avec elle, en égale portion, tous les
" biens qui ſe trouveront m'appartenir au jour
" de mon décès. Je fais des vœux au ciel
" pour qu'elle vive & qu'elle entende mes
" dernieres paroles.—— O mon fils! ſi tu la
" revois, ſi tu retrouves encore avec elle ce-
" lui qui lui a ſervi de pere, regarde le
" comme le tien. Sans l'ambition qui m'a
" empriſonné dans ces grandes villes; & qui
" même a abrégé mes jours, je mourrois en-
" tre leurs bras, aroſé de leurs larmes, honoré
" de leurs regrets.

" Je nomme pour Executeur de ce teſta-
" ment, mon ancien ami Monſieur du Noir,
" afin de lui donner les moyens de réparer
" certaines fautes, perſuadé que mes derniers
" ſentimens feront ſur lui tout l'effet que j'en
" attends. Nous ſommes à-peu-près de même
" âge. Que ma fin lui ſerve d'avertiſſement.
" Il entendra bien ce que je veux lui dire."

M. Du NOIR.

Mais tout ceci n'eſt pas en ſtyle de Pra-
tique.

De LYS, *à M. du Noir.*

Quel parti prendre, Monſieur du Noir?

Le NOTAIRE, *ſe leve, & dit avec énergie.*

Quel parti! Eh! Monſieur, demandez-le à vous-même, à votre conſcience, à votre propre cœur, & répondez d'après lui. *(Il ſe promene chagrin & réveur.)*

M. Du NOIR, *à demi-voix.*

Je ne vois pas comment on pourroit caſſer ce teſtament; je nai pas découvert le moindre mot.— Mais tâchons de l'intimider, *(un peu plus haut,)* Vous n'avez rien à craindre de ces bonnes-gens; ils n'ont pas l'air bien fin; d'ailleurs ils ſont ſi pauvres. Avec quoi ſuivroient-ils un procès qu'il eſt aiſé de bâtir, & qu'on peut faire durer toute leur vie, par des retours qui me ſont familiers. Je ſçais comme je m'y prendrai; Je me fais fort de les faire mourir de faim avant qu'ils aient obtenu par premiere ſentence aucune proviſion. *(Le Notaire ſonne. Il entre un domeſtique.)*

Le NOTAIRE, *au domeſtique, d'un ton décidé.*

Conduiſez cet homme-là hors de chez moi, & veillez à ce qu'il ne touche de ſa vie le ſeuil de ma porte.

M. Du NOIR, *ſe levant & embarraſſé.*

Comment, Monſieur, comment! Un Officier comme moi!

Le NOTAIRE, *au domeſtique.*

Obéiſſez; qu'il ſorte. *(à de Lys.)* Vous, Monſieur, reſtez; j'ai à vous parler.

M. Du NOIR, *en s'en allant.*

Je me moque de cete affront; je me vengerai bien; nous plaiderons, nous plaiderons.

SCENE VI.

Le NOTAIRE, De LYS.

Le NOTAIRE.

De pareils propos doivent être punis, & ce n'auroit pas été aſſez de les mépriſer.

De LYS.

Mais c'eſt comme Procureur qu'il parloit.

Le NOTAIRE.

Non, non, ne vous y trompez pas: ce ſont de pareilles gens qui deſhonorent l'état: il ne comporte pas moins qu'un autre l'obligation d'être homme de bien, de chercher la juſtice & la paix. J'en connois pluſieurs de cette intégrité;

& tout rares qu'ils ſont, ils peuvent ſervir d'exemple. Je vous les aurois ſouhaité pour conſeil. Au reſte, je vous le répete, ce n'eſt que vous-même que vous devez conſulter; interrogez votre cœur & répondez.

De LYS.

Mais une moitié dans l'héritage, une moité je ne puis, c'eſt trop.— c'eſt trop.

Le NOTAIRE, *avec un corroux noble.*

Eh bien, Monſieur, ſuivez votre indigne conſeil; allez vous rendre mépriſable comme lui : c'eſt à moi que vous aurez affaire. J'épouſe le procès, & croyez qu'il ne traînera pas en longueur, comme vous l'eſpérez. J'irai moi-même; je préviendrai les Juges de vos intentions iniques; ils ne laiſſeront pas languir l'honnêtet dans l'indigence : elle ne ſoupirera pas longtemé après la juſtice qui lui eſt dûe (*De Lys demeure interdit & ne ſçachant ni ſortir ni reſter.*) Eſt-il poſſible que l'or ſoit ainſi votre tyran, étouffe en vous tout ſentiment de vertu &même d'équité ? Si ce pere reparoiſſoit accuſant votre avare inſenſibilité, vous reprochant de trahir ſes volontés dernieres méconnoîtriez-vous ſa voix ?— Eh bien ! tremblez; elle va vous confondre : elle va ſortir de ſon tombeau pour vous accuſer & vous faire rougir. Oui, c'eſt ſon ſang qui va paroître & dépoſer contre vous. (*Il court au cabinet & ouvre la porte.*) Approchez, vénérable vieillard; & vous fille vertueuſe, approchez. (*Ils ſortent tous trois en larmes, & voulant embraſſer les genoux du Notaire.*)

CHARLOTTE.

O mon Bienfaiteur !

REMI.

Homme de Dieu !

JOSEPH.

O notre Protecteur !

De LYS, *étonné, & reculant de ſurpriſe.*

Ciel ! ce ſont eux ; ils ont tout entendu !

Le NOTAIRE, *avec tranſport,*

Levez-vous, mes amis, lévez-vous.— Chere fille, ſi vous perdez un frere, je vous en tiendrai lieu ; ma maiſon ſera la vôtre, juſqu'à ce qu'il ait été forcé à vous rendre votre portion héréditaire.

CHARLOTTE, *allant à de Lys.*

Vous rougiſſez, Monſieur, de vous trouver mon frere ; & moi qui veux vous aimer, je gémis de vous trouver un cœur ſi peu ſemblable au mien. Allez, ſi les biens dont vous êtes idolâtre vous ont aſſez corrompu pour vous rendre injuſte, moi je les mépriſe trop pour vous les diſputer. (*Revenant au Notaire.*) Monſieur, qu'il rende ſeulement à mon pere de quoi rentrer dans cette chaumiere qu'on lui a ravie ; qu'il lui donne de quoi racheter les précieux inſtrumens du labourage ; c'en eſt aſſez, & nous irons contens y vivre, y travailler & y mourir enſemble.

Le NOTAIRE, *à de Lys.*

Entendez-vous ?

CHARLOTTE.

Je ne veux point deſhonorer mon frere par un procès, & lui arracher l'ame en lui demandant ce qu'il ne veut point reſtituer. Je lui apprendrai que peu de choſe ſuffit à une ame courageuſe. N'eſt-il pas vrai, mon pere, que nous n'avons pas beſoin de ſuperflu? N'eſt-il pas vrai, Joſeph, que je ſerai toujours aſſez riche pour toi?

JOSEPH.

Ah! tu le ſçais.

REMI, *en ſoupirant.*

C'eſt donc là cet enfant que j'ai vu ſi petit, que j'ai porté dans mes bras, que j'ai careſſé, que j'ai preſſé tant de fois contre mon ſein. Je lui parlerois bien; mais il m'a dédaigné. Son ame ingrate eſt loin de la mienne, & nous ne nous entendrions pas.—

De LYS, *eſt reſté près de la porte, ſans pouvoir ſortir.*

(*avec une exclamation ſourde.*)

Ils me fuient! Leur mépris m'eſt inſupportable.— Ah! je l'ai mérité.

Le NOTAIRE.

(*Dans une action pleine de feu & une vivacité inattendue, court vers la porte, le ſaiſit par le bras, le traîne rapidement en face de ſon oncle, en face de ſa ſœur. Il fait que cela ſoit fait avec nobleſſe, préciſion, force, grandeur, avec le vrai mouvement de l'ame.*

Non, vous ne garderez pas cette ame avide & mépriſable. Vous en prendrez une autre.

A travers vos combats j'ai démêlé votre caractere.—— Si vous euſſiez paſſé la porte, je ne voudrois plus vous regarder; mais vous ne vous dégraderez pas à ce point. Toute ſenſibilité n'eſt pas éteinte dans votre ame, & vous ſerez ému.— Livrez-vous avec moi au doux plaiſir d'embraſſer ce vieillard dont les vertus ne peuvent que vous honorer. Cédez à ſon digne fils que vous aimerez, à cette ſœur dont le cœur tendre appelle votre cœur - La voix de ce pere expirant ne vous auroit - elle rien dit? J'en ai été touché, moi.— Ah! voyez les larmes de cette vertueuſe famille qui coulent encore; elles attendent les vôtres. (*dans la chaleur du ſentiment.*) Allons, du courage, jeune homme, du courage; ſois des nôtres: oublie ta dorure, ton opulence, ton luxe; ſois homme; ſois juſte; prends un cœur, pleure & connois la nature; elle ne te trompera pas, & crois-m'en, tu ſeras récompenſé par elle.

De LYS.

(*Pendant ce tems a les deux mains ſur ſon viſage. Il eſt dans l'attitude d'un homme chez qui il ſe fait une révolution forcée & prompte. Il ouvre les bras; & cachant tout d'un coup ſa tête dans le ſein du Vieillard, il crie d'une voix étouffée.*)

Oui, j'ai un cœur, j'ai un cœur.—— je le ſens.— Mon oncle, je crois revoir en vous mon pere. Je cede à vos vertus; tout me frappe malgré moi.

CHARLOTTE, *volant à lui.*

Mon frere !

JOSEPH.

Mon couſin !

De LYS, *embraſſant Charlotte & Joſeph.*

Jai été injuſte, barbare, dénaturé ; je ne le ſuis plus ; je ne le ſerai plus ; je ne pourrai plus l'être.— Je vous imiterai.— Je vous aimerai.—

Le NOTAIRE, *le ſerrant dans ſes bras.*

Bien, bien ; il eſt de la famille ; il eſt de votre ſang ; il eſt votre frere à tous.— Il eſt digne de vous.

De LYS.

Me pardonnez-vous ? M'aimerez-vous encore ? Etes-vous ſatisfaits de mon repentir ? (*On l'embraſſe pour toute réponſe*) J'éprouve un ſentiment qui m'étoit inconnu. Voilà le premier vrai plaiſir de ma vie ; je l'ai ſenti dans vos embraſſemens.

REMI.

Sois toujours mon neveu : va, je n'ai point d'habits galonnés ; mais ſous cette bure groſſiere ce cœur eſt tendre & tout à toi.

Le NOTAIRE, *à de Lys.*

N'eſt-il pas vrai que la reſpiration eſt maintenant plus libre ? Il y a beaucoup de gens qui ne ſavent pas le charme qu'il y a à être bien dégagé de-là. (*de Lys embraſſe le Notaire.*)

JOSEPH, *à de Lys, montrant Charlotte.*

J'étois ſon frere, & vous devenez le ſien.—— Vous approuverez nos nœuds.

De LYS.

Oui; que le partage ſoit fait; qu'on en dreſſe l'acte & je vais le ſigner.

CHARLOTTE.

Ecoutez-moi, mon frere; vous êtes accoutumé au train de l'opulence, aux dépenſes que le grand monde entraîne. Nous, je le répete, le néceſſaire ſuffit à notre bonheur J'exige, & mon pere l'exige auſſi car je lis ſes intentions dans ſes regards, j'exige que vous conſerviez ce qui eſt indiſpenſable au rang que vous avez pris; que ſurtout les meubles & la terre ſeigneuriale ſoient à vous ſans partage.

De LYS.

Cette généroſité que j'admire me trace mon devoir. Je ne garderai rien de ce qui ne m'appartient pas. Vous êtes trois, & d'ailleurs il eſt des pauvres. (*En montrant le Notaire.*) Monſieur ſera notre Juge, & Juge ſévere.

REMI.

Eh bien, Monſieur, vous ordonnerez à notre priere qu'il accepte ce don de notre amitié: tu nous donneras ce concentement, ou tu ſeras un orgueilleux.—

De LYS.

Je ne le ſerai point; je m'éleverai juſqu'à vous; je conſentirai à vous devoir beaucoup, parce que

je me plaîrai, dans tous les tems, à l'avouer comme à le ſentir.

Le NOTAIRE.

Ce dernier trait m'enchante; votre cœur eſt né droit, juſte & ſenſible, & tous les artifices d'un traître n'ont pu le corrompre. Il eſt raiſonnable pourtant que vous ayez une portion un peu plus forte, parce que vous avez plus beſoin de fortune, que ces honêtes gens-ci, aſſez riches par leur modération; mais il n'y aura point de mal que notre cher Remi & ſes enfans aient plus qu'ils ne demandent, parce que s'ils retournent habiter la campagne, comme je le crois, ils trouveront aſſez de voiſins à ſecourir.

REMI.

Hélas! il eſt bien vrai; ſi je deviens heureux, je ne veux pas l'être ſeul. Quand j'aurai quelque choſe, beaucoup d'honnêtes gens, compagnons de ma miſere, qu'ils ont partagée avec conſtance, ne ſeront pas ſûrement oublies.— Joſeph! Joſeph! quelle joie nous attend! Nous pourrons répandre quelques bienfaits.

Le NOTAIRE, *en ſouriant.*

Tenez. ne voilà-t-il pas déjà de l'argent placé, mais bien avantageuſement. Mes amis! que ce jour ſoit conſacré à la joie; demain, nous terminerons cette affaire. Ma journée eſt heureuſement remplie; nous ſouperons enſemble. Je me trouve trop bien pour chercher d'autre compagnie.

De LYS.

Et moi je renonce à toute autre.

Le NOTAIRE.

Voilà une famille raſſemblée; imaginez que j'en ſuis auſſi. (*Il ſonne.*)

JOSEPH.

Vous en ſerez le Roi.

Le NOTAIRE.

Non pas, s'l vous plaît.— l'Ami.

(Les Domeſtiques apportent des flambeaux, & le Notaire conduit dans ſon ſallon le bon Remi, Joſeph, Charlottee & de Lys, qui tient la main de ſa ſœur.)

FIN.

LE GRONDEUR,

COMEDIE,

Repréſentée pour la premiere fois au mois de JANVIER 1691.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street, au Coin de Bruton-ſtreet.

MDCCLXXXV.

Acteurs de la Comedie.

M. GRICHARD, Médecin.
TERIGNAN, Fils de M. Grichard, Amant de Clarice.
HORTENSE, Fille de M. Grichard.
ARISTE, Frere de M. Grichard.
MONDOR, Amant d'Hortenſe.
CLARICE, Amante de Terignan.
M. FADEL.
BRILLON, Fils de M. Grichard.
M. MAMURRA, Précepteur de Brillon.
CATAU, Servante d'Hortenſe.
LOLIVE, Valet de M. Grichard.
Un Laquais de M. Grichard.
Un Prêvot de Maître à danſer.

La Scène eſt chez M. Grichard.

LE

GRONDEUR,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.

MAIS, ma ſœur, pourquoi ce retardement ?

HORTENSE.

Nous le ſçaurons, quand mon pere reviendra de la ville.

TERIGNAN.

Il le faudroit ſçavoir plutôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, & moi Carau chez Clarice, pour s'en informer ; ils ſeront bientôt ici.

TERIGNAN.

Qu'ils tardent à venir, & que je ſouffre dans l'incertitude où je ſuis !

HORTENSE.

Voici déja Catau.

SCENE II.

CATAU, TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.

HE bien ! qu'as tu appris chez Clarice ?

CATAU.

Monſieur de Saint-Alvar ſon pere étoit ſorri, & Clarice n'étoit pas encore levée. Mais.—

HORTENSE.

Quoi ? Mais.

CATAU.

Ne conniſſez-vous pas à mon air que je vous apporte de bonnes nouvelles ?

HORTENSE.

Et quelles ?

CATAU.

Vous ſerez mariés ce ſoir l'un & l'autre. La maiſon de Monſieur de Saint-Alvar eſt toujours

remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos nôces.

HORTENSE.

Je vous le disois bien, mon frere.

TERIGNAN.

Je ne ſerai point en repos que je ne ſçache la raiſon du retardement d'hier au ſoir de la propre bouche de mon perè.

HORTENSE.

Va donc voir s'il eſt revenu.

CATAU.

Bon, revenu : & ne l'entendrions-nous pas, s'il étoit au logis ? Ceſſe-t-il de crier, de grondeur, de tempêter, tant qu'il y eſt ? & les voiſins eux mêmes ne s'apperçoivent-ils pas quand il entre, ou quand il ſort ?

HORTENSE.

Au moins ſeconde-nous bien aujourd'hui : quoi qu'il faſſe, nous avons réſolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter ? ma foi, il faudroit être bien fin : avouez que c'eſt un terrible mortel que Monſieur votre perè.

HORTENSE.

Nous ſommes obligés de le ſouffrir tel qu'il eſt.

CATAU.

Les valets & les ſervantes, qui entrent céans, n'y demeurent tout au plus que cinq ou ſix jours. Quand nous avons beſoin d'un domeſtique, il ne faut pas ſonger à le trouver dans le quartier, ni même dans la ville ; il faut l'envoyer quérir en

un pays où l'on n'ait point oui parler de Monſieur Grichard le Médecin. Le petit Brillon votre frere, qu'il aime à la rage, a changé de précepteur trois fois dans ce mois-ci, parce qu'il ne le châtioit pas à ſa fantaiſie. Moi-même je ſerois déja bien-loin, ſi l'affection que j'ai pour vous.— Mais voici Lolive.

SCENE III.

LOLIVE, TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

HE bien! que t'a dit mon oncle?

LOLIVE.

Monſieur, d'abord il m'a demandé ſi Monſieur votre pere à qui il m'a donné, étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui, & que depuis deux jours que je le ſers il ne m'a pas été poſſible.—

TERIGNAN.

Eh! laiſſe tout cela & me dis ſeulement s'il n'a point ſçu pourquoi mon mariage avec Clarice à été différé.

HORTENSE.

Et s'il n'a rien appris de nouveau ſur le mien avec Mondor.

LOLIVE.

C'eſt à quoi je voulois venir.

CATAU.

Eh! viens-y donc.

LOLIVE.

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le pere de Clarice eſt entré, & il n'a pas eu le temps de me parler.

TERIGNAN.

Tu n'as donc rien appris?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

HORTENSE.

C'eſt donc en écoutant ce qu'ils ont dit.

LOLIVE.

Oui, Mademoiſelle.

CATAU.

Et de quoi ſe ſont-ils entretenus?

LOLIVE.

Je vais vous le dire, Ils ſe ſont tirés à l'écart; ils m'on fait ſigne de m'éloigner,; ils ont parlé tout bas, & je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien inſtruit.

LOLIVE.

Mieux que tu ne penſes.

TERIGNAN.

Mais, à ce compte-là, tu ne peux rien ſçavoir.

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que Monſieur de Saint-Alvar a été ſorti?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Mademoiſelle.

CATAU.

Et comment diantre ! le ſçais-tu donc ?

LOLIVE.

Oh ! donne-toi patience. Vous ne connoiſſez pas encore tous mes talens : on ſe cache des valets, quand on a quelque ſecret à dire ; & moi, depuis que je ſers, je me ſuis fai unet étude de deviner les gns.

CATAU.

Peſte de l'imbécille !

LOLIVE.

Oui, & j'y ai ſi bien réuſſi, que lorſque deux perſonnes, dont je ſçais les affaires, diſcourent enſemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, & je gagerois, à leur geſte, & à l'air de leur viſage, de vous rapporter, mot pour mot, ce qu'ils ont dit.

CATAU.

Il eſt devenu fou.

TERIGNAN.

Mais enfin que ſoupçonnes-tu ?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as tu reconnu ?

LOLIVE.

Premiérement, à ce que Monſieur de Saint-Alvar n'a rien voulu dire devant moi à Monſieur Ariſte.

TERIGNAN.

Ah ! ma ſœur, il n'y a que trop d'apparence.

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sçais-tu quelque choſe de plus ?

LOLIVE.

Oh ! qu'oui. A peine le pere de Clarice a ouvert la bouche, que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci.

(Il fait des actions d'un homme ſurpris en colere.)

CATAU.

Que diantre veux-tu dire ?

LOLIVE.

Quoi ? tu ne le vois pas ? Cela eſt pourtant plus clair que le jour ; & Monſieur m'entend bien aſſurément.

TERIGNAN.

Je m'en doure aſſez.

LOLIVE.

Et Mademoiſelle auſſi.

HORTENSE.

Je n'y comprends rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faiſoit ainſi, *(Il refait les mêmes ſignes)* vous jugez bien qu'il étoit ſurpris, étonné & en colere de ce que Monſieur de Saint-Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent d'elles mêmes. Tenez, voyez ſi, avec ces geſtes-là, il pouvoit lui dire autre choſe que ceci : Quoi ! vous avez changé de ſentiment ! que me dites-vous-là ? eſt-il poſſible ?

TERIGNAN.

Que diſoit à cela Monſieur de Saint-Alvar ?

LOLIVE.

Voiei ce qu'il lui répliquoit.

(*Action d'un homme qui fait des excuſes*)

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là ?

LOLIVE.

Pour celles-là qui ſont équivoques.

CATAU.

Point, je les trouve auſſi claires que les autres.

LOLIVE.

Expliquez-les donc pour voir.

CATAU.

Eh ! explique-les toi-même, puiſque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut ſignifier qu'il lui faiſoit des excuſes d'avoir été obligé de changer de ſentiment. Voyez. J'en ſuis bien fâché, je n'ai pu faire autrement ; Monſieur Grichard l'a voulu. Ou bien cela pourroit encore ſignifier que l'abſence de Mondor a été cauſe qu'on différe vos mariages.

CATAU.

Quoi ! tu trouves tout cela dans ces geſtes !

LOLIVE.

Je gagerois qu'il ne s'en faut pas une ſyllabe.

CATAU.

C'eſt un fou, vous dis-je, cela ne peut être ; Clarice eſt fille unique de Monſieur de Saint-Alvar qui eſt un riche Gentilhomme, ami de votre pere : Mondor eſt un homme de qualité dont le bien & le mérite répondent à la naiſſance. Vos mariages ſont arrêtés depuis hier ; la parole eſt donnée ; les contrats ſont dreſſés ; il n'y a qu'à ſigner. Il ne ſçait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant tu n'as rien oui.

LOLIVE.

Non, mais j'ai vu ; & les actions des hommes ſont moins trompeuſes que leurs paroles.

TERIGNAN.

Je tremble qu'il ne diſe vrai.

CATAU.

Vous vous arrêtez à des viſions ; & moi, je viens de voir des préparatifs de noces.

LOLIVE.

Ce ſont peut être ces preparatifs qui ont rebuté Monſieur Grichard. Tu ſçais qu'il a une parfaite averſion pour tout ce qui s'appelle feſtin, bal, aſſemblée, divertiſſement, & enfin pour tout ce qui peut inſpirer la joie.

HORTENSE.

Quoi qu'il en ſoit, vas faire exactement ce que mon pere t'a commandé, quand il eſt ſorti, afin qu'à ſon retour il ne trouve ici aucun ſujet de ſe mettre en colere.

CATAU.

Adieu, truchement de malheurs, vas faire des commentaires ſur les grimaces de notre ſinge.

SCENE IV.

TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

CE que Lolive vient de nous dire redouble mes alarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connoître à votre pere que vous étes amoureux de Clarice ?

TERIGNAN.

Moi ! non assurément : il me soupçonne au contraire d'aimer Nérine, la fille d'un Médecin qui n'est pas trop de ses amis ; & pour le laisser dans son erreur, lorsqu'il me proposa hier la belle Clarice, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fites fort bien.

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentimens pour Mondor, & croit même que je ne l'ai jamais vu, non plus que lui, a cause qu'il est presque toujours à l'armée.

CATAU.

Tant mieux : gardez-vous bien de lui faire connoître que ces marriages vous plaisent. Les esprits à rebours comme le sien ne veulent jamais ce qu'on veut, & veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe & même rudement ; vois qui c'est.

CATAU.

Ce ſera ſans doute votre pere. Non, Dieu merci, c'eſt Monſieur Ariſte.

SCENE V.

ARISTE, TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

HE bien! mon oncle, comment vont nos affaires?

ARISTE.

Fort mal.

TERIGNAN.

Ah Ciel!

HORTENSE.

Quoi, mon oncle?

ARISTE.

Votre pere me ſuit, retirez-vous; laiſſez-moi lui parler; je veux tâcher de le ramener à la raiſon.

TERIGNAN.

Seroit-il poſſible?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, & m'attendez dans votre appartement; j'irai vous rendre compte de tout: & vîte, il vient.

CATAU.

Et tôt, retirons-nous : voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, & quelque choſe de pis, Sauve qui peut.

SCENE VI.

M. GRICHARD, LOLIVE, ARISTE.

M. GRICHARD.

BOURREAU, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

LOLIVE.

Monſieur, je travaillois au jardin ; au premier coup de marteau j'ai couru ſi vîte, que je ſuis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fuſſes rompu le cou, double chien ; que ne laiſſes tu la porte ouverte ?

LOLIVE.

Eh ! Monſieur, vous me grondates hier à cauſe qu'elle l'étoit : quand elle eſt ouverte, vous vous fâchez ; quand elle eſt fermée, vous vous fâchez auſſi. Je ne ſçais plus comment faire...

M. GRICHERD.

Comment faire.

ARISTE.

Mon frere, voulez-vous bien,—

M. GRICHARD.

Oh! donnez-vous patience. Comment faire, coquin.

ARISTE.

Eh! mon frere, laiſſez-là ce valet & ſouffrez que je vous parle de.—

M. GRICHARD.

Monſieur mon frere, quand vous grondez vos valets, on vous les laiſſe gronder en repos.

ARISTE.

Il faut lui laiſſer paſſer ſa fougue.

M. GRICHARD.

Comment faire, infâme!

LOLIVE.

Oh ça, Monſieur, quand vous ſerez ſorti, voulez-vous que je laiſſe la porte ouverte?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, Monſieur.—

M. GRICHARD.

Encore: tu raiſonneras, yvrogne?

ARISTE.

Il me ſemble, aprés tout, mon frere, qu'il ne raiſonne pas mal; & l'on doit être bien-aiſe d'avoir un valet raiſonnable.

M. GRICHARD.

Et il me ſemble à moi, Monſieur mon frere, que vous raiſonnez fort mal. Oui, l'on doit être

bien-aiſe d'avoir un valet raiſonnable mais non pas un valet raiſonneur.

LOLIVE.

Morbleu ! j'enrage d'avoir raiſon.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu ?

LOLIVE.

Monſieur, je me ferois hacher : il faut qu'une porte ſoit ouverte ou fermée : choiſiſſez ; comment la voulez-vous ?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin, Je la veux— je la.—Mais voyez ce maraut-là, Eſt-ce à un valet à me venir faire des queſtions ? Si je te prends, traître, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez, je penſe, Monſieur le Juriſconſulte ?

ARISTE.

Moi ! point. Je ſçais que les valets ne font jamais les choſes comme on leur dit.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

M. GRICHARD.

Oh ! je croyois. Sçachez, Monſieur le rieur, que je croyois n'eſt pas le langage d'un homme bien ſenſé.

ARISTE.

Et laiſſons cela, mon frere, & permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je ſerois bien-aiſe.—

M. GRICHARD.

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je ſuis ſervi par ce pandard-

là, afin que vous ne veniez pas aprés me dire que je me fâche ſans ſujet. Vous allez voir. As-tu balayé l'eſcalier ?

LOLIVE.

Oui, Monſieur, depuis le haut juſqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la Cour ?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'a pas fait boire la mule ?

LOLIVE.

Ah ! Monſieur, demandez-le aux voiſins qui m'ont vu paſſer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine ?

LOLIVE.

Oui, Monſieur ; Guillaume y étoit préſent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit.

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur, & j'ai rapporté les vuides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres les as-tu portées à la Poſte ? Hem.—

LOLIVE.

Peſte, Monſieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon ; cependant j'ai entendu ce matin.—

LOLIVE.

Ce matin ! Ne vous ſouvient-il pas que vous me le mites hier en mille pieces ?

M. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voies de bois ſont encoré—

LOLIVE.

Elles ſont logées, Monſieur. Vraiment depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charetée de foin ; j'ai arroſé tous les arbres du jardin ; j'aî nettoyé les allées ; j'ai bêché trois planches, & j'achevois l'autre, quand vous avez frappé.

M. GRICHARD.

Oh ! il faut que je chaſſe ce coquin-là. Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui ci. Il me feroit mourir de chagrin. Hors d'ici.

LOLIVE.

Que diable a t-il mangé ?

ARISTE, *le plaignant.*

Retire-toi.

SCENE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

En vérite, mon frere, vous êtes d'une étrange humeur : à ce que je vois, vouz ne prenez pas des domeſtiques pour en être ſervi, vous les prenez ſeulement pour avoir le plaiſir de gronder.

M. GRICHARD.

Ah ! vous voila d'humeur à jaſer.

ARISTE.

Quoi, vous voulez chaſſer ce valet, à cauſe qu'en faiſant tout ce que vous lui commandez, & au-de-là, il ne vous donne pas ſujet de le gronder ; ou, pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

M. GRICHARD.

Courage, Monſieur l'Avocat, contrôlez bien mes actions.

ARISTE.

Eh ! mon frere, je n'étois pas venu ici pour cela ; mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les ſujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colere.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainſi.

ARISTE.

Et je le vois bien. Tout vous rit ; vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nés, vous

êtes veuf, vos affaires ne ſçauroient mieux aller : cependant on ne voit jamais ſur votre viſage cette tranquilité d'une pere de famille qui répand la joie dans toute ſa maiſon : vous vous tourmentez ſans ceſſe & vous tourmentez par conſéquent tous ceux qui ſont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD:

Ah ! ceci n'eſt pas mauvais. Eſt-ce que je ne ſuis pas homme d'honneur ?

ARISTE.

Perſonne ne le conteſte.

M. GRICHARD.

At-on rien à dire contre mes mœurs ?

ARISTE,

Non, ſans doute.

M. GRICHARD.

Je ne ſuis, je penſe, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous ; &.—

ARISTE.

Il eſt vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués juſqu'à préſent ſur le Théâtre, & qui frappent les yeux de tout le monde ; mais vous en avez un qui empoiſonne toute la douceur de la vie, & qui peut-être eſt plus incommode dans la ſociété que tous les autres : car enfin on peut au moins vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare & un menteur ; mais on n'a jamais un ſeul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colere, & qui ſe font un triſte plaiſir de gronder & de criailler ſans ceſſe.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliſer ; je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere ; laiſſons ces conteſtations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit, on dit. De quoi ſe méle-t-on ? Je voudrois bien ſçavoir qui ſont ces gens-là.

ARISTE.

Ce ſont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire, moi. Le monde n'eſt rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui dans le fond ne ſe ſoucient non plus de nous, que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh ! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc ſe taire.

ARISTE.

Mais pour votre bien on auroit des choſes à vous dire.

M. GDICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous ériez hier dans le deſſein de marier avantageuſement vos enfans.

M. GRICHARD.

Cela ſe pourroit.

ARISTE.

Ils conſentoient l'un & l'autre à votre volonté.

M. GRICHARD.

J'aurois bien voulu voir le contraire.

ARISTE.

Tout le monde louoit votre choix.

M. GRICHARD.

C'eſt de quoi je ne me ſouciois guères.

ARISTE.

Aujourd'hui, ſans que l'on ſçache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de deſſein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non ?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à Monſieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frere de Monſieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe ?

ARISTE.

Et vous voulez épouſer cette même Clarice que vous avez promiſe à votre fils.

M. GRICHARD.

Bon ! promiſe : qu'il compte là-deſſus.

ARISTE.

En conſcience, mon frere, croyéz-vous que dans le monde on approuve votre conduite ?

M. GRICHARD.

Ma conduite ! Et croyez-vous en conſcience, Monſieur mon frere, que je m'en mette fort en peine ?

ARISTE.

Cependant——

M. GRICHARD.

Oh ! cependant : cependant chacun fait chez

lui comme il lui plaît; & je ſuis le maître de moi & de mes enfans.

ARISTE.

Pour en être le maitre, mon frere, il y a bien des choſes que le bienſéance ne permət pas de faire car ſi——;

M. GRICHARD.

Oh! ſi, car, mais——je n'ai que faire de vos conſeils; je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous voulez pourtant y faire un peu de réflexion.

M. GRICHARD.

Encore! Vous ne ſeriez donc pas d'avis que j'épouſaſſe Clarice?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il eſt vrai qu'elle convient mieux à Terignan.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos non plus que je donne Hortenſe à Monſieur Fadel?

ARISTE.

C'eſt un imbêcile: j'appréhende que vous ne rendiez votre fille tres-malheureuſe.

M. GRICHARD.

Tres-malheureuſe! en effet, comme vous dires. Ainſi vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir à mon premier deſſein?

ARISTE.

Très-aſſurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire ?

ARISTE.

J'ai cru y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'eſt donc la votre avis.

ARISTE.

Oui, mon frere.

M. GRICHARD.

Tant mieux: j'aurai le plaiſir de rompre deux mariages, & d'en faire deux autres contre votre ſentiment.

ARISTE.

Mais vous ne ſonges pas——

M. GRICHARD.

Et je vais tout â l'heure chez M. Rigaut mon Notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi! vous âllez.—

M. GRICHARD.

Serviteur.

SCENE VIII.

BRILLON, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

MONSIEUR, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon ?

BRILLON.

Mon pere, mon pere, j'ai fait aujourd'hui mon thême ſans faute ; tenez, voyez.

M. GRICHARD, *lui jettant ſon livre au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh ! mon pere, voyez-le à cette heure, je vous en prie.

M. GRICHARD.

Je en'ai pas le loiſir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

M. GRICHARD.

J' n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai,

M. GRICHARD.

Eh ! voilà le plus preſſant petit drôle qui ſoit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plutôt fait de le contenter.

BRILLON.

Je vais vous le lire en François, & puis je vous lirai le Latin. Les hommes.—Au moins ce n'eſt pas du Latin obſcur, comme le thême d'hier : vous verrez que vous entendrez bien celui ci.

M. GRICHARD.

Le Pendart.

BRILLON.

Les hommes, qui ne rient jamais, & qui grondent toujours, ſont ſemblables à ces bêtes féqui——

M. GRICHARD, *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, va dire à ton ſot de Précepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

CATAU.

Le pauvre enfant !

ARISTE, *bas.*

Belle éducation.

BRILLON, *pleurant.*

Oui, oui, vous me frappez, quand je fais bien & moi je ne veux plus étudier.

M. GRICHARD.

Si je te prends.

BRILLON.

Peſte ! ſoit des livres & du Latin.

M. GRICHARD.

Attends, petit enragé, attends.

BRILLON.

Oui, oui, attends : qu'on m'y rattrape.—Tenez, voilà pour votre soufflet.

[*Il déchire son livre.*

M. GRICHARD.

Le fouet, maraut, le fouet.

BRILLON.

Oui-dà, le fouet : j'en vais faire autant tout-à-l'heure de ma Grammaire & de mon Despautére.

M. GRICHARD.

Tu la payeras. Ce petit maraut abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui.

CATAU.

Voilà déjà un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marmotes tu là ?

CATAU.

Je dis, Monsieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires, impertinente ?

ARISTE.

Mon frere a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh ça, mon frere, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez M. Rigaut, mon Notaire :—Serviteur.— Mais que me veut encore cet animal !

SCENE IX.

MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

MAMURRA.

MONSIEUR——

M. GRICHARD.

Qu'eſt-ce, Monſieur ? Vous prenez très-mal votre temps, M. Mamurra; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evaſit, erupit.

M. GRICHARD.

Brillon s'eſt ſauvé.

MAMURRA.

Oui, Monſieur, *effugit.*

M. GRICHARD.

Ces animaux-là ne ſçauroient s'empêcher de cracher du Latin. Parles François, ou tais-toi, pédant fieffé.

MAMURRA.

Puiſque telle eſt votre volonté, *ſit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore. Hé! de par tous les diables, parle François, ſi tu veux, ou ſi tu peux, excrément de collége.

MAMURRA.

Soit. Nous liſons dans Arriaga.

M. GRICHARD.

Eh bien! bourreau, dis-moi, qu'à de commun Arriaga avec la Suite de Brillon!

MAMURRA.

Oh ça, Monſieur, puiſque vous voulez qu'on vous parle François, je vous dirai que vous avez donné un ſoufflet à mon diſciple fort mal à propos. Il a *lacéré*, *incendié* tous ſes livres, & s'eſt ſauvé. La correction eſt néceſſaire, *concedo*; mais il n'eſt rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un ſans ſujet; on révolte l'eſprit, au lieu de le redreſſer; & la ſévérité paternelle & magiſtrale, dit *Arriaga*.

M. GRICHARD.

Toujours *Arriaga*, tête incurable! ſors d'ici tout à l'heure, & ton maudit *Arriaga*, & n'y remets le pied de ta vie, ſi tu ne me ramenes Brillon.

MAMURRA.

Monſieur.

M. GRICHARD.

Hors d'ici, te dis-je, & va le chercher tout à l'heure.

SCENE X.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE.

VOUS ne voulez donc rien écouter ?

M. GRICHERD.

Serviteur. Hé ! Lolive, qu'on ſelle ma mule ; je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend.

SCENE XI.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

QUEL homme !

CATAU.

A qui le dites-vous ?

ARISTE.

Si tu ſçavois quel deſſein bizarre il a formé.

CATAU.

J'en ſçais plus que vous. Roſine la fille de chambre de Clarice, vient de m'informer de tout. Devineriez-vous pourquoi depuis hier votre frere s'eſt mis en tête d'epouſer Clarice ?

ARISTE.

Peut-être la beauté.

CATAU.

Tarare ! la beauté ; c'eſt bien la beauté vraiment qui prend un homme comme lui.

ARISTE.

Qu'eſt ce donc ?

CATAU.

Vous ſçavez, Monſieur, que nous avions tous conſeillé à Clarice d'affecter de paroître ſévere & rude aux domeſtiques en préſence de M. Grichard, afin de gagner ſes bonnes graces, & de l'obliger à conſentir au mariage de Térignan avec elle.

ARISTE.

Je le ſçais.

CATAU.

He bien ! hier au ſoir votre frere étoit dans la chambre de M. de Saint-Alvar ; Clarice étoit dans la ſienne, qui y répond ; Roſine vint a faire quelque bagatelle ; Clarice prit de-là occaſion de gronder. M. Grichard, entendant quereller cette fille, quitta bruſquement M. de Saint-Alvar, & alla ſe mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut ; ſa Maitreſſe fit ſemblant de la chaſſer ; &, depuis ce moment, notre Grondeur a conçu pour elle une eſtime qui n'eſt pas imaginable, & qui va juſqu'à la vouloir épouſer.

ARISTE.

Eſt-il poſſible ?

CATAU.

D'abord il le propoſa à Monſieur de Saint-Alvar. Comme il eſt facile, il y conſentit, à condition que M. Grichard donneroit Hortenſe à M. Fadel ſon beau-frere, que eſt un homme qui lui eſt à charge.

ARISTE.

Clarice le ſçait-elle ?

CATAU.

Ell en eſt au déſeſpoir. Je viens de lui parler, elle a déja fait des plaintes à ſon pere qui commence à ſe repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce ſoit, il faut rompre ce deſſein.

CATAU.

Nous avons deja concerté avec Clarice & Roſine ce qu'il y a à faire pour cela, & la fuite de Brillon me fait ſonger à un ſtratagême dont il faut que je me ſerve.

ARISTE.

Que prétends-tu faire?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loiſir.

ARISTE.

Allons dons avertir Térignan & Hortenſe, & prenons enſemble des meſures pour agir de concert.

CATAU.

Allons, notre Grondeur ſera bien fin, s'il ne donne dans les panneaux que je lui vais tendre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE.

LA maudite bête qu'une mule quinteuſe ! Le vilain homme qu'un Médecin hargneux ! Qu'un pauvre garçon eſt à plaindre d'avoir à ſervir ces deux animaux-la ! & que le Ciel les a bien faits l'un pour l'autre ! Ouf ! me voilà tout hors d'haleine ; mais, Dieu merci, c'eſt pour la derniere fois.

SCENE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

AH ! te voila ! je te cherchois. D'où viens-tu ?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de Médecin ſur ſa chagrine de mule ; ils ont enfin détalé d'ici,

après avoir fait l'un & l'autre le diable à quarte pour recompenſe ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé !

LOLIVE.

Oui, le Médecin portoit la parole. Ce n'eſt pas un grand malheur.

CATAU.

J'en ſuis perſuadée ; mais, avant que le jour ſe paſſe, je te donnerai, ſi tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique le vengeance ne ſoit pas d'une belle ame, me mailà prêt à tout, & tu peux diſpoſer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là deſſus. Mais, avant toutes choſes, va te mettre en ſentinelle au coin de la rue ; &, quand tu verras venir de loin notre Grondeur, viens vîte m'avertir. Voici ma Maitreſſe.

****

SCENE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

MON oncle & mon frere ſont allés avertir Clarice de ſe rendre ici.

CATAU.

Fort bien, Vous, ſi votre pere vous propoſe de

vous marier avec Monſieur Fadel, faites ſemblant d'être ſoumiſe à ſa volonté, & ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais ſi une fois j'ai dit oui.

CATAU.

Eh bien, vous direz non.

HORTENSE.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau.

CATAU.

Laiſſez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais ſi ce que tu entreprends, ne réuſſit peint?

CATAU.

Oh! faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon Dieu, que tu es prompte! Je crains de me voir mariée au plus imbécille & au plus malfait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne ſeriez pas la ſeule. Je connois de belles perſonnes comme vous, qui ont pour époux de petits magots d'hommes; mais auſſi, en revanche, je connois de beaux & grands jeunes hommes qui ont pour épouſe de petites guenuches de femmes. Cela eſt aſſez bien compenſé dans le monde; & l'avarice fait tous les jours ces aſſortimens bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres eſt une foible conſolation.

CATAU.

Oh ca, puiſque vous voulez tant raiſonner, que prétendriez-vous faire, ſi, malgré ce que j'entreprends, votte pere s'opiniâtroit à vous donner à Monſieur Fadel ?

HORTENSE.

Je ne ſçais—mourir.—

CATAU.

Mourir !

HORTENSE.

Oui, te dis-je, mourir ?

CATAU.

Et ſi vous ne pouviez pas mourir ?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir !

HORTENSE.

Oui, Catau, obéir. Une fille, qui a de la vertù n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne ſuis pas, moi, tout-à-fait de cet avis-là. Il eſt vrai que la vertu défend à une fille d'épouſer, contre la volonté de ſes parens, un homme qui lui plaît ; mais la vertu ne lui défend pas de s'oppoſer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.—

HORTENSE.

Mon pere n'eſt pas fait comme les autres ; & ſi j'ai une fois conſenti, te dis je.—

CATAU.

Bon, conſenti. Allez, Mademoiſelle, en fait

de mariage, une fille a ſon dit & ſon dédit ; mais nous n'en viendrons pas là : laiſſez ſeulement agir Clarice, & faites ce que je vous dis.

SCENE IV.

LOLIVE, HORTENSE, CATAU.

LOLIVE.

GARRE, garre, Monſieur Grichard, garre, garre.

CATAU.

Eſt-il entré ?

LOLIVE.

Non ; Guillaume ramene ſa monture.

HORTENSE.

Et mon pere.

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait deſcendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident ?

LOLIVE.

Il paſſoit avec ſa mule devant la porte d'un de nos voiſins : un barbet, à qui ſa figure a déplu, s'eſt mis tout d'un coup à japper : la mule a eu peur ; elle a fait un demi tour à droite, & Monſieur Grichard un demi-tour à gauche ſur le pavé.

HORTENSE.

S'eſt-il bleſſé ?

LOLIVE.

Non ; il gronde à cette heure le barbet : vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre ; j'appréhende ſa mauvaiſe humeur.

CATAU.

Il a été bientôt de retour ?

LOLIVE.

C'eſt qu'il a trouvé beſogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé quérir un autre Médecin.

LOLIVE.

Non : mais le malade s'eſt impatienté ; voyant que Monſieur Grichard tardoit trop à venir, il eſt parti ſans ſon ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort ?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours. Mais je l'entends ; retire-toi, qu'il ne te voye point. Va dire à Clarice de venir promptement ; elle te dira ce que tu as à faire de ton côté. Ecoute.

Elle lui parle à l'oreille.

LOLIVE.

C'eſt aſſez.

SCENE V.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

OH parbleu ! canaille, je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais auſſi voyez ce maraut de voiſin ; on lui à dit mille fois, ce coquin ! cet inſolent ! Mort de ma vie ! Monſieur, laiſſez-moi faire, je lui laverai la tête.

M. GRICHARD.

Cette fille a quelque choſe de bon. Brillon n'eſt-il point revenu ?

CATAU.

Non, Monſieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin : & ſon animal de Précepteur ?

CATAU.

Il l'eſt allé chercher, & ne reviendra pas ſans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il fera bien.

SCENE VI.

M. GRICHARD, CATAU, M. FADEL, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre. Il faut que je faſſe un peu cauſer ce jeune homme, pour voir s'il eſt auſſi nigaud qu'on dit.

SCENE VII.

M. GRICHARD, CATAU, M. FADEL, UN LAQUAIS.

M. GRICHARD.

APPROCHEZ, mon gendre prétendu.—— He! approchez, vous dis-je.

CATAU.

He! mettez-vous encore plus près; vous devez ſçavoir que Monſieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, *le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voirs s'il parlera.*

Oh ça, on me veut faire croire que je marie ma fille à un ſot.

M. FADEL.

Ouais.

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puiſque je vous la donne.

M. FADEL.

Ah!

M. GRICHARD.

Et avec une groſſe dot.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Je l'avois promiſe à un certain Mondor qui eſt abſent.

M. FADEL.

Voyez.

M. GRICHARD.

Mais je vous préfere à lui.

M. FADEL.

Oui!

M. GRICHARD.

Il ſera attrapé, quand il viendra.

M. FADEL.

Ah, ah!

M. GRICHARD.

Pour moi j'épouſe votre parente Clarice.

M. FADEL.

Oui da!

M. GRICHARD.

Ouais, oh, oh, ah, ah, oui, voyez, oui da! —N'avez-vous que cela à me dire?

CATAU.

Il vous répond fort juſte.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Oui; mais ſon ſtyle eſt bien laconique.

M. FADEL.

La, la!

CATAU.

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Vn grand parleur eſt encore plus incommode.

CATAU.

J'en ſçais, Monſieur, plus de quatre qui, ſans oh, oh, oui, & ah, ah, n'auroiént rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mene à Hortenſe: peut-être parlera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU.

Allez voir votre Maîtreſſe, Monſieur. Oh, oh! à quel imbécile veut-on donner une fille comme elle? Je l'empêcherai bien.

SCENE VIII.

TERIGNAN, ARISTE, LOLIVE, CATAU.

ARISTE.

OU eſt mon frere ?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortenſe avèc Nonſieur Fadel : ils n'auront pas longue converſation enſemble.

LOLIVE.

Puis-je entrer ?

CATAU.

Oui ; mais dépêche-toi.

LOLIVE.

Clarice ſera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

Dans cette Scène, Lolive regarde toujours ſi Monſieur Grichard ne vient point.

LOLIVE, *à Catau.*

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Hé bien.

LOLIVE.

Je l'ai mené chez Mnſieur.—

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en ſortira pas ſans ton ordre.

CATAU.

C'eſt aſſez. Clarice t'a inſtruit de ce que tu as a faire ?

LOLIVE.

Oui.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que Monſieur Grichard connoiſſe trop ton viſage ?

LOLIVE.

Lui ! depuis deux jours qus je le ſers, il ne m'a jamais regardé en face ; il ne connoît perſonne.

CATAU.

Va vîte qu'il ne te rencontre ici.

SCENE IX.

HORTENSE, TERIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE.

AH ! je reſpire ! Monſieur Fadel eſt ſorti, & mon pere eſt entré dans ſon cabinet, fort triſte de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enſeigneé.

TERIGNAN.

Comment ?

SCENE X.

TERIGNAN, HORTENSE, ARISTE, CATAU, M. GRICHARD.

dans le fond du Théâtre.

CATAU.

VOUS le ſçaurez quand il ſera temps.

HORTENSE, *appercevant M. Grichard.*

Ah ! voilà mon pere ; il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire.

CATAU.

Lui ! & ne ſçavez-voas pas que, lorſque ſa grondérie ſe change en ce noir chagrin où le voilà plongé ; il ne voit ni n'entend perſonne ? Je gagerois qu'il ne s'eſt pas ſeulement apperçu que nous ſoyons ici.

ARISTE.

Il faudroit le préparer à la viſite de Clarice. Abordez-le, mon neveu.

Chacun, à meſure qu'il parle, s'éloigne de Monſieur Grichard, qui eſt au fond du Théâtre.

TERIGNAN.

Je n'oſerois.

ARISTE.

Vous, Hortenſe.

HORTENSE.

Je tremble.

ARISTE.

Toi donc, Catau ?

CATAU.

La peſte !

ARISTE.

Mais d'où lui peut venir cette ſombre mélancolie !

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé perſonne.

M. GRICHARD, *ſe promenant en colere.*

C'eſt une choſe étrange ! je ne trouve perſonne avec qui je puiſſe m'entretenir un ſeul moment, ſans être obligé de me mettre en colere. Je ſuis bon pere, mes enfans me déſeſperent ; bon maître, mes domeſtiques ne ſongent qu'à me chagriner ; bon voiſin, leurs chiens ſe déchaînent contre moi ; juſqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager.

ARISTE.

Il faut que je l'aborde. Mon frere, je ſuis votre ſerviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'ou vient que vous êtes triſte ?

M. GRICHARD.

Je ne ſçais.

HORTENSE.

Mais, qu'avez-vous, mon pere ?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, Monſieur !

M. GRICHARD.

Non.

TERIGNAN.

Ne peut-on ſçavoir.—

M. GRICHARD.

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous, Monſieur.

M. GRICHARD.

Qu'on me laiſſe.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, Monſieur, je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice ! qu'on ſe retire, & vite. *à Hortenſe.* Allons, vous auſſi, vous m'échauffez la bile avec vos airs poſés.

SCENE XI.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

POUR vous, ſi vous prétendez me venir donner les ſots conſeils de tantôt, vous ferez mieux d'aller voir chez vous ſi l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frere, puiſque vous voulez abſolument vous marier, & que Clarice vous plaît, à la bonne heure.

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle difference il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne ſongent qu'a la bagatelle.

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai beſoin d'une perſonne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous ſatisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas ſuffire moi ſeul à tenir en crainte une famille, & à pourvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai, moi, ceux du logis dans le devoir, elle ira à la ville gronder le Mar-

chand, le Boucher, le Cordonnier, l'Epicier ; & malheur à qui nous ſera quelque fraſque. Mais la voici : vous allez voir.

SCENE XII.

CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

CLARICE.

VOUS me voyez, Monſieur, dans un ſi grand excés de joie, que je ne puis vous l'exprimer.

M. GRICHARD.

Comment donc ; d'où vous vient cette joie ſi déréglée ?

CLARICE.

Mon pere vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé ?

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaiſir.

M. GRICHARD.

Mais encore.

CLARICE.

Il m'a rendu maîtreſſe de tous nos apprêts de nôces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour.—

CLARICE.

Comment, Monſieur, quels apprêts ? les habits, le feſtin, les violons, les hauts-bois, les maſcarades, les concerts, & le bal ſur tout, que je veux avoir tous les ſoirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable ?

CLARICE.

Vous voyez cet habit, c'eſt le moindre de douze que je me ſuis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi !

CLARICE.

Oui ; mais il n'y en a encore que deux de faits, qu'on vous apportera ce ſoir.

M. GRICHARD.

A moi !

CLARICE.

Oui, Monſieur. Croyez-vous que je puiſſe vous ſouffrir comme vous êtes ? Il ſemble que vous porties le deuil des malades qu meurent entre vos mains.

M. GRICHARD.

Elle eſt folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre, & prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un Médecin !

CLARICE.

Sans doute. Puiſque nous nous marions enſem-

ble, il faut ſe mettre dubel air. Serez-vous le premier Médecin qui porterez un habit de cavalier ?

M. GRICHARD.

Elle extravague.

CLARICE.

Pour le feſtin, nous avons deux tables de trente couverts. Je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la ſalle je veux qu'on place les violons & les hautbois.

M. GRICHARD.

Mais ſongez-vous.—

CLARICE.

J'ai préparé une maſcarade charmante.

M. GRICHARD.

A la fin.—

CLARICE.

Quand nous aurons danſé une bonne heure, nous ſortirons tous deux du bal, ſans rien dire, & nous nous déguiſerons, moi en Vénus, & vous en Adonis.

M. GRICHARD.

Je perds patience.

CLARICE.

Que nous allons danſer ! Ç'eſt ma folie que la danſe. Au moins j'ai déja retenu quatre laquais qui jouent parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laquais ?

CLARICE.

Oui, Monſieur, deux pour vous, & deux pour moi. Quand nous ſerons mariés, je veux que

vous ayez le bal chez nous tous les jours de la vie, & que notre maiſon ſoit le rendez-vous de toutes les perſonnes qui aimeront un peu le plaiſir.

SCENE XIII.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

ROSINE.

MADAME, tous vos habits de maſque ſont au logis; venez les voir au plus vîte : ils ſont les plus jolis du monde.

M. GRICHARD.

N'eſt-ce pas là cette gueuſe que vous chaſſâtes hier ?

CLARICE.

Oui Monſieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez repriſe ?

CLARICE.

Je ne puis m'en paſſer ; elle eſt de la meilleure humeur du monde, elle chante ou danſe toujours.

ARISTE.

He ! Madame, qu'on eſt mal ſervi des perſonnes de ce caractere !

CLARICE.

Je le crois ; mais j'aime mieux être plus mal

ſervie, & avoir des domeſtiques toujours gais. Je tiens que les gens, qui ſont auprès de nous, nous communiquent, malgré que nous en ayons, leur joye ou leur triſteſſe; & je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD.

Ah ! quelqu'un l'a enſorcelée depuis hier.

ROSINE.

Venez donc, Madame; on vous attend avec impatience.

CLARICE.

Adieu, Monſieur : je meurs d'envie de voir vos habits & les miens, & j'ai laiſſé au logis Monſieur Canary qui m'attend.

SCENE XIV.

ROSINE, M. GRICHARD, ARISTE,

M. GRICHARD.

QUI eſt ce Monſieur Canary ?

ROSINE.

Son Maître à chanter. Ma foi ! Monſieur, vous allez avoir la perle des femmes. La Plûpart aiment à gronder les domeſtiques, & à chagriner leur maris : pour celle-là, oh ! je vous réponds qu'il fera bon avec elle ; que tout aille de travers

dans un ménage, elle ne s'émeut de rien : c'eſt la meilleure des femmes. Tenez, Monſieur, depuis cinq ans que je la ſers, je ne l'ai vu qu'hier en colere.

M. GRICHARD.

Mais dis-moi, ſon pere ne ſeroit-il pas cauſe ?

ROSINE.

Monſieur, je vous demande pardon : il faut que j'eſſaye auſſi mon habit de maſque.

SCENE XV.

M. GRICHARD, ARISTE.

(Ils demeurent quelque temps à ſe regarder.)

ARISTE.

MON frere, hé bien ?

M. GRICHARD, *à part.*

Je tombe des nues.

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant.

M. GRICHARD, *à part.*

Il y a ici quelque myſtere.

ARISTE, *bas.*

Se douteroit-il qu'on le joue ?

M. GRICHARD.

Je ſoupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de ſe marier.—

M. GRICHARD.

Sçavez-vous bien, Monſieur mon frere, que vous avez le don de raiſonner toujours de travers ?

ARISTE.

Moi !

M. GRICHARD.

Oui, vous. C'eſt Monſieur de Saint-Alvar qui fait faire à Clarice toutes ces folies. Ces Gentils-hommeaux de Province aiment le fêtes ; & il me ſouvient d'avoir oui-dire à ce vieux roquentin qu'il vouloir danſer aux nôces de ſa fille.

ARISTE.

Quoi ? vous croyez.—

M. GRICHARD.

Et je vais de ce pas laver la tête comme il faut à ce vieux fou.

****

SCENE XVI.

CATAU, ARISTE.

CATAU.

OU va-t-il donc ?

ARISTE.

Trouver le pere de Clarice. Il s'eſt allé mettre dans l'eſprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venoit point d'elle.

CATAU.

Laiſſez-le aller ; Monſieur de Saint-Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice.

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc : il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer. Je vous l'ai dit. Notre Grondeur ſera bientôt de retour ; il n'a que la rue à traverſer. Cachez-vous dans le coin de cette chambre ; écoutez ce qui ſe paſſera ici ; &, quand vous jugerez que la choſe aura été pouſſée aſſez loin, venez à ſon ſecours.

ARISTE.

Mais ne diſois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût perſonne au logis ?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortenſe & Térignan, & votre frere a chaſſé aujourd'hui tous ſes domeſtiques. Mais le voici déja ; allez vîte vous cacher.

SCENE XVII.

M. GRICHARD, CATAU, JASMIN.

CATAU.

EH bien, Monſieur, vous venez de chez Monſieur de Saint-Alvar ?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il aura grand bal ce ſoir.

M. GRICHARD.

Je ſçais qu'on a promis douze piſtoles aux violons; porte-leur-en vingt-quatre, & qu'ils n'aillent point ce ſoir.—

CATAU.

Eh! Monſieur, cela ſera inutile: ſi Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante, & cent, s'il les faut. Je connois les femmes du monde; elles n'épargnent rien pour ſe ſatisfaire: & la falicité avec laquelle la plûpart jettent l'argent, fait ſoupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne lenr coute pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je ſçais, coquine, que ce n'eſt point Clarice.—

JASMIN.

Monſieur, un Monſieur vous demande.

CATAU, *bas.*

Bon, voici mon homme.

M. GRICHARD.

Que eſt-ce?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle Monſieur Ri—— Ri——, Attendez, Monſieur, je vais encore lui demander.

M. GRICHARD, *le prenant par les oreilles.*

Viens-ça, fripon.

JASMIN.

Ahi, ahi, ahi.

CATAU.

Eh! Monſieur, vous lui avez arraché les cheveux; vous êtes cauſe qu'il a pris la perruque; vous lui arracherez les oreilles, & on n'en a pas pour de l'argent.

M. GRICHARD.

Je te l'apprendrai.—C'eſt ſans doute M. Rigaut mon Notaire ; je ſçais ce que c'eſt : fais le entrer. Ne pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent ? Peſte ſoit des importuns.

****

SCENE XVIII.

LOLIVE, *en Maître à danſer*, M. GRICHARD, CATAU, LE PREVOT.

M. GRICHARD.

OUAIS, ce n'eſt point-la mon homme. Qui êtes-vous avec vos révérences.

LOLIVE, *faiſant de grandes révérences.*

Monſieur, on m'appelle Rigaudon, à vous rendre mes très-humbles ſervices.

M. GRICHARD, *à Catau.*

N'ai je point vu ce viſage quelque part ?

CATAU.

Il y a mille gens qui ſe reſſemblent.

M. GRICHARD.

Eh bien, Monſieur Rigaudon, que voulez-vous ?

LOLIVE.

Vous donner cette lettre de la part de Mademoiſelle Clarice.

M. GRICHARD.

Donnez.—Je voudrois bien ſçavoir qui a appris à Clarice à plier ainſi une lettre : voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet. Voyons ce qu'elle chante.

CATAU, *bas, tandis qu'il déplie la lettre.*

Jamais peut-être amant ne s'eſt plaint de pareille choſe.

M. GRICHARD, *lit.*

Tout le monde dit que je me marie avec le plus bourru de tous les hommes : je veux deſabuſer les gens ; &, pour cet effet, il faut que ce ſoir vous & moi nous commencions le bal. Elle eſt folle.

LOLIVE.

Continuez, Monſieur, je vous prie.

M. GRICHARD, *lit.*

Vous m'avez dit que vous ne ſçaviez pas danſer ; mais je vous envoie le premier homme du monde.—

LOLIVE, *à M. Grichard qui le regarde depuis les pieds juſqu'à la tête.*

Ah ! Monſieur.

M. GRICHARD, *lit.*

Qui vous en montrera, en moins d'une heure, autant qu'il en faut pour vous tirer d'affaire. Que j'appenne à danſer !

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plait.

M. GRICHARD, *lit encore.*

Et ſi vous m'aimez, vous apprendrez de lui la bourrée. Clarice.

En colere.

La bourrée ! moi, la bourrée ! Monſieur le

premier homme de monde, ſçavez-vous bien que vous riſquez beaucoup ici ?

LOLIVE.

Allons, Monſieur, dans un quart-d'heure vous la danſerez à miracle.

M. GRICHARD, *redoublant ſa colere.*

Monſieur Rigaudon, je vous ferai jetter par les fenêtres, ſi j'appelle mes domeſtiques.

CATAU, *bas à M. Grichard.*

Il ne falloit pas les chaſſer.

LOLIVE, *faiſant ſigne à ſon Prevôt de jouer du violon.*

Allons, gai ; ce petit prélude vous mettra en humeur. Faut il vous tenir par la main, ou ſi vous avez quelques principes ?

M. GRICHARD, *portant ſa colere à l'extrémité.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux.

LOLIVE.

Parbleu ! Monſieur, puiſque vous le prenez ſur ce ton-la, vous danſerez tout-a-l'heure.

M. GRICHARD.

Je danſerai, traître ?

LOLIVE.

Oui, marbleu ! vous danſerez ; j'ai ordre de Clarice de vous faire danſer ; elle m'a payé pour cela, & ventrebleu, vous danſerez. Empêche, toi, qu'il ne ſorte.

Il tire ſon épée qu'il met ſous ſon bras.

M. GRICHARD.

Ah ! je ſuis mort. Quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle !

CATAU, *place M. Grichard à un coin du Théâtre, & va parler à Lolive.*

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Tenez vous-la, Monſieur, laiſſez-moi lui parler. Monſieur, faites-nous la grace d'aller dire à Monſieur de Saint-Alvar.—

LOLIVE.

Ce n'eſt pas lui qui nous a fait venir ici ; je veux qu'il danſe.

M. GRICHARD.

Ah, le bourrreau ! le bourreau !

CATAU.

Conſiderez, s'il vous plait, que Monſieur eſt un homme grave.

LOLIVE.

Je veux qu'il danſe.

CATAU.

Un fameux Médecin !

LOLIVE.

Je veux qu'il danſe.

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, & en avoir beſoin.

M. GRICHARD, *tirant Catau.*

Oui, dis-lui, que, quand il voudra ſans qu'il lui en coute rien, je le ferai ſaigner & purger tout ſon ſaoul,

LOLIVE.

Je n'en ai que faire, je veux qu'il danſe, ou morbleu.——

M. GRICHARD, *entre ſes dents.*

Le bourreau !

CATAU, *revenant auprès de M. Grichard.*

Monſieur, il n'y a rien à faire : cet enragé n'entend point de raiſon. Il arrivera ici quelque malheur ; nous ſommes ſeuls au logis.

M. GRICHARD.

Il eſt vrai.

CATAU.

Regardez un peu ce drôle-là ; il a méchante phyſionomie.

M. GRICHARD, *le regardant de côté en tremblant*

Oui ; il a les yeux hagards.

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on ?

M. GRICHARD.

Au ſecours, voiſins, au ſecours.

CATAU.

Bon ! au ſecours : & ne ſçavez-vous pas que tous vos voiſins vous verroient voler & égorger avec plaiſir ? Croyez-moi, Monſieur, deux pas de bourrée vous ſauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais, ſi on le ſçait, je paſſerai pour fou.

CATAU.

L'amour excuſe toutes les folies ; & j'ai oui dire à Monſieur Mamurra que lorſque Hercule étoit amoureux, il fila pour la Reine Omphale.

M. GRICHARD.

Oui, Hercule fila, mais Hercule ne danſa pas la bourée, & de toutes les danſes, c'eſt celle que je hais le plus.

CATAU.

Eh bien ! il faut le dire ; Monſieur vous en montrera une autre.

LOLIVE.

Oui-dà, Monſieur, voulez-vous les menuets !

M. GRICHARD.

Les menuets !—non.

LOLIVE.

La gavotte ?

M. GRICHARD.

La gavotte !—non.

LOLIVE.

Le paſſe-pied ?

M. GRICHARD.

Le paſſe-pied !—non.

LOLIVE.

Et quoi donc ? tracanas, tricottez, rigaudons ? en voilà à choiſir.

M. GRICHARD.

Non, non, non, je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danſe grave & ſérieuſe ?

M. GRICHARD.

Oui, ſérieuſe, s'il en eſt, mais bien ſérieuſe.

LOLIVE.

Eh bien ! la courante, la bocane, la ſarabande ?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh ! que diantre voulez-vous donc ? demandez vous-même ; mais hâtez-vous, ou par la mort.——

M. GRICHARD.

Allons, puiſqu'il le faut, j'appendrai quelques pas de la—la—

LOLIVE.

Quoi, de la—la—

M. GRICHARD.

Je ne ſçais.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, Monſieur, vous danſerez la bourée, puiſque Clarice le veut; ou tout-à l'heure, ventrebleu !——

SCENE XIX.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

OUF.

ARISTE.

Qu'eſt ceci.

M. GRICHARD.

C'eſt que.—

ARISTE.

Que vois-je !

M. GRICHARD.

Cet inſolent vouloit——

ARISTE.

Mon frere apprendre à danſer !

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraut——

ARISTE.

A votre âge !

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit——

ARISTE.

On ſe moqueroit de vous.

M. GRICHARD.

Ah ! voici l'autre.

ARISTE.

Je ne le ſouffrirai point.

M. GRICHARD.

Oh ! de par tous les diables, écoutez-moi donc, jaſeur éternel, piailleur infatigable ; on vous dit que c'eſt ce coquin qui me veut faire danſer par force.

ARISTE.

Par force !

M. GRICHARD, *avec chagrin.*

Et oui, par force.

CAT-AU.

Oui, Monſieur, la bourée.

ARISTE.

Et qui vous a fait ſi hardi, Monſieur, que de venir céans ?

LOLIVE.

Monſieur, Monſieur, j'y viens de bonne part, & je m'en vais dire à Mademoiſelle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoye.

SCENE XX.

ARISTE, M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

OH! je n'y puis plus tenir; il faut que j'aille chercher ce vieux fou de Monſieur de Saint-Alvar, chanter pouille à Clarice, à ſon pere, & à tous ceux que je trouverai chez lui.

SCENE XXI.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

LE voilà parti. Que dites vous de Lolive?

ARISTE.

C'eſt un fort joli garçon. Oh! pour le coup, je crois mon frere déſabuſé de Clarice.

CATAU.

Ce n'eſt pas tout, il faut le ramener à ſon premier deſſein; & c'eſt à quoi nous devons aller travailler ſans perdre un inſtant.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

QUE viens-tu chercher ici ? pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage ? Si M. Grichard revenoit.

LOLIVE.

Il lui reſte encore Clarice & Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te ſurprendre & te reconnoître.

LOLIVE.

Bon ! reconnoître : tu ne ſçaurois croire la verru qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter, & porter un habit doré, j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne ſe connoître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire.

LOLIVE.

Bien des choſes ſur ce que tu veux que je faſſe.

CATAU.

Dis les donc vîte.

LOLIVE.

Puiſque Mondor eſt arrivé, qu'il ſe ſerve de ſes gens.—

CATAU.

Il n'a amené avec lui que ce valet-de-chambre dont nous avons deja fait l'Aumônier, que nous avons envoyé à M. Grichard. Il n'y a que toi qui puiſſe achever ce que tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne ſçaurois.

CATAU.

Poltron !

LOLIVE.

Conſidere tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon ſert a tes deſſeins, tu me le fais enlever ; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermè ; tu me fais faire un peur terrible à un fort honnête Médecin, qui eſt pour en avoir la fiévre.

CATAU.

Qu'il ſe la guériſſe.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude alarme ?

CATAU.

Te voilà bien malade ! n'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danſe ?

LOLIVE.

Il eſt vrai.

CATAU.

Ne le feras-tu pas au double de cette ſeconde expédition.

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaiſir de te venger d'un homme qui t'a mais dehors ſans ſujet ?

LOLIVE.

Non, ma réputation m'eſt chere.

CATAU.

Oh ! garde-la ; on ne prétend pas te l'ôter : mais compte que, ſi tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être aſſuré de mille coups de baton.

LOLIVE.

Mais ſi je le fais, & que Monſieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne ?

CATAU.

En ce cas, tu riſquerois peut-être quelques bagatelles ; mais de ce côté-là les coups ſont incertains, & trés-ſurs du côté de Mondor, auſſi-bien que les cinquante piſtoles qu il ta promiſes, ſi tu le ſers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion, Oui, je vois que de toutes parts je riſque le bâton : me voilà dans un grand embarras ; quel parti prendre ? Battu peut être du côté de Monſieur Grichard, roſſé à coup ſûr du côté de Mondor ; criminel à ne pas faire ce que je lui ai promis, criminel à le faire, † *des bâtons aujourd'hui je n'ai plus que le choix.*

CATAU.

Tu es dans le fait.

† *Vers de Brutus.*

LOLIVE.

Hé bien ! il n'y a plus à héſiter : coups de bâton pour coups de bâton, il faut ſe déterminer en faveur de ceux qui ſeront accompagnés d'un lénitif de cinquante piſtoles. Mais qui m'en ſera caution ?

CATAU.

Qui ? Mondor, qui donneroit toutes choſes pour ne pas perdre ce qu'il aime ; Tèrignan, Hortenſe, Clarice, Ariſte : es-tu content ?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore.

LOLIVE.

Non, te dis-je ; donne moi une caution que je puiſe prendre au corps.

CATAU.

Eh bien ! moi.

LOLIVE.

Toi ?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

SCENE II.

M. FADEL, CATAU.

CATAU.

ENFIN voilà notre affaire en bon train; & ſi nos amans ſont heureux, ils m'en auront toute l'obligation. Mais que vos je? ce ſoit de Fadel viendroit il mettre quelque obſtacle à nos deſſeins? Il ne m'incommodera pas long-tems, ſi ſes queſtions ne ſont pas plus longues que mes réponſes.

M. FADEL.

Je cherche votre M. Grichard.

CATAU.

Vous?

M. FADEL.

Il a paſſé chez moi.

CATAU.

Lui?

M. FADEL.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

CATAU.

Non?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui.

CATAU.

Oui?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Hortenſe.

CATAU.

Ouais.

M. FADEL.

Et moi, je viens lui dire que je ne m'en ſoucie guéres.

CATAU.

Voyez.

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oui dà !

M. FADEL.

J'attends bien aprés ſa fille.

CATAU.

Bon.

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un ſot ?

CATAU.

Oh, oh !

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le ſuis pas.

CATAU.

Ah, ah !

M. FADEL.

Ne manquez pas de lui dire au moins.

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui.

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira.

SCENE III.

MONDOR, CATAU.

CATAU.

HA, ha. Me voilà délivrée de cet importun, Dieu merci. Allons avertir ma Maitreſſe de l'arrivée de Mondor. Mais le voici lui-même. O ciel! quelle Imprudence! ne pouviez-vous pas attendre Hortenſe chez Clarice? que venez-vous faire ici?

MONDOR.

Il y a une heure que je n'entends plus parler de toi. Où eſt cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée? Je ne vois ni ta Maitreſſe, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il eſt chez Clarice à l'heure que je vous parle, & Hortenſe y ſera bientôt. Je vais l'avertir; retournez-vous-en vîte l'y attendre.

MORDOR.

Mais te dépêcheras-tu?

CATAU.

Et allez, vous dis-je?

MONDOR.

Hâte toi donc.

CATAU.

Eh! hâtez vous vous-même.

MONDOR.

Si tu ſçavois que les momens me durent!

CATAU.

Si vous ſçaviez que vous me peſez !

MONDOR.

Viens au moins bientôt.

CATAU.

Et commencez par vous en aller. Mort de ma vie ! que les gens ſont ſots, quand ils ſont amoureux ! Çela ſeroit capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre ſervice. Hors d'ici, vous dis-je.

****

SCENE IV.

M. GRICHARD, CATAU, MONDOR.

CATAU.

MAIS, peſte ſoit de vous ! voici Monſieur Grichard. Il nous a vus enſemble, nous ne pouvons l'éviter; que ferons-nous ? Attendez : par bonheur il ne vous connoit point ; conſultez-le ſur la premiere choſe qui vous viendra en tête, il vous expédiera bientôt, & vous viendrez me retrouver : en tout cas, je vous enverrai Ariſte pour vous dégager.

MONDOR.

Laiſſe-moi, faire, je vais lui tenir des diſcours qui me feront bientôt chaſſer.

M. GRICHARD.

Quì eſt cet homme-la ? encore un Maître à danſer ?

CATAU.

Que dites vous là ? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable ! c'eſt un homme de la premiere condition, qui ſur quelque maladie de la premiere condition, qui ſur quelque maladie ex-extraordinaire veut avoir vos ordonances.

M. GRICHARD.

Qu'il ſe dépêche.

SCENE V.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

QUE demandez-vous ? de quel mal vous plaignez-vous ? vous avez un viſage de ſanté.

MONDOR.

Auſſi, Monſieur, ne ſuis-je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc ? le devenir ?

MONDOR.

Non, Monſieur.

M. GRICHARD.

Dites-moi donc au plutôt ce que vous voulez.

MONDOR.

Je ſçais, Monſieur, que vous êtes un trés-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panegyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des ſecrets.

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns. Hé bien ! aux ſecrets ?

MONDOR.

Vous n'avez pas de tems à perdre,

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh ? en voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai oui dire qu'il y a des ſecrets pour ſe faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres.—

M. GRICHARD.

Comment diable ! pour qui me prenez-vous.

MONDOR.

Pour un très-ſçavant & très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des ſecrets pour vous faire aimer ?

MONDOR.

Eh non, Monſieur; graces à Dieu, la nature n'y a pourvu que de reſte.

M. GRICHARD.

Ah ! voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommo-

dent à force d'être entêtées de moi : j'aime ailleurs à la rage. Il y a des ſecrets pour ſe faire aimer ; apprennez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie.

MONDOR.

Oui, Monſieur.

M. GRICHARD.

Prenez.——

MONDOR.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois ſeulement.—

MONDOR.

J'entends.

M. GRICHARD.

Auſſi mal votre tems avec elles, que vous le prenez avec moi ; elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

MONDOR.

Bon.

SCENE VI.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD:

IL m'avoit bien trouvé en état d'écouter ſes balivernes. Je ſuis au déſeſpoir de la fuitte de Brillon. Hé bien, m'apportez-vous des nouvelles de ce petit pendard ?

ARISTE.

Catau l'eſt allé chercher. Mais vous ne partirez pas damain ?

M. GRICHARD.

A la pointe du jour.

ARISTE.

Ce ſera donc aprés avoir donné ordre à l'affaire de Monſieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

L'ordre eſt tout donné.

ARISTE.

Comment donc !

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frere. Hier vous vouliez donner Terignan à Clarice, & Hortenſe à Mondor ; ce matin vous voulier épouſer Clarice, & donner votre fille à Monſieur Fadel, & ce ſoir vous ne voulez faire ni l'un ni l'autre.

M. GRICHARD.

Non, non, non, de par tous les diables, non.

ARISTE.

Voilà cependant trois fois de bon compte que vous changez de ſentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente, s'il me plaît ; &, afin qu'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je ſuis bien aiſe de m'être engagé en votre préſence de partir demain matin, pour aller voir à la Compagne ce Seigneur malade, qui m'a fait l'honneur de m'envoyer ſon Aumônier.

ARISTE.

Mais au moins, avant que de partir, vous devriez prendre quelque ajuſtement avec Monſieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puiſſans amis.

M. GRICHARD.

Je m'en moque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de nous dire à vous-même qu'il ſçavoit le moyen de vous la faire tenir.

M. GRICHARD.

Je l'en défie.

ARISTE.

Il s'eſt mis en frais pour ces mariages.

SCENE VII.

CATAU, M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Catau épie.

POURQUOI s'y mettoit-il ?

ARISTE.

Vous ſerez condamné à de grands dommages & intérets.

M. GRICHARD.

Oh ! vous ne les payerez pas pous moi.

ARISTE.

Non ; mais.—

M. GRICHARD.

Aprés ce que j'ai vu de Clarice, quand il m'en devroit coûter tout mon bien, & que toute la terre s'en mêleroit, j'aimerois mieux être pendu, roué, grillé, que d'épouſer cette créature.

CATAU.

Ah ! Monſieur.

M. GRICHARD.

Qu'eſt ce.

CATAU.

Brillon s'eſt enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé.

CATAU.

Oui, Monſieur, enrôlé pour aller à la guerre.

M. GRICHARD.

A la guerre ?

ARISTE.

On s'eſt moqué de toi.

CATAU.

Monſieur, j'ai parlé moi-même au Sergent & au Capitaine.

M. GRICHARD.

Le fripon !

ARISTE.

Quel malheur !

CATAU.

Oui, Monſieur.

M. GRICHARD.

Mais ce Capitaine eſt un enragé ; il ſe fera caſſer, d'enrôler des garcons de quinze ans : on veut aujourd'hui de grands ſoldass.

CATAU.

C'eſt ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela éroit bon pour ceux qui vont en Flandre, en Piémont, ou en Allemagne ; mas que, pour lui, il lui étoit permis d'enrôler des jeunes garçons.

M. GRICHARD.

Des jeunes garçons ? le traître ?

CATAU.

Oui, Monſieur, il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener ſi loin, ſi loin, qu'avant qu'ils y ſoient arrivés, ils auront tous de la barbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre ! & où les mene-t-il ?

CATAU.

Tenez, Monſieur, de peur de l'oublier, je me le ſuis fait écrire ſur cette carte ; voyez.

M. GRICHARD.

A—à Madagaſcar---Brillon à Madagaſcar!

CATAU.

Ils diſent, Monſieur, que ce n'eſt pas loin de l'autre monde.

ARISTE.

C'eſt ſans doute, mon frere, pour cette colonie dont vous avez oui parler. Voila un garçon perdu.

CATAU.

Hélas! Monſieur, je viens de voir ce pauvre enfant; on l'a déja habillé de vert, avec un bonnet à la dragonne; *(En riant)* &,---& on lui a fait apprendre à jouer du tambour. Tenez, Monſieur, cela fait rire & pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit Capitaine, que je lui aille laver la tête?

CATAU.

Il ne loge point, il campe toujours.

M. GRICHARD.

Viens, mene-moi où tu l'as vu, il faut que j'aille trouver ce Turc, & que.——

CATAU.

Gardez-vous-en bien.

M. GRICHARD.

Comment coquine?

CATAU.

Eh bien, Monſieur, vous pouvez aller: mais je vous avertis au moins de faire votre teſtament, & de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'eſt-ce à dire?

CATAU.

C'eſt-à-dire, Monſieur, que ce Capitaine cherche par tout des Médecins pour les mener en ce pays-là.

ARISTE.

Des Médecins ? gardés-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien mal-encontreux.-- C'eſt le ſeul de mes enfans qui promet quelque choſe.

CATAU.

Il eſt vrai qu'il vous reſſemble déja comme deux gouttes d'eau.

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent, & que.——

CATAU.

Monſieur, ils m'enrôleront : le Sergent me vouloit prendre, moi, ſi je ne me fuſſe promptement ſauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener auſſi des filles.

M. GRICHARD.

Tubleu ! voilà de terribles enrôleurs.

CATAU.

Vous moquez-vous ? Monſieur Mamurra a voulu y aller pour chercher Brillon; à ſon langage on l'a pris pour un Médecin ; (vous ſçavez qu'il parle comme un foul, d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vu ; mais je l'ai entendu heurler dans une chambre, où il jure en Latin comme un poſſédé : cependant ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrons-nous trouver qui ſoit à l'abri de l'enrôlement ?

CATAU, *bas à M. Grichard.*

Eh ! priez Monſieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui ? lui !

CATAU, *bas à M. Grichard.*

Eh ! vraiment oui, lui ; il ne riſque rien : on n'a que faire d'Avocats en ce pays-là.

M. GRICHARD.

On s'en paſſeroit bien en celui-ci. *(à Ariſte.)* Allez y donc, & à quelque prix que ce ſoit.---

ARISTE.

Je n'épargnerai rien aſſurément, & je vous ramenerai Brillon, ou j'y perdrai mon Latin.

M. GRICHARD.

Vous ne perdriez pas grand choſe.

CATAU.

Monſieur, vous pourriez encore trouver ce Capitaine chez ſon oncle.

ARISTE.

Son oncle ?

CATAU.

Monſieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi ! ce Capitaine eſt donc ce neveu dont il nous a ſi ſouvent parlé ?

CATAU.

Oui, Monſieur, & il devoit aller prendre congé de lui ; je crois qu'il y eſt à préſent.

ARISTE.

J'y cours, pour ne le pas manquer; il n'y a qu'un pas d'ici, dans un moment je vous rends réponſe.

SCENE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

JE crains bien, Monſieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non, coquine?

CATAU.

Ce Capitaine fait litiere d'argent: c'eſt un Marquis de vingt mille livres de rente; il a un équipage de Prince, & ſes gens m'ont dit que le Roi lui a donné le Gouvernement de Madagaſcar.

M. GRICHARD.

Il faut que tous les diables ſoient déchaînés aujourd'hui contre moi.

CATAU.

(bas.) Pas tous encore. *(haut.)* Que je plains ce pauvre enfant!

M. GRICHARD.

Morbleu! ſi ce Seigneur malade que je dois aller voir demain, étoit à Paris, je ferois bien voir à ce Capitaine.—Mais que cherche ici ce ſoldat?

SCENE IX.

LOLIVE, *en ſoldat avec une halebarde,* M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

AH! Monſieur, c'eſt le Sergent de ce Capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon.

LOLIVE.

Brillon? non.

M. GRICHARD, *bas en tremblant.*

Oh, oh! c'eſt ce coquin de Maître à danſer.

CATAU, *après s'être approché pour le regarder.*

Monſieur, c'eſt lui-même; je ne l'avois pas d'abord reconnu.

LOLIVE.

Oui, Monſu: depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, on m'a offert une halebarde. Je ne ſuis plus Rigaudon; je ſuis à préſent Monſieur de la Motte, à vous ſervir.

M. GRICHARD.

La peſte te creve.

LOLIVE.

Je viens vous prier, Monſu, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD.

Le diable t'emporte.

LOLIVE.

Si vous avez quelque choſe ſur le cœur, pourtant——

M. GRICHARD.

Monſieur Rigaudon, ou Monſieur de la Motte, comme il vous plaira, ſortez vîte d'ici, & laiſſez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens auſſi, Monſu, pour vous avertir de la part de mon Capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'eſt-ce à dire ?

LOLIVE.

C'eſt à dire, Monſu, que vous ſoyez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui ? moi !

LOLIVE.

Vous-même, Monſu.

CATAU, *le copiant.*

Vous le prenez pour un autre, Monſu.

LOLIVE.

Nou, ma belle enfant, non ; n'eſt-il pas Monſu Grichard ! Vous irez Monſu, d'ici à Breſt dans le carroſſe de mon Capitaine, & là vous vous embarquerez en bonne compagnie.

M. GRICHARD.

Quel galimathias me faites-vous là ?

LOLIVE.

Galimathias, Monſu ? n'avez-vous pas promis de partir demain matin à l'homme que mon Capitaine a envoyé ici tout à l'heure.

CATAU.

Vous équivoquez, Monſu ; Monſieur n'a promis de partir demain matin qu'à un Aumônier.

LOLIVE.

Juſtement, voilà l'affaire, c'eſt l'Aumônier de notre régiment.

M. GRICHARD.

Ah ! je ſuis perdu.

CATAU.

Mais c'eſt pour aller voir un Seigneur malade à la campagne, que Monſieur a promis de partir.

LOLIVE.

Eh bien ! voila ce que c'eſt auſſi. Cette campagne, c'eſt Madagaſcar, bon pays ; & ce Seigneur malade, c'eſt le Viceroi de l'Iſle, brave homme.

M. GRICHARD,

Ah ! qu'ai-je fait ?

LOLIVE.

Vous, ſerez, morbleu ! ſon premier Médecin, je vous en donne ma parole.

Quoi ! Monſieur, vous irez auſſi à Madagaſcar ?

M. GRICHARD.

J'enrage.

LOLIVE.

Aſſurément Monſu ira ; il en a donné ſa parole par écrit, & mon Capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD, *avec fureur.*

Oh ! je n'en puis plus. Va-t-en dire, ſcélérat, à ton Aumônier, à ton Capitaine, à ton Viceroi, & à tous les Madagaſcariens, qu'il ne ſe jouent pas à la colere d'un Médecin.

LOLIVE.

Monſu, Monſu, vous êtes homme d'honneur; &, puiſque vous vous y êtes engagé, vous irez.

M. GRICHARD.

Oui, traître, j'irai tout à l'heure faire aſſembler la Faculté.

LOLIVE.

Et moi le Régiment; nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéreſſe tous mes confreres.

LOLIVE.

Eh! Monſu, ſi vous pouvier emmener quelqu'un avec vous, le beau coup! il n'en reſteroit encore que trop pour Paris.

SCENE X.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

ARISTE.

ON ne veut point abſolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires.

ARISTE.

Comment?

CATAU.

Voilà Monſieur qui va auſſi à Madagaſcar.

ARISTE.

Mon frere ?

CATAU.

Il s'y eſt engagé ; on l'a ſurpris, vous y étiez préſent : cet Aumônier.——

ARISTE.

Ah ! je vois ce que c'eſt ; quelque trahiſon !

LOLIVE.

Vous moquez-vous, Monſu ? il ſera fortune en ce pays la : on n'y eſt pas encore déſabuſé des Médecins.

M. GRICHARD.

Le bourreau !

LOLIVE.

C'eſt plus beau ſejour du monde pour les gens de ſa profeſſion.

M. GRICHARD.

Le traître ?

LOLIVE.

C'eſt de-là que viennent toutes les drogues ſpécifiques.

M. GRICHARD.

L'infame !

LOLIVE.

Quel plaiſir pour un Médecin de ſe voir à la ſource de la caſſe, du ſéné & de la rhubarbe !

M. GRICHARD, *en fureur.*

Il faut que j'étrangle ce ſcélérat ?

LOLIVE, *lui préſentant la halebarde.*

Alte la. Adieu, Monſu. Si vous n'êtes chez mon Capitaine demain matin à quatre heures, vous

aurez ici vingt-cinq à trente ſoldats logés à diſcrétion. Serviteur, juſqu'au revoir.

CATAU.

Je ſoupçonne, Monſieur, quelque choſe, dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a quelque trahiſon.

SCENE XI.

M. GRICHARD, ARISTE,

ARISTE.

VOILA, mon frere, ce que vous coûte votre gronderie; le ſoufflet que vous avez donné à Brillon eſt cauſe de tout. Le petit fripon s'eſt allé enrôler, & a donné lieu à la pièce qu'on vous a faite; vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaiſe humeur vous attire toujours.—

M. GRICHARD.

Ah! courage: il eſt queſtion de chercher des expédiens pour qu'on ne nous mene, Brillon & moi, à Madagaſcar; & la démangeaiſon de moraliſer vous prend.

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quel expédient employer où l'argent eſt inutile; aux maux ſans remède, le plus court eſt de prendre patience. Cependant la prudence veut.—

M. GRICHARD.

Ah ! quel homme ! Sçavez-vous bien, Monſieur mon frere, que j'aimerois mieux aller mille fois à Madagaſcar, à Siam & à Monomotapa, que d'entendre moraliſer ſi hors de ſaiſon ? Voila-t-il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour a l'audience ? Vous jaſâtes une heure ſur les anciens Babyloniens, & il étoit queſtion au procès d'une chevre volée. J'enrage quand je vois.—

SCENE XII.

TERIGNAN, M. GRICHARD, ARSTE,

TERIGNAN.

MON pere, je ſçais le tour qu'on vous a joué, j'ai découvert d'où cela vient, & je viens vous dire quil ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagaſcar, & de ravoir mon frere ſans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment ?

TERIGNAN.

Monſieur de Saint-Alvar eſt cauſe de tout.

ARISTE.

Monſieur de Saint Alvar ?

TERIGNAN.

Lui-même. Par malheur il eſt proche parent de ce Capitaine,—

M. GRICHARD.

Je ſçais qu'il eſt ſon oncle : acheve.

TERIGNAN.

Eh bien! il s'eſt allé plaindre à ſon neveu que vous lui avez manqué de parole, & que c'eſt le plus ſenſible affront que l'on puiſſe faire à un Gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard !

ARISTE.

Il avoit bien dit qu'il vous emmeneroit, vous & mon frere, ſi vous n'épouſiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouſe cette baladine ? j'aimerois autant épouſer l'Opera.

TERIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire.

ARISTE.

Attendés mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde : il doit leur être indifférent qui de vous deux épouſe Clarice.

TERIGNAN.

Ah ! mon oncle, je vous entends; n'en dites pas davantage. Vous ſçavez bien que je ſuis engagé à Nerine.

M. GRICHARD.

Nérine, pendart ? la fille d'un Médecin qui n'eſt jamais de mon avis ?

TERIGNAN.

Mon oncle, je vous ſupplie—mon pere, je vous conjure.—

M. GRICHARD.

Tais toi, maraut. Duſſe-tu enrager, tu épouſeras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaires.

TERIGNAN.

Oh ! jaime mieux aller auſſi à Madagaſcar.

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagaſcar, & tu l'épouſeras.

SCENE XIII.

CATAU, M. GRICHARD, TERIGNAN, ARISTE.

CATAU.

MONSIEUR, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé ?

CATAU.

Je ne veux plus ſervir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t elle fait ?

CATAU.

Eſt-ce que Monſieur ne vous en a rien dit ?

ARISTE.

Ma niéce m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuſer un parti ſi avantageux, & qui nous mettroit tous hors d'embarras!

M. GRICHARD.

Quel parti?

CATAU.

Comment, Monſieur? Ce neveu de Monſieur de Saint-Alvar, ce Marquis de vingt mille livres de rente, ce Gouverneur de Madagaſcar, a chargé Monſieur de vous demander Hortenſe en mariage.

ARISTE.

Il eſt vrai, mon frere; mais elle a quelque ſecrette averſion pour lui.

CATAU.

Averſion pour un homme de vingt mille livres de rente, & qui eſt fait à peindre. Vous l'avez vu, Monſieur.

M. GRICHARD.

Qui? moi! & quand?

CATAU.

Tout à l'heure. C'eſt cet homme de condition qui eſt venu vous conſulter.—

M. GRICHARD.

Qui? ce grand flandrin! il eſt encore plus ſot que Fadel; mais il n'eſt que trop bon pour Hortenſe.

ARISTE.

C'eſt un homme après tout que nous ne connoiſſons pas bien, & je trouve que ma niéce a raiſon.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre niéce eſt une ſotte.

CATAU.

Assurément, Monsieur. Je sçais bien d'où vient son aversion ; elle est affollée de son Mondor qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine ! Je vois ce que c'est : ils sont tous d'intelligence contre moi & Brillon ; ils voudroient déja nous sçavoir bien loin. Ah parbleu ! je ne ferai pas leur dupe. Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortense, & va dire à Monsieur de Saint Alvar, à Clarice & à ce Marquis, de se rendre ici tout-à-l'heure.

CATAU.

J'y cours, vous les aurez dans un moment.

SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN.

M. GRICHARD, *à Terignan qui fait semblant de vouloir fuir.*

HO ! ne songe pas toi, à nous échapper ; demeure là entre ton oncle & moi, que je te voye, & songe que si tu ne fais les choses de bonne grace, je te,—Oh, oh.—

TERIGNAN.

Mon pere.

M. GRICHARD.

Attends-toi que je te donne à ta Nérine.

TERIGNAN.

Vous avez beau faire, vous ne me ferez jamais épouſer Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouſeras.

SCENE XV.

CATAU, LE NOTAIRE, M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN, HORTENSE.

CATAU.

MONSIEUR de Saint-Alvar conſent à tout; vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD.

Ah! tu as fait venir Monſieur Rigaut?

CATAU.

J'ai cru que vous en auriez beſoin.

M. GRICHARD.

Allons, Monſieur le Notaire, deux contrats? je marie Térignan avec Clarice.

LE NOTAIRE.

Monſieur, le dit contrat eſt dreſſé depuis hier; il n'y aura qu'à ſigner, quand les parties contractantes ſeront ici.

TERIGNAN.

Mais, mon pere, épouſez Clarice, je vous en conjure.

HORTENSE.

Oui, mon pere, épouſez-la, je vous en ſupplie, & me me donnez point à ce Marquis.

M. GRICHARD.

Ah parbleu ! voici qui eſt drôle : je veux marier mes enfans, & mes enfans me veulent marier, moi.

LE NOTAIRE.

Monſieur, en pareil cas, nous avons accoutumé de préférer la volonté des peres à celle des enfans ; c'eſt notre ſtyle.

M. GRICHARD.

Je le crois bien, vraiment, ce ſtyle eſt bon.— Allons, Monſieur, afin que tout ſoit prêt quand les autres viendront, je marie auſſi Hortenſe à Monſieur le Marquis de—de—

CATAU.

Attendez, Monſieur, je ſçais ſon nom & ſes qualités ; je vais les lui dicter. *(à M. Grichard.)* Ne vous rendez pas au moins. *(dictant au Notaire.)* Marquis de Tiſſac.

LE NOTAIRE.

Sac.

M. GRICHARD.

Gouverneur pour le Roi de Iſle de Madagaſcar.

LE NOTAIRE.

Entends-tu, impertinente ? vois ce que tu refuſes.

HORTENSE.

Quoi ! mon pere, épouſerai-je un homme qui me menera au bout du monde.

CATAU.

Allez, Mademoiſelle. je connois des femmes qni font bien voir plus de pays à leurs époux.— Mais les contrats ſont dreſſés, & voici nos gens qui arrivent tout à propos.

****

SCENE DERNIERE.

M. RIGAUT, *dans le fond du théâtre*, CLARICE, TERIGNAN, ARISTE. *ſur la droite*, M. GRICHARD, *dans milieu*, MONDOR, HORTENSE, CATAU, & BRILLON, *ſur la gauche*, MAMURRA.

MONDOR.

MONSIEUR, ſur la parole qui m'a été donné de votre part, voilà votre fils que je vous ramene avec plaiſir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité.—Mais laiſſons cela, nous en dirons deux mots quelque jour.— Et mon écrit.

MONDOR.

Je vous le rendrai, quand vous aurez ſigné les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monſieur.

M. GRICHARD.

Oh ! va-t-en à Madagaſcar, toi.

BRILLON.

Mon pere, laiſſez-moi aller, je vous prie, avec Monſieur le Marquis.

M. GRICHARD.

Paix, fripon. Ne perdons point de temps ; il eſt tard. Donnes, que je ſigne. *(Il ſigne.)*

TERIGNAN.

Mon pere, je vous déclare au moins——

M. GRICHARD.

Signe ſeulement. *(Il ſigne.)*

HORTENSE.

Je ne veux pas aller——

M. GRICHARD.

Dépêche-toi. Ah, ah, je vous ferai bien voir que je ſuis le maître.

[*Elle ſigne, & Clarice auſſi.*

M. RIGAUT.

Il ne reſte à ſigner que Monſieur Mondor.

MONDOR, *après avoir ſigné.*

Voilà qui eſt fait.

M. GRICHARD.

Mondor ! qu'eſt ce à dire ?

CATAU.

Oui, Monſieur, voilà Mondor. C'eſt lui qui par mon ordre vous avoit enrolés, vous & Brillon. C'eſt moi qui l'avois fait Marquis & Gouverneur de Madagaſcar. Il renonce à cette heure au Marquiſat & au Gouvernement ; il a tout ce qu'il ſouhaite.

M. GRICHARD.

Ah! peſte maudite, je t'étranglerai: & toi, ſcélérate, c'eſt donc ainſi?

CATAU.

Monſieur, elle n'a fait que ſuivre votre volonté. Vous la voulûtes hier donner à Mondor, vous la lui donnez aujourd'hui, de quoi vous plaignez-vous?

MONDOR.

Monſieur, l'honneur de votre aliance, l'amour.

M. GRICHARD.

Tarare! l'honneur, l'amour.——Ah! j'enrage, je creve, me voila vendu, trompé, trahi, aſſaſſiné de tous côtés. Mais tu ſeras pendu, fauſſaire exécrable.

M. RIGAUT.

Ma foi, Monſieur, vous ne ferez pendre perſonne: ces deux contrats ſont dans mon regiſtre par votre ordre depuis hier, vous les ſignez aujour'hui.

ARISTE, *riant.*

Mon frere, ſi vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres meſures.

M. GRICHARD. *s'en allant.*

Morbleu! il en coûtera la vie à plus de quatre!

CATAU.

De ſes malades peut-être. Mais allons nous réjouir, & que le Grondeur ſe pende, s'il veut.

FIN.

LE

VAPOREUX,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE;

Par M. Marſollier des Vivetieres.

Repréſentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Vendredi 3 Mai 1782.

A LONDRES:

Chez T. Hookham, Libraire, dans Bond-ſtreet, au Coin de Bruton-ſtreet.

M DCC LXXXV.

PERSONNAGES.

M. de St. PHAR, *vaporeux*,	M. Raimond
Made. de St. PHAR,	Mlle Pitrot.
SOPHIE, *leur fille*,	Mlle Chevalier,
M. de BLAINVILLE, *Chevalier de Saint-Louis, ami de St. Phar, depuis l'enfance*,	M. Granger.
GROS-RENE, *Jardinier, frere de lait de St. Phar, gai, & toujours content*,	M. Ménier.
LA ROCHE, *valet de M. de St. Phar*,	M. Valleroy.

La Scene ſe paſſe à vingt lieues de Paris, dans le Château de M. de St. Phar.

Le Théatre repréſente un ſalon mal orné : d'un côté on y voit un ſecretaire fermé, & des livres deſſus ; de l'autre, un bureau ſur lequel on apperçoit de la muſique, des deſſins, un violon, des pinceaux, le tout ſans ordre.

LE VAPOREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GROSRENE, *arrangeant la ſalle.*

Morgué ! qu'il eſt ſingulier not' maître ! Je commence à croire qu'il a perdu l'eſprit. Il a tout à ſouhait, & ça ne le ſatisfait pas. Né s'eſt-il pas ſauvé dans ce vieux Château ſans rian dire à perſonne, pour être triſte pus à ſon aiſe ? Il ne s'eſt pas défié de moi ; c'eſt tout ſimple ; ma mere a été ſa nourrice, & j'ons paſſé enſemble nos premieres années. Stapendant je me ſommes cru obligés d'inſtruire Madame, où étoit ſon mari. Alle l'aime tant ! alle ſe ſeroit déſeſpérée.—Heureuſement qu'alle viant d'arriver hier avec ſa petite fille, &

un honnête Militaire, un bon ami de not' maître, qui eſt auſſi ſon pus proche parent—Ah ! le voici avec Madame. J'ons envie de bouter mon eſprit avec el leur ; m'eſt avis que ces trois eſprits-là ne feront pas une bête.

SCENE II.

Made. DE ST. PHAR, BLAINVILLE, GROS-RENE.

Made. de ST. PHAR, *miſe très-ſimplement, pâle, & peu coëffée.*

BONJOUR, Gros-René : je ſuis bien-aiſe de te voir.

GROS-RENE.

Vous êtes trop obligeante, not' Maîtreſſe ; mais ce n'eſt pas du bian perdu ; je ſentons ce que vous valais ; et quoi qu'il y ait bian du tems que je n'ons poſſédé nos Maîtres, je n'en ſons que plus frians de les aimer ; c'eſt tout naturel ; morgué ! il y a ſi long-tems que je jeûnons !

Made. de ST. PHAR.

Je connois ton zele & celui des habitans du Village. Je voudrois n'y être venue que pour y amener le plaiſir & l'abondance : le puis-je, Gros-René ? Trop affectée de l'état de mon mari, mon cœur ſera flatté de votre joie, mais il ne la partagera pas.

BLAINVILLE.

Il eſt certain que St. Phar n'eſt plus reconnoiſſable. Depuis long-tems mon cœur prend à lui l'intérêt le plus ſincere; mais le ſien eſt fermé à l'amitié, à l'amour, & preſqu'à la nature: il nous fuit pour venir s'enterrer dans cette ſolitude, où il végete, s'ennuie, & ne fait qu'accroître ſa mélancolie.

GROS-RENE.

Oh! c'eſt bian vrai: il faut convenir qu'il eſt un tantet triſte, un tantet mauſſade——ſauf votre reſpect.

Made. de St. PHAR.

On m'a dit qu'il avoit paru ſatisfait au premier moment de notre arrivée.

GROS-RENE.

Ma fine oui; je croyons même qu'il a preſque ri; mais biantôt il eſt retombé dans ſon himeur noire; & il a ſi peur d'être bian-aiſe, qu'il a défendu que d'aujourd'hui on le fit parler à perſonne.

Made. de St. PHAR, *ſoupirant.*

Quel accueil!

BLAINVILLE.

C'eſt l'effet de ſes vapeurs.

GROS-RENE.

Va—vapeurs. Ah! qu'eſt-ce que ça, s'il vous plaît.

BLAINVILLE.

Tu nous demandes-là une choſe qui en embaraſſeroit de plus habiles. C'eſt un mot qu'on eſt convenu d'employer, ſans être encore convenu de l'entendre. On a des vapeurs, on donne des vapeurs, on gagne des vapeurs; alors on ne ſe ſoucie de rien, on aime la ſolitude, on devient triſte, on eſt

insupportable aux autres ; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'on l'est à soi-même.

GROS-RENE.

Eh ! mon Dieu, mon Dieu ! Et comment donc que ça vient ?

BLAINVILLE.

De mille causes : le désœuvrement, l'opulence, les plaisirs trop tôt goûtés, une légere contradiction, le plus souvent des riens, des miseres, qu'on rougiroit d'avouer ; voilà ce qui cause ce mal cruel, autrefois ignoré, nouvellement découvert, qui travaille la moitié de l'Europe, occupe tous nos Docteurs, & ne se guérit le plus souvent, que lorsqu'on est fatigué d'être malade.

GROS-RENE.

Mais, c'est donc comme une folie, ce que vous me dites-là ? Je sçais bian qu'on ne trouve gueres de Médecins qui guérissent les maladies qu'on a ; mais, Monsieur, est ce qu'il est aussi mal-aisé d'en trouver qui guérissent les maladies qu'on n'a pas ?

BLAINVILLE, *souriant.*

Le tems, nos soins, voilà les plus sûrs remedes. Mais avant, il faut que tu nous donnes quelques éclaircissemens nécessaires.

GROS-RENE.

Je sommes tous prêts ; j'aimons un peu à jaser, je vous avouons la chose. *(Il se met entre Made. de St. Phar & Blainville.)*

BLAINVILLE.

Quelle compagnie voit-il ?

GROS-RENE.

La Roche & moi, & pis moi & la Roche ; v'la tout.

Made. de St. PHAR.

Comment la Roche le ſert-il ?

GROS-RENE.

A ſon gré. Il le flattiont dans toutes ſes rêveries : il eſt triſte par imitation ; c'eſt un patelin ce la Roche, voiais-vous : il a fait accroire à Monſieur qu'il avoit des peines ſecretes, qu'il vouloit ſe retirer à la campagne, & cela pour qu'on le préférit à ſes camarades ; & pis quand ils ſont enſemble, ils s'affligeont, & tant, & tant, qu'on ne ſçauroit dire au vrai quel eſt le plus timbré des deux.

Made. de St. PHAR.

Et qu'a-t-il trouvé ici à ſon arrivée ?

GROS-RENE.

Rian, qu'un jardin de bon rapport, & un Jardinier de bonne himeur.

BLAINVILLE.

Le ſommeil ?

GROS-RENE.

Je croyons bian que Monſieur ne dort gueres. La Roche dit auſſi qu'il ne dort pas, lui ; mais il a au moins les yeux fermés toute la nuit, & j'ons ſouvent beſoin de faire bian du bruit le matin, pour les li faire ouvrir.

BLAINVILLE.

L'appétit ?

GROS-RENE.

L'appétit ! Ah ! comme ça : ils font de petits repas légers, là—des rians—mais par bonheur, ils recommençont pluſieurs fois le jour.

BLAINVILLE, *ſouriant.*

Bon ! bon ! tout ceci n'eſt pas fait pour nous décourager ; notre arrivée & pluſieurs différens projets que j'ai dans la tête, pourtont peut-être réuſſir à le rendre à la ſociété & au bonheur.

Made. de ST. PHAR.

Ah ! plût au Ciel ! Dans quel état m'a miſe la nouvelle de ſa fuite ! Je n'oublierai jamais le ſervice que Gros-René m'a rendu, en m'avertiſſant qu'il étoit ici ; & je veux—(*Elle tire ſa bourſe.*)

GROS-RENE, *refuſant.*

Je ſommes payés, Madame.

Made. de ST. PHAR.

Comment !

GROS-RENE.

Et ne venais vous pas de dire que je vous avions rendu ſarvice ? Eh bian, morgué, quoique vot' argent pourront me faire après ſte bonne parole-là ?—J'ons ſtapendant, not' Bourgeoiſe, une grace à vous demandai, & à Monſieur auſſi.

Made. de ST. PHAR.

Une grace !—Parle, je t'accorde tout.

GROS-RENE.

C'eſt de me promettre que je ſerons pour queuque choſe dans ce que vous allais faire aujourd'hui pour ſoulager Monſieur. J'en ſerons tout fiar : tenais, je m'en ſouviendrons dans mes vieux jours, & ça me réjouira encore.

BLAINVILLE, *ſouriant.*

Tu veux nous aider ?

GROS-RENE.

Eh pourquoi pas! Morgué j'ons du bon ſens, un bon cœur; çà mene toujours bian ſon homme. C'eſt un terrein en friche, que l'eſprit de Monſieur; mais s'il ne tiant qu'à le labourer pour en ôter les ronces, laiſſais faire à moi; il faudra que cet eſprit-là ait le Diable au corps, ou je l'y ferons pouſſer des fleurs, en lieu d'épeines.

Made. de ST. PHAR.

Ah! je crains bien que tous nos efforts ne ſoient inutiles. St. Phar a de l'eſprit; ſon imagination eſt vive, ſenſible, exaltée——

BLAINVILLE.

Son cœur eſt excellent; je lui rappellerai les devoirs de l'homme, du citoyen; je le ferai rougir de ſon apathie—Eſpérez donc, & ne vous déſolez pas.

GROS-RENE.

Non, non, not' Maîtreſſe, ne vous déſolais pas; ça me déſoleroit auſſi. Un petit ſoupir de vous fait pus d'impreſſion ſur moi, que toutes les doéances de Monſieur, voyais-vous. Vous êtes un bon petit cœur de femme. Laiſſais-le faire, vous lis-je; quand il ſera bian las de geindre, parguié, faudra bian qu'il rie—Eſt-ce qu'il ne pleut pas ſouvent des mois de ſuite? Le Soleil reparoît, & crac, v'la tous les nuages qui ſe diſſipont——Eh! morgué, not' Maîtreſſe, vous êtes fait comme li, pour réjouir toute la nature.

SCENE III.

Les précédens. SOPHIE.

SOPHIE.

MAMAN, Maman!

Made. de ST. PHAR.

Qu'avez-vous, Sophie?

SOPHIE.

Ah! j'ai bien du chagrin.

Made. de ST. PHAR.

Eh! quel chagrin, ma fille?

SOPHIE.

J'ai rencontré mon papa; je n'ai pu réſiſter au plaiſir d'aller à lui——Il s'eſt arrêté——J'avois des fleurs, je les lui ai préſentées——Je ne ſavois comment lui témoigner ma joie—Il les a acceptées, Maman, & pour prix de mon bouquet, j'ai oſé lui demander un baiſer.

GROS-RENE.

Il l'a refuſé?

SOPHIE.

Oh! non; car je ne lui en ai pas laiſſé le tems. J'ai ſauté à ſon col; mais tout-à-coup il m'a repouſſée. Il s'eſt écrié: " Je ne veux plus la voir— " Je veux fuir l'univers—Je maudis la vie." Il ſe

promenoit, les yeux levés au ciel ; je le ſuivois ; je croyois l'avoir fâché, & je me ſuis laiſſé tomber tout doucement à ſes genoux, pour lui en demander pardon.

GROS-RENE.

Oh ! la jolie petite enfant ! Je me bouterois aux ſiens, ſi j'oſois, tant alle me fait plaiſir.

SOPHIE.

Il m'a vue les mains jointes. Oh ! j'étois toute tremblante—Il m'a priſe alors dans ſes bras & m'a ſerrée. J'ai jugé que ce n'étoit pas contre moi qu'il étoit fâché, & cela m'a fait un bien !—un bien que je ne puis vous exprimer. Il ſe taiſoit toujours, & moi je me taiſois auſſi. Je le flattois, je ſerrois ſes mains, je touchois légérement ſon bras ; car je lui croyois de la fievre.

GROS-RENE, *montrant ſa tête.*

Oui, mais c'étoit là qu'il falloit li tâter le poulx.

SOPHIE.

Enſuite je l'ai apperçu qui s'eſſuyoit les yeux ; ah Maman ! cela m'a déchiré le cœur. Puis il s'en eſt allé bien vîte, & moi je ſuis venue bien vîte auſſi vous dire ce qui en eſt, pour que vous alliez le trouver. Il le faut, Maman, il le faut : ah ! ſi j'étois ſa femme, je lui dirois tant de choſes, tant de choſes, qu'il ne pourroit jamais ſe refuſer à me confier ſa peine, & que je ſaurois le conſoler, malgré lui.

Made. de ST. PHAR.

Calme-toi, mon enfant : cet état ſe paſſera, je l'eſpere ; mais il faut de la patience.

SOPHIE.

De la patience! oh Maman! comme cela eſt difficile, quand il s'agit de faire ceſſer la peine de ce qu'on aime!—Car enfin, j'ai vu Papa pleurer, & je ſçais bien moi, que je ne pleure que quand j'ai du chagrin.

BLAINVILLE.

Peut-on avoir du chagrin, quand on poſſede un pareil enfant?

GROS-RENE.

Ca feroit la joie de toute une famille. Tenais, Mam'ſelle, il vous faut diſtraire de toutes ces triſteſſes là. Venais, j'ons là-bas un cerifier où il y a les plus belles ceriſes, pour vot' déjeûné.

SOPHIE.

Je n'ai plus faim; Papa a pleuré.

BLAINVILLE.

Dès demain peut-être vous le verrez rire & blâmer ſes tranſports paſſés.

SOPHIE.

Eh bien, demain j'irai cueillir les ceriſes; pour aujourd'hui je veux l'épier, & s'il pleure encore—je ne ſçais pas ce que je ferai d'abord, je ne ſçais pas ce que je ferai.

GROS-RENE,

Tenais, tenais, l'voici qui s'agite, qui parle tout ſeul. Si vous voulais ſçavoir où il en eſt de ſa folie, vous verrais s'il a bian profité depuis qu'il habite ici.

BLAINVILLE.

Je veux connoître ce qu'il penſe pour ſçavoir la

conduite que nous devons tenir avec lui. Retirons-nous, ſans qu'il puiſſe nous appercevoir.

Made. de ST. PHAR.

J'y conſens. Gros-René, reſte au moins avec lui, puiſqu'il veut bien te ſouffrir.

SCENE IV.

M. de ST. PHAR, *profondément occupé*, GROS-RENE, *éloigné.*

ST. PHAR *tire ſa montre & ſe promene.*

NEUF heures! jamais la matinée ne m'a paru ſi lente à s'écouler.

GROS-RENE, *à part.*

On voit bian qu'il n'a rien à faire.

ST. PHAR.

La campagne qu'on vante tant, n'offre qu'une monotonie fatigante. Voilà huit jours qu'il fait un tems!——

GROS-RENE, *à part.*

Superbe.

ST. PHAR.

Un ſoleil d'une chàleur!—

GROS-RENE, *à part.*

Excuſais—Et ſans ça comment muriſſent nos fruits?

ST. PHAR.

Toujours voir des champs, des arbres, des gazons!

GROS-RENE, *à part.*

Que diantre eſpéroit-il donc voir à la campagne?

ST. PHAR *appercevant Gros-René.*

Ah! te voilà?

GROS-RENE.

Oui, Monſieur, j'étions—

ST. PHAR.

Paix. *(Il marche la tête baiſſée. Gros René le ſuit & l'examine).* Je ſuis déja fatigué, & je ne ſuis pas ſorti. *(Gros-René lui apporte vîte un fauteuil).* Je n'en veux pas; j'aime à marcher. *(Gros-René penſe étouffer de rire, lorſqu'à l'inſtant même il voit St. Phar ſe jetter dans le fauteuil).* Apportemoi—*(Il s'arrête & réve).*

GROS-RENE.

Quoi, Monſieur?

Je ne ſçais. *(Gros-René touche un deſſin).* Non: *(de la muſique).* Non—Oui, cela m'amuſera, donne. *(Il feuillette de la muſique, quitte ſon violon en diſant):* J'ai joué tout cela cent fois. *(Il prend un crayon & des deſſins: Gros-René pendant ce tems eſt toujours en action & en jeu muet).* Des crayons déteſtables! *(Il les jette avec dépit.)* Un livre!

GROS-RENE.

Stilà?—ou ſtici?

ST. PHAR.

N'importe! La lecture eſt ma ſeule reſſource—Ne m'interromps pas; je veux abſolument finir—

(Il prend le livre, l'ouvre, tombe dans des diſtractions, les yeux fixés ſur la même page).

GROS-RENE *va s'aſſeoir tout doucement & ne remue pas.*

Il lit! bon! le vla tranquille. *(St. Phar ſe leve très-vîte & jette ſon livre ſur la table: Gros-René ſe leve auſſi, tout étonné).*

ST. PHAR.

Mais quelle fureur a ma femme d'être venue dans ce lieu déſert!——Je veux être ſeul, je ne me plais que ſeul, ce n'eſt que ſeul que je m'amuſe. *(Il ſoupire: Gros-René rit).* Je vous entends, je crois. *(Gros-René ne pouvant ſe contenir veut s'en aller).* Où allez-vous? Et ſi j'ai beſoin de quelque choſe; la Roche n'eſt pas ici—On n'a aucun ſoin—Ils ſont venus pour moi, diſent-ils, & je ne les vois pas!

GROS-RENE, *ne pouvant réſiſter.*

Mais Monſieur a fait défendre——

ST. PHAR.

Qui vous interroge? Quelle heure eſt-il donc? *(Il tire ſa montre).* Toujours neuf heures! cette aiguille ſemble fixée. *(Gros-René rit malgré lui).* Encore?

GROS-RENE, *ſe contenant avec la plus grande peine.*

Monſieur, je vous demandons la permiſſion de—de—m'en aller d'ici. *(Il rit & ſe cache).* Je n'y pouvons plus tenir d'abord; je ne ſommes pas faits à ces choſes là.

ST. PHAR.

Eh vas-t'en. Tu as ſi peu d'attention!—Tu me

ſers ſi mal !—Vas-t'en, te dis-je. *(Gros-René ſort)*: Ah ! je l'ai bruſqué & ſon intention étoit bonne : le malheur rend injuſte.

SCENE V.

ST. PHAR, *avec fureur & ſe levant.*

QUE fais-je ici-bas ?——Tout m'affecte, tout m'excede——Je cherche en vain mon cœur, mon eſprit, ma raiſon : je mortifie ceux qui s'intéreſſent à moi : ami de Blainville, je le fuis ; époux d'une femme charmante, j'ai paſſé de l'amour le plus vif à la plus froide indifférence—Je viens de repouſſer mon enfant qui venoit m'embraſſer——Non, cet état déplorable ne peut durer, & je n'oſe en prévoir la fin. Le pauvre ſe plaindroit moins, s'il ſçavoit combien il eſt de riches à plaindre. *(Il s'aſſied & cache ſes yeux avece ſa main).*

SCENE VI.

ST. PHAR, LA ROCHE.

LA ROCHE, *à part.*

VOILA Monſieur !——Arrangeons notre viſage ſur le ſien, & tâchons de balancer le pouvoir de Madame & de Monſieur de Blainville.

ST. PHAR *se lève.*

Ah ! c'eſt-toi, la Roche ! *(Il ſe promene les bras choiſés).*

LA ROCHE.

Hélas ! oui, Monſieur. *(A part).* C'eſt bien là le genre. *(Il ſe promene auſſi en ſilence. St. Phar le regarde & ſoupire ; la Roche ſoupire auſſi ; ils ſe promenent.*

ST. PHAR.

Toujours triſte ?

LA ROCHE.

Encore un peu plus que quand je vous ai quitté.

ST. PHAR.

C'eſt tout comme moi. *(Un ſilence.)* Le dégoût, l'ennui, l'impatience.

LA ROCHE.

C'eſt tout comme moi. La fatigue, l'embarras, l'inquiétude, & puis les réflexions viennent. On n'a qu'à déplaire à un maître ; *(en le fixant)* on n'a qu'a n'être pas du goût de Madame, le meilleur ſerviteur eſt ſacrifié. Ma foi, Monſieur, toutes ces choſes là ne ſont pas faites pour égayer un homme qui penſe.

ST. PHAR.

Tu dois compter ſur moi.

LA ROCHE.

Oui, vous êtes bon, je le ſçais : auſſi, quand je ſuis las d'être bien triſte, je m'amuſe à eſpérer un peu, pour paſſer le tems.

ST. PHAR.

La Roche, dans quelque état que le ſort nous place, nous ſommes faits pour éprouver des peines.

LA ROCHE.

A qui le dites-vous ?—Mais pourtant, les yeux fermés, je troquerois bien les miennes contre les vôtres.

ST. PHAR.

Tu le crois : c'eſt ainſi qu'on s'abuſe, qu'on ſe tourmente ſans ceſſe ; les uns, pour être heureux, demandent des richeſſes.

LA ROCHE.

Des richeſſes !—Eh bien, oui, c'eſt une aſſez bonne choſe à avoir que des richeſſes.

ST. PHAR.

Une bonne choſe ?

LA ROCHE.

Quand je dis une bonne choſe, c'eſt une maniere de parler. Rien de ſi dangereux que les richeſſes : c'eſt, dit-on, la cauſe des vices, des malheurs, des crimes. Ah ! c'eſt un grand coquin que l'or ; je voudrois pouvoir tenir tout ce qui en exiſte, & le——

ST. PHAR.

Et le fouler aux pieds avec mépris ?

LA ROCHE.

Oui, avec mépris. Ah ! Monſieur me devine toujours.

ST. PHAR.

Pour les femmes—cette portion charmante de la ſociété—

LA ROCHE.

A la bonne-heure : il faut l'avouer, c'eſt une fort jolie petite invention qu'une femme.

ST. PHAR.

Qu'elles font payer cher les graces qu'elles poſſedent !

LA ROCHE.

Auſſi quand je dis jolie, vous entendez bien que c'eſt pour me conformer à la façon de penſer du vulgaire : mais au fond je ſçais ce qui en eſt, & je ſoutiens que c'eſt un petit monſtre paré, peint, enjolivé, déguiſé, maſqué, formé de mille petits attraits qui vous ſéduiſent, vous enflamment & vous rendent bien-aiſe, quoique vous en ayez. Mais ſottiſe ! foibleſſe dont on rougit tôt ou tard ! petits ſerpens ſous des fleurs !—Ce qu'il y a de pis encore, c'eſt qu'on ne peut gueres ſe paſſer de ces petits ſerpens-là.

ST. PHAR.

Son humeur me ſoulage, me diſtrait preſque de ma triſteſſe. D'honneur, mon cher la Roche, je crois que tu deviens Philoſophe.

LA ROCHE.

Cela ſe peut bien, Monſieur ; car je m'ennuie furieuſement de tout.

ST. PHAR, *ſouriant.*

D'après cela, je ſuis perſuadé que tu verrois ſans peine arriver ta fin. *(En le fixant.)*

LA ROCHE, *étonné d'abord.*

Ah ! ſans peine—Je ne puis pas trop abſolument convenir de cela—Je veux encore avoir le

plaiſir de bouder l'Univers une vingtaine d'années, & puis après nous verrons.—Monſieur, il eſt certain qu'il y a des raiſons pour mourir ; mais il y en a bien auſſi quelques-unes pour vivre.

ST. PHAR, *revenant à ſon caractere.*

La foibleſſe ou la crainte—As-tu vu Blainville ce matin ?

LA ROCHE.

Je crois qu'il ſe promene. *(Examinant ſon Maître.)* Je ne ſçais pas ſi Monſieur eſt de mon avis, mais je n'aime pas cet homme-là, moi.

ST. PHAR.

Pourquoi donc ? Il eſt eſtimable.

LA ROCHE.

Oui, ſans doute eſtimable, c'eſt ce que j'ai toujours dit : mais je ne ſçais pas, il a une maniere, un ton d'autorité qui. *(D'un ton patelin.)* Monſieur aura ſans doute fait toutes ces réflexions-là, comme moi.

ST. PHAR.

Oui, mais je le laiſſe dire.

LA ROCHE, *un peu plus à ſon aiſe.*

Et ma foi, vous avez bien raiſon. Lui, Madame, & cet animal de Gros-René, tenez, Monſieur, défions-nous de ces gens-là ; ils ont de mauvais deſſeins.

ST. PHAR.

Comment !

LA ROCHE.

Si nous n'y prenons garde, ils nous feront rire.

ST. PHAR, *à part.*

Son cerveau ſe dérange—Mais quel bruit !—Qui donc vient ici m'étourdir ?—

LA ROCHE.

Préciſément—C'eſt ce faquin de Jardinier.

ST. PHAR.

C'eſt un original bien bizarre.

LA ROCHE.

Oui, toujours content—Eſpece que cela, petit génie, qui croit à tout, même au bonheur.

ST. PHAR.

Au bonheur ! J'envie ſon ſort. *(Gros-René chante.)*

LA ROCHE.

Tenez, malgré tout ce que je lui ai dit, il fait un tapage !—Je vais l'empêcher d'entrer.

ST. PHAR.

Non ; je cauſerai un inſtant avec lui : cela le flatte. Je viens de le renvoyer durement ; je me le reproche.

SCENE VII.

Les précédens. GROS-RENE.

(Gros-René chante, & ne penſant à rien, vient à pouſſer la Roche qu'il ne voit pas.)

LA ROCHE.

Ou va-t-il ? L'imbécille !—Tu ne vois pas Monſieur ?

GROS-RENE.

Ah ! pardon, not' Maître—je ne vous croyons pus ici : ſi je m'en étions douté, j'aurions laiſſé not' chanſon & not' gaîté au bout du jardin.

LA ROCHE.

Monſieur veut ſavoir ce qui peut cauſer ta folie.

GROS-RENE.

Ma folie !

LA ROCHE.

Oui, ta gaîté.

ST. PHAR.

Je voulois te demander, Gros-René, ce qui peut te donner cet enjouement continuel.

LA ROCHE.

Ridicule.

GROS-RENE, *riant.*

Ce qui me le donne ? Eh morgué ! ma ſanté, ma ſanté, vous dis-je—Du travail, de l'appétit, du ſommeil, la conſcience nette, ça donne de la bonne humeur pour le jour & pour le lendemain.

ST. PHAR, *à la Roche.*

Qu'il eſt heureux de ne pas réfléchir !

LA ROCHE, *d'un ton fat.*

Il faut bien qu'ils aient quelque choſe pour eux.

GROS-RENE.

Pas réfléchir !—Ah ! ſi j'oſions répondre !——

ST. PHAR.

Que dirois-tu ?

GROS-RENE.

Je vous dirions——Mais maugré not' ancienne

connoiſſance, je craindrions qu'il m'échappît queuque liberté qui put vous offenſer.

ST. PHAR.

La franchiſe peut m'affliger, mais elle ne m'offenſe jamais. Parle, Gros-René.

GROS-RENE.

Vous le voulais——eh bian, morguienne, vous n'en ſerais pas dédit. Je vous dirons donc, not' cher Maître, reſpect à part, que j'avons réfléchi que j'étions plus ſenſés que vous; & en voyant vot' triſteſſe, vot' pâleur, je me ſommes taté: j'ons dit: je ne mangeons que du pain, nous; mais au moins ce n'eſt pas de l'argent perdu, ça me profite. Ah! morgué, ſi comme moi, vous béchiez depis l'lever du ſoleil, que vous fuſſiez bian las, que vous euſſiez bian faim, bian ſoif, vous ne trouveriez pas les journées ſi longues, vous ne ſeriais pas ſi dégoûté à table, vous ne bailleriais pas auprès de Madame, qu'eſt pus jolie que toutes les roſes de mon jardin. Ce ne ſont que des fleurs; mais ſarpédié, j'ons tout plein de plaiſir à les cultiver—& tous les jours encore.

ST. PHAR.

Je te permets de parler ainſi. Tu ne connois pas les peines du cœur, les déchiremens de la ſenſibilité.

LA ROCHE.

Les oppreſſions, les tiraillemens de nerfs.

ST. PHAR.

Tu n'as jamais trouvé des amis ingrats?

LA ROCHE.

Des Maîtreſſes—perfides.

ST. PHAR.

Tu peux voir mourir ceux qui te ſont chers, placer mal ta confiance, déplaire à tes protecteurs, perdre ta place—Tu peux—

GROS-RENE, *effrayé.*

Eh! par pitié, not' Maître, par pitié, n'en dites pas davantage. Eh! morgué, pourquoi voulais vous que j'aille me fourrer d'avance dans le cerviau toutes ces douleurs-là qui ne m'arriveront peut-être jamais? A quoi ça peut-il me mener, voyons? & ventre-guienne n'ons-je pas aſſais dans le monde de la taille & des impôts? Je naiſſons Français, Citoyens, faut bian payer; ça c'eſt juſte; mais je ne naiſſons pas tous malheureux & méchans. Avec ces deux bras, je cultivons de quoi nourrir deux hommes comme moi: morgué, cela ne vaut-il pas mieux que d'apprendre à les maudire?

ST. PHAR.

C'en eſt aſſez, Gros-René; conſerve ta façon de penſer. Sois heureux—puiſque tu crois l'être; tâche ſeulement de modérer cette joie bruyante—par conſidération pour moi—Laiſſe-nous, & compte ſur mon amitié.

GROS-RENE, *revenant à ſon Maître.*

Je vous quittons, mais c'eſt à regret. Vous êtes ſi bon! Il ne vous manque que d'être un peu luron—Au reſte, qu'il ne vous prenne jamais envie de me payer, afin d'être gai; car, ſi je vous coûtions queuque choſe pour être ſérieux, mordié,

je vous ruinerions pour rire. (*Il ſort ; St. Phar lui fait un ſigne, & ſoupire.*)

LA ROCHE, *le pouſſant.*

J'y mettrai bon ordre, va—— Quel diable d'homme !——Mais c'eſt qu'il raiſonne fort bien. (*Il va prendre un livre.*) Voici enfin le quart-d'heure de méditation——Voyons un peu—*Cléveland*—Ah ! fi ! c'eſt une gaîté, ça——*Les Nuits d'Young*——A la bonne-heure !—Fort noir—fort joli !——Liſons——Mon Dieu ! que c'eſt beau ! (*Il bâille.*) Ah bon ! voici l'autre.

ST. PHAR.

Qui vient encore ?

LA ROCHE, *avec humeur.*

Monſieur Blainville—On ne peut plus vaquer un inſtant à ſes exercices.

ST. PHAR.

Que me veut-il ?—J'ai dit—

SCENE VIII.

Les précédens. BLAINVILLE.

BLAINVILLE.

JE le ſçais ; & malgré votre défenſe ; j'ai cru pouvoir—(*La Roche fait des ſignes à ſon Maître, pour qu'il n'écoute pas Blainville. Blainville ſe retourne, & d'un ton ſec lui dit*) : Laiſſez-nous.

LA ROCHE, *voulant réſiſter.*
Monſieur——

BLAINVILLE, *à la Roche, d'un ton ſec.*
Allez.

LA ROCHE, *entre ſes dents.*
Je n'aime pas cet homme-là ; mais je crois qu'il me le rend bien.

(Il ſort.)

SCENE IX.

BLAINVILLE, ST. PHAR.

BLAINVILLE.

Au nom de notre ancienne amitié, confiez-vous à ma prudence : ouvrez-moi votre cœur.

ST. PHAR.

Mon cher Blainville—Puis-je compter ſur toute votre indulgence ?

BLAINVILLE.

Vous n'en avez jamais dû douter : je ſuis venu ici pour m'entretenir avec vous ; parlez-moi franchement, je vous répondrai de même.

ST. PHAR.

Je voulois vous épargner des confidences pénibles pour l'amitié.

BLAINVILLE.

Votre devoir eſt de me confier vos peines, & le mien de les partager.

ST. PHAR.

Vous l'exigez ?

BLAINVILLE.

Non ; mais je vous en prie.

ST. PHAR.

Vous n'imaginez pas, mon cher Chevalier, tous les tourmens que j'éprouve. Je m'accuſe d'injuſtice, je blâme mon cruel ſyſtême, & je ne puis le déraciner de mon cœur ; je m'y plais, je m'y arrête, je le maudis——& j'y reviens ſans ceſſe. Tout ſe peint en noir à mes regards ; je ne vois dans ma femme qu'un être complaiſant par foibleſſe, qui m'aime par habitude, & me ſupporte par pitié ; dans Sophie, qu'un enfant qui promet tout, il eſt vrai, mais qui bientôt, ſans doute, livré aux dangers du monde, à l'incendie des paſſions, me fera compter mes inſtans par mes inquiétudes—Ah ! mon ami, ſi jamais ma Sophie, entraînée par l'exemple, preſſée du deſir cruel de jouir, s'impatientoit des jours de ſon malheureux pere——Puiſſe cet main, en avançant ma mort, épargner à ma fille le crime de la ſouhaiter !

BLAINVILLE.

Eſt-ce à vous de craindre un pareil ſort ? & n'êtes-vous pas libre de l'éviter ? N'imitez pas ces êtres orgueilleuſement peres, qui parmi leurs nombreux plaiſirs n'ont jamais ſçu compter celui d'en ſacrifier quelques uns au bonheur de leurs enfans : qui s'iſolent par leur égoïſme, & n'entrevoient au bout de leur carriere que la triſte expectative de

reprocher, à ceux qui les entourent, le peu de bien qu'ils leur ont fait, & à eux-mêmes tout celui qu'ils auroient pu leur faire.

ST. PHAR.

Mais enfin, ſi mes ſouffrances ſurpaſſent mes forces; ſi rien ne me conſole de la vie, le Ciel ne me laiſſe-t-il donc pas le droit de terminer mes maux ?

BLAINVILLE.

Il vous laiſſe plus encore; celui de les ſupporter.

ST. PHAR.

Un autre pourroit me parler ainſi—Mais vous! Nous nous connoiſſons, Blainville, & vous devez ſçavoir que je ſuis aſſez philoſophe——

BLAINVILLE.

Vous philoſophe! heureux ſi vous méritiez ce nom! St. Phar, le philoſophe peut ſouffrir, mais il ſçait ſouffrir: il ne fatigue pas les hommes par des plaintes importunes; il s'oublie pour s'occuper d'eux; il les aime pour s'en faire aimer; il les plaint——pour ſe trouver moins à plaindre. Sont-ils vertueux, il les admire, ſont-ils coupables, il leur en impoſe; ſont-ils malheureux, il les conſole. Il appuie ſes maximes par ſon exemple. Riche, il fait du bien; pauvre, il le conſeille; & quel que ſoit enfin le rang où le ſort ait placé le philoſophe, il ſçait encore ſe ménager des jours ſereins, tous ceux où il eſt utile à ſes ſemblables.

ST. PHAR.

Comment puis-je——

BLAINVILLE.

Oui, St. Phar, vous le pouvez. Tant qu'il exiſte des pauvres, le riche ne peut être malheureux.

ST. PHAR.

La bienfaiſance !——ce n'eſt qu'une belle chimere.

BLAINVILLE.

Quel blaſphême ! appeler ainſi le plaiſir le plus pur !—le plus fait pour nous élever ! Il t'eſt permis de ne pas le connoître, à toi, qui n'as jamais vécu que dans le tourbillon de Paris, où les yeux ſans ceſſe diſtraits & jamais occupés, ont à peine le tems de tomber ſur le miſérable, & s'en détournent toujours avec effroi——St. Phar, il eſt plus court de mépriſer le pauvre que de le ſoulager : on lui cherche des torts pour oublier ſes beſoins.

ST. PHAR.

L'expérience déſabuſe ; on ſe laſſe d'obliger des ingrats.

BLAINVILLE.

Eh ! que te fait leur reconnoiſſance ? Une bonne action a-t-elle beſoin d'une autre récompenſe qu'elle même ?——Et que t'importe qu'ils te remercient, pourvu qu'ils ne ſouffrent plus ?——Au lieu d'attendre en vain les témoignages de leur gratitude, cours chez un autre malheureux ; vole de bienfaits en bienfaits, de plaiſirs en plaiſirs, & ne va pas m'alléguer, comme ces riches endurcis par ſyſtême, que la fortune n'y pourroit ſuffire, qu'on eſt reſponſable à ſes enfans——Oui, ſans doute, on leur eſt reſponſable de tout le bien qu'on peut faire, de toute l'eſtime qu'on peut mériter—— Et quand je vois leurs appartemens ſurchargés de dorures, embaraſſés de meubles faſtueux, craignent-ils alors que leurs enfans leur reprochent leurs folles dépenſes ?——Ils ne ſongent à leurs intérêts,

que lorſqu'ils n'ont plus de fantaiſies à ſatisfaire, ou qu'ils rencontrent un malheureux à ſecourir.

ST. PHAR.

Il en eſt plus qui, plus modérés, n'ont pas mérité ce reproche : mais peut-on paſſer ſa vie à chercher des miſérables ?

BLAINVILLE.

Ne les repouſſe pas : il s'en préſentera aſſez. Oui, mon ami, du grain au cultivateur épuiſé, des reſſources à l'artiſte indigent, une avance au négociant dans l'embarras, ſont autant de moyens que le Ciel te laiſſe pour faire des heureux, ſans que tes enfans puiſſent jamais en accuſer ton économie. Les cruels pourroient-ils te reprocher tes plaiſirs ? Et en effet quel plaiſir plus vrai, quel jour plus pur que celui qui ſuit une bonne action, ou qui ſe leve pour en éclairer une autre ? Quelle nuit doit paſſer celui qui vient de ſécher les pleurs d'une famille infortunée, ou qui ſe prépare à les faire ceſſer le lendemain !—Et l'homme qui pourroit ainſi s'égaler aux Rois, à la Divinité, cet homme ſe laiſſeroit abbattre !——cet homme ſe plaindroit de la vie !——il oſeroit ſe croire malheureux !—ah ! s'il en eſt un de cette eſpece, qu'il reſte dans ſon apathie ; qu'il vive ſans connoître le bonheur, qu'il meure ſans être regretté, mais qu'il ne ſe diſe plus mon ami ; il n'eſt pas digne de l'être.

ST. PHAR.

Arrêtez : vous déchirez mon cœur : vous aggravez mes maux.

BLAINVILLE.

Vous avez commencé les miens.

ST. PHAR.

Je ſuis donc fait pour affliger tout ce qui m'entoure !

BLAINVILLE.

Vous étiez né pour faire leur bonheur.

ST. PHAR.

Je m'étois rendu juſtice en fuyant.

BLAINVILLE.

Rendez-nous là donc, en penſant que nous avons dû vous ſuivre.

ST. PHAR.

Je voulois vivre ſeul.

BLAINVILLE.

Et nous n'avons pu vivre ſans vous——voilà notre crime !

ST. PHAR.

Je ne mérite pas votre amitié.

BLAINVILLE.

Plus que jamais——Vous avez des chagrins & des torts.

ST. PHAR, *d'une voix altérée.*

Monſieur !—

BLAINVILLE, *le ſerrant dans ſes bras.*

Mon ami !

ST. PHAR, *revenant à ſoi.*

Je m'oublierois, je le ſens—Pardon, je vous quitte : ce que j'éprouve ne peut ſe definir—— Ne m'en voulez pas, mais abandonnez-moi à mon malheureux ſort : dites à ma femme que je l'engage à retourner à Paris ; que la plus grande obli-

gation que je puiſſe lui avoir à préſent, c'eſt de ſe rendre heureuſe elle-même, puiſque je ne puis plus y contribuer. Perſuadez-lui d'oublier un époux infortuné.

BLAINVILLE.

Ah! St. Phar, perſuade-t-on l'indifférence à un cœur qui ne connoît que l'amour? C'eſt aſſez; je lui rendrai notre converſation: elle n'eſt pas faite pour la conſoler. Vous ne la connoiſſez pas encore; vous ne ſçavez pas combien elle eſt ſenſible; ſes attraits, ſa ſanté, ſe reſſentent des peines de ſon cœur. Allez, je ne veux plus rien entendre; je vous laiſſe réfléchir juſqu'à demain, & ſi vous perſiſtez, nous ne vous importunerons plus de notre préſence ni de nos regrets.

(St. Phar ſort.)

SCENE X.

BLAINVILLE, GROS-RENE.

GROS-RENE.

MONSIEUR, Madame m'envoie——

BLAINVILLE.

Je vais chez elle.

GROS-RENE.

Vous avais parlé à not'maître?

BLAINVILLE.

Oui, j'ai eu avec lui la ſcene la plus vive. Le raiſonnement ne peut rien; le ſentiment aura peut-être plus de pouvoir : tout dépend aujourd'hui d'un entretien qu'il faut qu'il ait avec ſa femme.

GROS-RENE.

Il la fuit.

BLAINVILLE.

Eh bien ! à préſent je veux que ce ſoit lui qui déſire avoir une converſation avec elle.

GROS-RENE.

Comment-ça, s'il vous plait ?

BLAINVILLE.

Il ne ſe doute pas combien il l'aime encore ; mais quand il lira la lettre——

GROS-RENE.

Quelle lettre ?——

BLAINVILLE.

Mon projet eſt aſſez ſingulier. Je vais lui expliquer tout cela—Viens, tu nous ſeras néceſſaire.

(Il ſort.)

GROS-RENE.

Je ſerons néceſſaires ! je ne ſçavons pas ce que c'eſt ; mais égal ; j'approuvons, ça réuſſira.

(Il ſort.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BLAINVILLE, GROS-RENE.

BLAINVILLE.

Ce n'eſt pas ſans peine que Made. de St. Phar s'eſt déterminée à jouer le rôle extraordinaire que je lui ai conſeillé.

GROS-RENE.

Alle s'en tirera, allais; mais je crois qu'il ſera bian ſurpris not' Monſieur.

BLAINVILLE.

C'eſt la ſeule choſe qui puiſſe l'éclairer ſur le dégôut qu'il prétend avoir de la vie.

GROS-RENE.

Et qu'il n'a pas, j'en ſommes certains. Stapendant la Roche dit qu'il parle ſans ceſſe de finir ſes maux, & même qu'il a dans ſon ſecrétaire des— *(Il fait le ſigne d'un coup de piſtolet.)*

BLAINVILLE.

Sur cela ſois tranquille; il s'abuſe lui-même. L'homme bien décidé à terminer ſes jours, ne

fait confidence de ſon ſecret à perſonne. Ceux qui l'annoncent, reſſemblent aux gens qui crient bien haut qu'ils vont ſe battre;—c'eſt toujours pour qu'on les en empêche.

GROS-RENE, *riant.*

Ca ſe pourroit bian, au moins.

BLAINVILLE.

De plus, la triſteſſe qui depuis pluſieurs mois conſume ſa femme, & dont il a dû s'appercevoir, aidera notre ſtratagême.

GROS-RENE.

Tant-mieux—Mais je voyons venir ce faquin de la Roche—Je veux l'y bailler une alerte qui l'empêchera de nuire à vos projets.

BLAINVILLE.

Je m'en rapporte à toi—Moi, je vais encourager Made. de St. Phar, & faire rendre ſa lettre à ſon mari ſitôt qu'il reviendra du parc.

SCENE II.

GROS-RENE, LA ROCHE.

GROS-RENE.

Bon jour, l'ami.

LA ROCHE.

Bon jour, Gros-René.

GROS-RENE, *à part.*

V'la un drôle dont il faut que j'm'amuſions !

LA ROCHE, *à part.*

Voilà un coquin dont il faut que je me défaſſe ! *(Haut.)* Que me veux-tu ?

GROS-RENE.

C'eſt ma gaîté qui viant propoſer à ta triſteſſe de li faire l'honneur de cauſer avec elle.

LA ROCHE, *bruſquement.*

Je ne cauſe plus.

GROS-RENE.

Et de boire une bonne bouteille de vin.

LA ROCHE.

Ah ! je bois encore—mais on ſçait que je m'en ſoucie fort peu——L'as-tu là ?

GROS-RENE.

Pargué, dans mon panier.

LA ROCHE, *le pouſſant pour qu'il aille la chercher.*

Ah ! ne te dérange pas pour cela. Rouge ou blanc ?

GROS-RENE.

Regarde.

LA ROCHE, *regardant en ſentant la bouteille.*

Après tout, cela m'eſt bien égal pour ce que j'en bois—Où eſt donc le verre ? Je ſuis ſi fort revenu des plaiſirs !——

GROS-RENE, *à part.*

Revenu ! Oui—mais il y retourne.

LA ROCHE.

La bonne chere, le vin—Ah ! mon Dieu !—Eh ! verſe tout plein, ſi tu veux. *(Il boit.)*

GROS-RENE.

Eh bian ?

LA ROCHE.

Ah ! je n'ai pas pris garde ou goût qu'il avoit ; mon ame diſtraite.—Un ſecond coup. *(Il va pour boire).*

GROS-RENE, *l'arrêtant.*

Prends-y donc garde cette fois-ci.

LA ROCHE.

Tu fais bien de m'avertir—car j'allois encore—*(Il boit).* Pas mauvais. *(Il ſoupire).*

GROS-RENE.

Aſſiſons-nous, je ſerons mieux pour deviſer.

LA ROCHE, *triſtement.*

Je le veux bien. Ah ! ah ! ah ! *(Il ſoupire deux ou trois fois, & Gros-René le fixe.*

GROS-RENE, *ſoupirant auſſi.*

Ah ! mon pauvre la Roche—ah ! t'as bian raiſon de ſoupirer.—On diroit que t'as deviné.—Va, j'ons une ſinguliere nouvelle à t'apprendre. *(Il regarde de côté & d'autre).*

LA ROCHE.

Ma foi, tout ce qui ſe paſſe ici bas m'eſt ſi indifférent !—Buvons toujours un coup, pour en finir de cette malheureuſe bouteille, & n'en plus entendre parler.

GROS-RENE.

J'ons ſurpris une converſation de Madame. Oh ! qu'elle eſt quinteuſe cette femme ! Alle eſt encore pus extravagante que ton Maître—& toi.

LA ROCHE, *ſurpris.*

Cela eſt-il poſſible ?

GROS-RENE.

Alle veut.—J'en ſommes encore tout ébaubis.—Imagine-toi qu'alle veut finir ſes chagrins, ceux de Monſieur—mais les finir tout-à-fait.

LA ROCHE, *plus attentif.*

Hem ! Elle veut ?——

GROS-RENE.

Oui ; alle va le propoſer à not' Maître, qui donnera là dedans, Dieu ſçait : j'ons même entendu que la petite femme parloit de mettre le feu au Châtiau, afin qu'on crût que le haſard.—Dame !—quand on a la cervelle.—Bois donc.

LA ROCHE, *très-inquiet.*

Je n'ai pas ſoif—Répete-moi cela.—Le feu au Château !

GROS-RENE.

Hereuſement que j'en demeurons loin. Ils commenceront, je gage, par leur chambre ; ça leux ſera pus aiſé.

LA ROCHE.

Diable ! & moi, qui couche à côté !——

GROS-RENE.

Peut-être auſſi que Monſieur n'acceptera pas. Ce que j'en dis, moi.——

LA ROCHE.

Il acceptera, j'en ſuis sûr, & croira encore m'obliger.—C'eſt qu'effectivement je me rappelle qu'il a voulu me tâter là-deſſus ce matin. Et, dis-moi, crois-tu que ce ſoit bientôt ?

GROS-RENE.

Oh ! non pas, non : ce ne ſera que pour cette nuit.

LA ROCHE.

Cette nuit !

GROS-RENE.

Finiſſons donc la bouteille.

LA ROCHE.

Tu m'as ôté la ſoif pour dix ans.—On eſt bien malheureux de vivre avec des gens dont la tête !— Et de quel droit s'aviſent-ils ſans me prévenir ?—

GROS-RENE.

Baſte, ils n'ont pas penſé peut-être à toi—& pis on ſçait que tu tiens ſi peu au monde !

LA ROCHE.

Mais le monde tient à moi. Croient-ils donc que je ſuis un être iſolé ſur la terre, ſans parens, ſans amis, ſans amies ? Je te le dis, mon cher, ce ſeroit une perte ; je ſçais mieux qu'un autre ce que je vaux.

GROS-RENE.

Tu fais bian de me dire ça ; car ſi on ſe fût adreſſé à moi, je ne t'aurions pas priſé grand' choſe. A ta ſanté. *(Il boit)*.

LA ROCHE.

Tu plaiſantes ! & moi, je vais demander mon congé.

GROS-RENE.

Garde-t'en bian : tu perdrois là le fruit de toutes tes ſingeries. *(Il boit)*.

LA ROCHE.

Ma foi, tant-pis : je n'ai que le tems de faire mon paquet. J'étois ſi bien ici ! Cette diable de femme auſſi !—Je m'en ſuis douté quand je l'ai vue—Allons, je vais préparer tout pour mon départ, & revenir demander mon congé & mes gages —Morbleu ! j'en pleurerois de dépit. *(Il ſort.)*

GROS-RENE.

Pleure, pleure, & nous je rirons ! J'venons de l'i jouer un bon tour ; mais, chut ! v'la Monſieur qui tiant ſa lettre. Ah ! morguienne ! il a l'air bian intrigué. Bon ! ça l'y met le ſang en mouvement : c'eſt le remede qu'opere.

SCENE III.

ST. PHAR, GROS-RENE.

ST. PHAR.

VOILA bien la plus ſinguliere aventure, la lettre la plus ſurprenante !

GROS-RENE, *à part.*

On l'a bian fait exprès.

ST. PHAR.

Gros-René, as-tu vu ma femme ?

GROS-RENE.

Oui, Monſieur, j'ons eu cet honneur.

ST. PHAR.

Comment l'as-tu trouvée ?

GROS-RENE.

Oh, Monſieur ! par ma figue—c'eſt un morçiau !——

ST. PHAR.

Eh non, je te parle de ſon caractere, de ſon humeur, aujourd'hui, dans l'inſtant.

GROS-RENE, *tournant ſon chapeau.*

Ah ! ſur ça—Monſieur.—Ma foi, je dis—& pis on n'oſe pas——

ST. PHAR.

Eh ! répons, répons, ne me cache rien.

GROS-RENE.

Puiſqu'il faut parler vrai, tenais, je l'ons trouvée encore pus triſte que vous, & c'eſt pas peut dire. Ne me vendais pas ; mais je la croyons attaquée de queuque maladie—là—*(Il porte le doigt au front.)* Ca ſe gagne peut-être.—Enfin, depuis qu'alle eſt ici, alle ne fait que pouſſer des ſoupirs. —Oh ! quieux ſoupirs !

ST. PHAR.

Qui peut l'affliger à ce point ?

GROS-RENE, *riant malicieuſement.*

Alle ne le diſont pas, mais ça ſe devine.—Pargué ! une petite femme bian gentille comme ça.—Ecoutais donc, quand on prend un mari, ce n'eſt pas pour être veuve de ſon vivant.

ST. PHAR.

Ah !

GROS-RENE.

Enfin je nous ſommes apperçus pourtant, que depuis qu'alle a écrit une écriture, alle eſt devenue un petit brin pus tranquille,

ST. PHAR.

Voilà la lettre qu'elle écrivoit !

GROS-RENE, *faiſant l'ignorant.*

Ah ! vla la lettre ?—Eh bian ! ça dit peut-être à Monſieur pourquoi——

ST. PHAR.

Vraiment oui, cela me le dit, & c'eſt ce qui augmente mon chagrin.

GROS-RENE, *tournant ſon chapeau.*

Oh bath ! ce n'eſt pas là ce que craignont Monſieur ; un peu plus, un peu moins, quand une fois on donne là-dedans——

ST. PHAR.

Va la trouver.

GROS-RENE.

J'y vais.

ST. PHAR.

Dis-lui que je veux la voir, que je l'attends, que je ſerai chez elle dans un inſtant.

GROS-RENE.

J'y cours. (*Il s'en va*).

ST. PHAR.

Gros-Rene !

GROS-RENE, *revenant.*

Me v'la !

ST. PHAR.

Si tu trouves Blainville—tu lui diras que j'ai à lui parler pour affaire eſſentielle.

GROS-RENE.

Je l'y dirons.

ST. PHAR.

Cherche auſſi la Roche—Je veux——

GROS-RENE.

La Roche!—J'ons dans l'idée qu'il va venir biantôt.

ST. PHAR.

N'oublie rien.——

GROS-RENE.

Non, mon maître, je n'oublions rian, jamais rian de ce qui peut vous intéreſſer. J'avons toujours là queuque choſe qui nous donne de la mémoire. (*A part*). Obſervons-le.

SCENE IV.

ST. PHAR.

RELISONS cette lettre bizarre; je puis à peine en croire mes yeux.

" Ne pouvant réuſſir à vous voir, mon ami, je " prends le parti de vous écrire. Vous êtes bien " éloigné de deviner le vrai motif qui m'a con- " duite ici. Vous croyez que je ne ſuis venue " que pour vous arracher à votre ſolitude & con- " trarier vos vues. J'ai pu le deſirer d'abord; " mais la certitude de ne pas réuſſir, a fait naître " en moi un autre deſſein que vous ne pouvez pas " déſapprouver. Apprenez que la vie m'eſt de-

" venue plus odieuſe qu'à vous : votre indifférence " a briſé tous les liens qui pouvoient m'y attacher " encore, & vos diſcours ont diſſipé mes ſcrupules. " Vous dépériſſez à vue d'œil ; il me ſeroit cruel " de vous ſurvivre ; il m'eſt affreux de vivre ſans " vous voir. Je deſire que le Ciel vous accorde " aſſez de force pour ſupporter encore long-tems " la vie : au reſte, quelles que ſoient vos réſolu- " tions, gardez le plus profond ſilence. Que M. " de Blainville ne pénetre rien de mes projets ; " je ne vous en aurois pas même prévenu, ſi mon " cœur ne m'eût averti qu'il eſt barbare de quitter " ce qu'on aime, ſans venir au moins lui dire un " dernier adieu."

Je ſuis ſtupèfait.—C'eſt une idée auſſi extravagante, courageuſe, pourtant délicate, ſenſible.—— Cette femme a un caractere—Je ne luis croyois pas autant d'énergie. Mais à ſon âge, aimée de tout le monde——elle me reproche mon indifférence ! Que lui dire à préſent ?—Non ; évitons ſa préſence, fuyons tout l'Univers : c'eſt le ſeul parti qui me reſte à prendre ; on ne me reverra plus, & bientôt—quel que ſoit le ſort qui m'attend, je préviendrai mon ami de veiller ſur les jours de ma femme ; la fortune de ma fille eſt aſſurée ; il ne me reſte qu'à penſer à ce pauvre la Roche. Perſonne ici ne l'aime ; je veux lui laiſſer de quoi paſſer des jours tranquilles ; au moins il y aura dans le monde quelqu'un qui pourra ſe louer de moi. (*Il écrit, & verſe quelques larmes*).

SCENE V.

ST. PHAR, LA ROCHE.

(St. Phar eſt à ſon ſecrétaire, où l'on apperçoit des tiroirs ouverts, des papiers, des piſtolets, tout cela confuſément & ſans affectation.)

LA ROCHE, *à part.*

Le voilà ſeul!—Il a l'air effaré—Oh!—cet homme eſt capable de tout. Pouſſons lui notre compliment. *(Haut.)* Monſieur, ſi c'étoit de votre bonté———

ST. PHAR, *ſe retourne & la Roche recule.* Approche, mon cher la Roche.

LA ROCHE, *embarraſſé.* Monſieur——

ST. PHAR.

Approche, te dis-je, & parle.

LA ROCHE, *ſe raſſurant.*

L'état de domeſtique me fatigue, comme j'ai eu l'honneur de l'obſerver à Monſieur, &, par cette raiſon, je deſirerois que Monſieur voulût avoir la complaiſance de me permettre de me retirer loin du monde, pour y finir en paix.

ST. PHAR, *écrivant.*

Te le permettre!——je m'en garderai bien;

tu m'es plus néceſſaire que jamais dans ce moment-ci.

LA ROCHE, *avec humeur.*

Oh, Monſieur !—je vous aſſure que vous pouvez fort bien vous paſſer de moi.

ST. PHAR, *écrivant.*

Non, non, encore deux heures, & nous ſerons libres tous deux.

LA ROCHE, *à part, treſſaillant.*

Deux heures !——J'en étois ſûr——Il a accepté.

ST. PHAR, *ſoupirant.*

Oui, mon enfant, d'ici à deux heures, tu pourras voir des choſes bien extraordinaires.

LA ROCHE.

Monſieur, je ne ſuis point du tout curieux. (*A part*). Il brûlera le Château.

ST. PHAR.

Mais ſois tranquille : je ſuis trop content de tes ſervices, je prends trop de part à tes peines pour que ton ſort ne ſe décide pas en même temps que le mien.

LA ROCHE, *très-effrayé.*

En même tems——*(A part.)* Ouf ! je le vois venir——

ST. PHAR.

Tout ce que je puis t'aſſurer, c'eſt que je te mettrai dans la poſition de ne plus ſervir jamais.

LA ROCHE.

Oui-dà ! *(A part.)* Voyez-vous ça ! il compte ſur moi.

ST. PHAR.

Ainſi prends patience ! le terme de tes maux approche.

LA ROCHE.

Ah ! ſi c'eſt égal à Monſieur, j'aime autant qu'ils durent encore.

ST. PHAR.

J'en ſerois bien fâché, & c'eſt de ma main——

LA ROCHE.

De votre main, Monſieur ! vous me faites trop d'honneur, en vérité. *(A part.)* C'eſt un enragé que cet homme là.

ST. PHAR, *ſe levant.*

Tu as beau refuſer ; les moyens dont je me ſervirai pareront à tout, & ne te laiſſeront pas même, quand tu le voudrois, la faculté de t'y oppoſer.

LA ROCHE, *pleurant.*

Ces choſes-là ne ſe font pas, Monſieur : je n'y conſentirai jamais, d'abord.

ST. PHAR.

Excellent ſerviteur !——il devine, & cela l'afflige !

LA ROCHE.

Ma foi, Monſieur, on s'affligeroit à moins. *(A part.)* Il me plaiſante encore.

ST. PHAR.

Honnête garçon ! je ne m'applaudis que davantage de ma réſolution, & cela me décide à avancer l'inſtant. (*Il va à ſon ſecrétaire.*)

LA ROCHE.

Doucement, Monſiur, n'avancez rien.—Diable ! (*A part.*) J'aime encore mieux laiſſer mes gages.

(*Haut.*) Reſtez-là, s'il vous plait, Monſieur; pour raiſon : ſi vous voulez-bien remettre à demain——c'eſt que je vais revenir, Monſieur; une petite affaire qui m'appelle—Me remuez pas; je ſuis à vous. (*A part.*) Je l'ai échappé belle; il faut en convenir. (*En s'enfuyant.*) Sauve qui peut.

ST. PHAR.

Arrête, la Roche, écoute donc. Il ne court que plus fort. Qu'a-t-il ? Tout le monde ici eſt devenu inſenſé !—Et moi !—moi, à qui l'on reproche des bizarreries, je ſuis le ſeul de ſens froid—— J'entends Blainville—Je n'eſpere plus qu'en lui.

SCENE VI.

ST. PHAR, BLAINVILLE.

BLAINVILLE.

Vous me demandez, eſt-il vrai ?

ST. PHAR.

Ah, mon ami, mon cher ami, voici le moment de me prouver votre amitié.

BLAINVILLE.

Vous m'alarmez——Quel trouble ?——

ST. PHAR.

Venez-vous de chez ma femme ?

BLAINVILLE.

Non, elle m'a fait prier de la laiſſer ſeule.

ST. PHAR.

Je m'en doute ; vous ne ſçavez donc rien ?

BLAINVILLE.

Non, rien ! expliquez-vous.

ST. PHAR.

Elle veut——Liſez—& jugez du trouble, de l'embarras où je ſuis.

BLAINVILLE, *après avoir lu.*

Je ſuis plus affligé que ſurpris de cette réſolution.

ST. PHAR.

Comment !

BLAINVILLE.

Depuis quelque tems, elle tombe dans des rêveries profondes——J'ai toujours craint ce qui arrive aujourd'hui.

ST. PHAR.

Eh bien ! que faire ?

BLAINVILLE.

Ma foi, je ne ſçais trop.

ST. PHAR.

Il faut uſer de beaucoup de ménagemens avec des têtes faites ainſi.

BLAINVILLE, *finement.*

Oh oui !—de beaucoup de ménagemens.

ST. PHAR.

Mais enfin que peut-elle dire ? quelles ſont ſes raiſons ?

BLAINVILLE.

Qui ſçait ?——peut-être les mêmes que vous alléguiez ce matin.

ST. PHAR, *très-agité & ſe promenant.*

Oh ! quelle différence ! le malheur eſt d'avoir affecté devant-elle un ſi grand dégoût de la vie.

BLAINVILLE, *le ſuivant.*

D'avoir voulu détruire en elle, en nous, des préjugés reſpectables.

ST. PHAR.

Il eſt vrai.

BLAINVILLE.

De vous être mis au point de vous faire accuſer aujourd'hui d'inconſéquence ou de foibleſſe.

ST. PHAR.

Eh ! morbleu ! tout ce que vous me dites ſemble fait pour augmenter mon embarras.

BLAINVILLE.

Je le ſens ; mais que voulez-vous ?

ST. PHAR.

Ce que je veux !——voilà bien les amis du ſiecle, qui crient, querellent, diſſertent, diſent les plus belles choſes à propos de rien, & qui dans une occaſion importante ne ſçavent ſeulement pas prendre un parti, ni donner un bon conſeil.

BLAINVILLE.

Je crois entendre votre femme ; je me retire.

ST. PHAR.

Ma femme !——déja ?——attendez, attendez donc——Vous ne lui direz pas un mot ?

BLAINVILLE.

Pas un mot——Soyez tranquille.

ST. PHAR.

Non, ce n'eſt pas là ce que——(*Bas*). Vous êtes fait pour me déſeſpérer.

BLAINVILLE.

Mais, mon ami, permettez——C'eſt à vous à trouver les moyens de réparer un mal que vous ſeul avez cauſé, que vous ſeul peut-être pouvez guérir. Il me ſemble, en pareil cas, que vis-à-vis d'une femme aimable, que mon indifférence auroit auſſi vivement affectée, je ne m'adreſſerois pas à mon ami pour ſçavoir ce que je dois faire.

ST. PHAR.

Un inſtant !—vous me ſuggérez une idée.

BLAINVILLE.

Bon !

ST. PHAR.

Croyez-vous que par l'amitié, le ſentiment, il ſoit encore tems de la faire revenir ?

BLAINVILLE.

Ce ſeroit un moyen aſſez bon—Mais—

ST. PHAR, *rapidement.*

Mais oui, ſi je pouvois réchauffer ſon cœur, paroître abjurer mon indifférence, & lui faire ſentir qu'on tient encore beaucoup à la vie, à l'inſtant même où l'on parle de la quitter—hein ?

BLAINVILLE, *à part.*

Bon ! c'eſt préciſément le rôle de ſa femme qu'il veut faire.

ST. PHAR.

Eh bien! qu'en dites-vous ?

BLAINVILLE.

Je dis que vous pouvez eſſayer ;—mais qu'on ne perſuade gueres ce qu'on ne ſent pas.

ST. PHAR.

Ah! s'il ne tient qu'à cela, je ferai tout comme ſi je le ſentois.

BLAINVILLE.

Oui—Eh bien, à la bonne heure—Moi, je deſire que vous réuſſiſſiez—Je l'eſpere même. La voici! Il me ſemble que la douleur lui ſied aſſez bien.

(*Made. de St. Phar entre, l'air diſtrait & préoccupé ; elle a une robe très-ſimple, mais très-galante, coiffée ſans art, mais d'une façon pittoreſque, les cheveux un peu dérangés, enfin dans un déſordre décent mais voluptueux, un rouge plus vif qu'à la premiere ſcene, la démarche leſte, le regard aſſuré & ſerein, une guirlande de fleurs en écharpe, des fleurs dans les cheveux.*)

SCENE VII.

Les précédens. Made. de ST. PHAR.

ST. PHAR, *bas à Blainville.*

MAIS elle n'eſt pas ſi changée.

BLAINVILLE.

Ah ! pourtant !——

ST. PHAR.

Non, je vous assure qu'elle n'a jamais été mieux.

BLAINVILLE.

Trouvez-vous ? (*A part.*) Il a raison.

ST. PHAR.

Toujours une figure noble, une taille——

Made. de ST. PHAR *leve les yeux, voit son mari & dit d'une voix tendre.*

Ah ! vous voici donc, St. Phar ! (*Elle lui prend la main.*) Mais vous n'êtes pas seul—Je croyois—
(*Elle se promene.*)

ST. PHAR.

Blainville va nous laisser. (*Bas à Blainville.*) Elle me prie de vous éloigner.

BLAINVILLE.

Je m'en doute.

ST. PHAR, *s'applaudissant.*

Je lui ai déja serré la main.

BLAINVILLE.

Oui ! il n'y a pas de mal à cela.

ST. PHAR.

(Pendant ce tems-là, Made. de St. Phar se promene avec l'air occupé d'un grand projet : elle déploie les graces de sa personne, mais sans affectation.)

Mais voyez-là donc——Ne trouvez-vous pas qu'elle a quelque chose d'extraordinaire dans le regard ? une assurance, une sécurité que je ne lui

ai jamais vue——Cette femme-là a la tête bien frappée !

BLAINVILLE.

Et le cœur !

ST. PHAR.

Je brûle de ſçavoir——mon ami——pardon—mais !——

BLAINVILLE.

Je vous entends & je vous laiſſe ;—auſſi-bien je ne pourrois plus long-tems retenir votre ſecret, *(à part)* & ma ſatisfaction.

SCENE VIII.

Monſieur & Madame de ST. PHAR.

ST. PHAR, *courant à ſa femme.*

Nous voilà ſeuls, enfin !

Made. de St. PHAR.

Ah ! mon ami, mon cher ami, je me retrouve avec vous ! c'eſt encore un plaiſir que j'ai voulu me procurer.

ST. PHAR, *affectueuſement.*

Je vous en remercie.

Made. de ST. PHAR.

Je n'ai pu réſiſter au deſir de vous témoigner mes regrets de n'avoir pas mieux contribué à votre bonheur.

ST. PHAR.

Ah ! c'eſt moi ſeul qui——

Made. de ST. PHAR.

Vous ne pouvez blâmer cette derniere preuve de ma tendreſſe.

ST. PHAR.

Blâmer ? Non aſſurément—On pourroit ſeulement vous objecter que vous vous êtes décidée bien promptement à fixer un moment auſſi cruel.

Made. de ST. PHAR.

Pouvez-vous nommer ainſi le moment du repos?

ST. PHAR, *ſoupirant.*

Du repos !

Made. de ST. PHAR.

Vous l'avez dit cent fois.

ST. PHAR.

Cela ſe peut. Moi, je vois cela ſous un aſpect— Mais vous—avez-vous bien réfléchi à l'horreur d'une ſéparation éternelle ? Renoncer à tout ce qu'on aime, à tout ce qui peut encore plaire !——

Made. de ST. PHAR.

Eſt-il quelque choſe qui puiſſe plaire à l'ame profondément affectée par la mélancholie ? Vous me l'avez prouvé, St. Phar. Enfin je ſuis décidée, & cette converſation—(*Elle veut ſe lever*).

ST. PHAR.

N'empêchera pas vos projets. Mais ne trouvez-vous pas que ce tête-à-tête, le dernier peut-être que nous aurons, eſt d'une eſpece ſi ſinguliere ?—— Aſſeyons-nous—cauſons——(*D'un ton très-doux*).

Cauſons, ma bonne amie——parlons raiſon.
(Ils s'aſſeyent.)

Made de ST. PHAR, *avec fineſſe.*

Je ne demande pas mieux.

ST. PHAR.

Tu veux donc tout quitter ?

Made. de ST. PHAR.

Mais—ſi par haſard tu te décidois à m'accompagner, que pourrois-je regretter ?

ST. PHAR, *étonné.*

Ce ſentiment eſt très-flatteur—très-délicat—

Made. de ST. PHAR.

Quel plaiſir de finir enſemble ſes maux & ſes amours ! Cette idée me conſole, me tranſporte, me ravit.

ST. PHAR.

Oui, je conçois.—Cependant, ma bonne amie, vous avez une fille. Comment pouvez-vous l'oublier ?

Made. de ST. PHAR, *avec dignité, & le fixant.*

Et vous, qui depuis ſi long-tems ne vivez plus pour elle !

ST. PHAR, *embarraſſé.*

C'eſt une charmante enfant, que Sophie !

Made. de ST. PHAR, *avec ſentiment.*

Oh ! charmante !

ST. PHAR.

Vous l'auriez pourvue ſans vous en ſéparer : on jouit du bonheur que l'on procure ; on s'entoure d'un petit peuple qui vous diſtrait, vous careſſe.

Made. de St. PHAR.

Et ſouvent vous abandonne. Vous le ſçavez bien; ce ſont des ingrats qu'on forme preſque toujours.

St. PHAR, *ſoupirant.*

Oh oui, preſque toujours. Convenez pourtant qu'on eſt à plaindre de ne pouvoir s'abuſer là-deſſus. —Cette illuſion a quelque choſe de flatteur.

Made de St. PHAR.

Aſſurément ; on n'auroit qu'à ſe laiſſer aller ainſi à toutes les chimeres qui s'offrent à l'ame ſenſible, on auroit la foibleſſe de tenir à la vie.

St. PHAR.

Oui, comme vous dites—Si on ſe laiſſoit aller —on auroit la foibleſſe de tenir à la vie—mais on réſiſte. *(En la fixant.)*

Made. de St. PHAR, *avec fermeté.*

C'eſt ce que je fais.

St. PHAR, *d'une voix mal aſſurée.*

Et moi auſſi.

Made. de St. PHAR.

Je le ſçais. D'après cela—puiſque nous ſommes, bien ſûrs l'un de l'autre, il ne reſte plus qu'à nous dire adieu.—*(elle ſe leve.)*

St. PHAR, *la retenant.*

Nous dire adieu! oui, nous dire adieu—Dans un inſtant.—C'eſt qu'il eſt toujours trop tôt pour dire adieu à ce qu'on aime.

Made. de St. PHAR, *ſoupirant.*

Et pour toujours encore.

St. PHAR.

Vous appuyez ſur ce mot, *toujours :* cela n'eſt

pas adroit. Comment voulez-vous qu'on vous regarde, & qu'on conſente à vous perdre pour toujours ?

Made. de ST. PHAR.

Mais, me trompé-je ? Voilà déja deux ou trois fois que—En vérité, on n'imagineroit jamais qu'un mari eût attendu un pareil moment pour dire des douceurs à ſa femme. J'en ſuis toute étonnée.

ST. PHAR.

Je le ſuis auſſi, je vous l'avoue—Je vous trouvois bien—oui, fort bien : aujourd'hui, je ne ſçais comment cela ce fait ; mais d'honneur, je n'ai jamais rien vu d'auſſi ſéduiſant que vous—Le moment de ſe quitter donneroit-il des yeux ?

Made. de ST. PHAR, *modeſtement & avec fineſſe.*
Ou des charmes ?

ST. PHAR.

Je le voudrois. Que je ſerois flatté ſi cela produiſoit le même effet ſur toi !—Dis-moi, mes regards reprennent-ils le feu que tu leur trouvois ? Mon viſage peint-il le trouble—la paſſion—l'intérêt que tu ſçavois ſi bien m'inſpirer ?—Ton cœur enfin te dit-il encore quelque choſe en ma faveur ?

Made. de ST. PHAR.

Jamais tu ne m'as été plus cher, je te le jure.

ST. PHAR.

Je te jure la même choſe—Que ne t'ai-je toujours ſemblé auſſi tendre, auſſi digne de ton indulgence !

Made. de ST. PHAR.

Que ne t'ai-je toujours paru auſſi intéreſſante, auſſi faite pour te fixer !

ST. PHAR.

Rien ici-bas n'auroit pu m'affliger.

Made. de ST. PHAR.

Je n'aurois rien envié au monde.

ST. PHAR.

Et c'eſt à l'inſtant, où tu me trouves tel que tu le deſires, que tu veux nous ſéparer !

Made. de ST. PHAR, *ſe laiſſant aller à ſon premier mouvement.*

Moi !—je veux ?—Je vous devine, Monſieur ; c'eſt une épreuve, & vous avez penſé me faire dire—Oh ! je ne me ſerois jamais pardonné cette foibleſſe.

ST. PHAR.

Le grand malheur !—Là qu'aurois-tu dit ?

Made. de ST. PHAR.

Fineſſez, vous dis-je, ces diſcours ſéducteurs ; baiſſez ces yeux expreſſifs ; quittez ce ton de voix tendre—où je ne réponds plus de rien.

ST. PHAR.

Je donnerois tout ce que je poſſede—Mets-moi dans le ſecret : que fadroit-il faire pour te ſéduire.

Made. de ST. PHAR.

Mais, ſi vous aviez l'adreſſe de me perſuader que vous pouvez encore m'aimer, & me le dire comme autrefois—moi, je pourrois fort bien auſſi, comme autrefois, aimer à vivre pour vous entendre me le répéter.

ST. PHAR.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, je te le dis, je te le

répete. Je t'aime, je t'adore—Tu ſouris !—Aurois-je réuſſi.

Made. de ST. PHAR.

Mais—preſqu'aumoins : je ſens que ma haine pour la vie voudroit ſe paſſer malgré moi—Je ſens, en deſcendant au fond de mon cœur, s'y ranimer le deſir tout naturel de voir le plus long-tems poſſible ce que je trouve aimable.

ST. PHAR.

Ah ! ton cœur eſt l'interprete du mien. Et dis-moi, tu ne rougirois donc pas d'avouer que tu as changé d'avis ?

Made. de ST. PHAR.

D'abord j'en aurois rougi ; à préſent j'en ferois gloire.

ST. PHAR.

Tu ne regarderois pas comme une lâcheté, le repentir ?——

Made. de ST. PHAR.

Je le regarderois comme la plus grande preuve de ta tendreſſe.

ST. PHAR.

En vérité, mon amie ?

Made. de ST. PHAR.

En vérité, mon ami.

TOUS DEUX, *à part.*

Bon !

ST. PHAR.

C'eſt qu'entre-nous, ma chere femme, jamais l'idée de la mort ne m'a paru ſi cruelle.

Made. de ST. PHAR.

Et moi, mon cher St. Phar, je ne conçois pas à préſent comment elle a pu me venir à l'eſprit.

ST. PHAR, *ſouriant.*
D'après cela, je crois que nous devons—

Made. de ST. PHAR.
Courir le riſque de vivre encore.

ST. PHAR.
Oui; nous ſerons toujours à tems d'y revenir, ſi la vie nous ennuie.

Made. de ST. PHAR.
Sans doute; mais, en attendant, vivons comme ſi nous croyons au plaiſir.

ST. PHAR.
Et croyons-y—Avec ces yeux là, je ſens qu'il ne tient qu'à toi de me convaincre.
(Il ſe jette à ſes genoux.)

Made. de ST. PHAR.
A mes genoux!—j'en ſuis toute glorieuſe; c'eſt le triomphe de l'amour.

ST. PHAR.
Et de la reconnoiſſance.

Made. de ST. PHAR.
Il manque encore à nos cœurs——

ST. PHAR.
Mon enfant—ma Sophie.

SOPHIE, *tombant à genoux entr'eux.*
Elle eſt dans vos bras.

ST. PHAR.
Ma femme!—ma fille!—*(Il a la tête ſur les genoux de ſa femme, & careſſe Sophie.)* Je ne puis reſpirer. *(Toutes deux l'embraſſent.)*

SOPHIE.

Papa, nous voulons te forcer d'aimer la vie.

ST. PHAR.

Je ne puis retenir mes larmes——Ah Blainville ! *(Il baiſe les mains de ſa femme, embraſſe Sophie avec ivreſſe.)*

SCENE IX.

Les précédens. BLAINVILLE.

BLAINVILLE.

LAISSE-LES couler, St. Phar ; elles t'honorent bien plus que ta prétendue philoſophie. Tu ſens enfin que rien n'eſt ſi doux que d'être époux & pere.

ST. PHAR.

Oui, mon ami, je ſuis guéri & je l'avoue ; un inſtant de ſenſibilité a plus fait que tous les argumens de la raiſon.

BLAINVILLE.

Il nous eſt rendu : ſerrons-le tous dans nos bras.

(Ils l'embraſſent tous.)

SCENE X.

Les précédens. GROS-RENE.

GROS-RENE.

UNE petite place auſſi, ſous vot bon plaiſir, que je l'y baiſions tant ſeulement le bas de ſon habit, pour l'y témoigner not' ſatisfaction. Morguié! c'eſt que ça me fait plus de bian qu'une double récolte.

ST. PHAR, *l'embraſſant.*

Approche, mon ami, viens, viens: tes conſeils ont profité, & je t'en remercie.

GROS-RENE.

Jarni! c'eſt que vous avais pris l'bon parti: not' jardinerie nous a fait voir ça tout d'un coup. Au lieu d'arracher d'ici-bas deux ſouches jeunes & bien plantées, vaut mieux, ſarpédié, en faire pouſſer d'autres qui leur reſſemblent.

BLAINVILLE, *ſouriant.*

De petits infortunés de plus!

ST. PHAR.

Qui ſeront heureux en profitant de notre exemple. Ma Sophie! ma femme! mes amis! donnez-moi tous votre main——Inſenſé! voilà donc ce que je voulois quitter! Le ciel eſt trop bon de n'avoir pas exaucé mes vœux indiſcrets. Je jure,

mes amis, ſur ces cœurs que je ſens palpiter, de ne plus vivre un ſeul inſtant que pour vous. Gros-René, amène tes parens, tes amis——Je veux commencer par faire partager mon bonheur à tous les habitans de ce lieu.

GROS-RENÉ.

Comme ils vont vous bénir!——Et ça fait du bian à la ſanté, les bénédictions des pauvres gens, Monſeigneur, tous les jours on envie les riches, mais tous les jours on ne les bénit pas.

ST. PHAR.

Ma fille!—ma Sophie!—c'eſt toi que je prends pour mon Mentor. Dès que tu t'appercevras que je ſerai trop ſérieux, tu viendras m'embraſſer.

SOPHIE.

Ah! papa! vous voulez donc me faire deſirer de vous revoir triſte?

ST. PHAR.

J'avois tort: tu m'embraſſeras toutes les fois que je ſerai gai.

SOPHIE.

Oh Papa! je crois que je viens de vous voir ſourire. *(Elle lui ſaute au col.)*

ST. PHAR.

Mais dites-moi un peu ce qu'avoit cet original de la Roche? ſçait-on ce qu'il eſt devenu?

SCENE XI. & derniere.

Les précédens. LA ROCHE, *derriere.*

LA ROCHE, *à part.*

J'ARRIVE à tems; on parle de moi.

Made. de ST. PHAR.

Je dois vous avertir que ce n'étoit qu'un hypocrite.

BLAINVILLE.

Un flatteur.

GROS-RENE.

Un poltron.

LA ROCHE, *à part.*

Bon! ces gens-là n'ont pas envie de me gâter.

ST. PHAR, *à ſa femme.*

Vous m'étonnez—Etes vous ſûre?——

LA ROCHE, *paroiſſant.*

Que trop, Monſieur; & je viens pour vous avouer moi-même mes torts & mon repentir. Je ſuis né ſans fortune, ſans talens, mais en revanche avec beaucoup de pareſſe. J'ai vu qu'un moyen ſûr pour réuſſir c'étoit la flatterie—& je vous ai flatté. Triſte vous étiez, triſte je ſuis devenu. Vous voilà gai, il ne tient qu'à vous que je le de-

vienne plus que perſonne; vous n'avez qu'à me promettre de me garder à votre ſervice.

ST. PHAR.

J'y conſens; mais tâche de n'être que ſincere. *(A ſa femme.)* Vous permettez ?

Made. de ST. PHAR.

Je ſens qu'aujourd'hui je ne puis en vouloir à perſonne.

LA ROCHE, *à Gros-René.*

Eh ! que diable es-tu venu me conter, toi, avec ton feu au château ?

GROS-RENE.

Touche-là—je t'en devois, je t'ai payé; nous ſommes quitte.

ST. PHAR.

Ce qui t'a tant effrayé, c'étoit une penſion.

LA ROCHE.

Oh ! Monſieur, je me ſuis bien raſſuré depuis.

ST. PHAR.

Conduis-toi bien, ta fortune eſt faite.

GROS-RENE, *au Public.*

Encore une bonne action ! Meſſieurs, vous ſçavez à préſent la recette : vous ſentais-vous triſtes ? ayais une brave femme qui vous aime, un ami ſage qui vous conſeille, une jolie enfant qui vous careſſe, un jardinier de bonne himeur. Faites des heureux tous les jours; commençais par aujourd'hui, continuais demain, venais nous voir toute la ſemaine; ce fera que vous n'aurais pas de vapeurs, ni nous non plus.

Fin du ſecond & dernier Acte.

LE SEIGNEUR AUTEUR.

COMEDIE PROVERBE.

PERSONNAGES.

Le DUC.

M. RONFLANT, *Poëte tragique.*

M. DE'COUSU, *Poëte d'Opéra comique.*

DUPRE', *Valet de Chambre du Duc.*

La Scene eſt dans le cabinet du Duc.

LE SEIGNEUR, AUTEUR.

PROVERBE.

SCENE I.

Le DUC, DUPRE'.

Le DUC *en robe de chambre, s'agitant & ſe promenant.*

Quoi, je ne pourrai pas faire un vers, un vers ſeulement! ah voyons. *Il écrit.* Non, il eſt trop long. Oui, mais de cette façon? *Il écrit.* Il eſt trop court. *Il déchire ſon papier.*

DUPRE'.

Mais, Monſeigneur, pourquoi faire ces vers vous même, puiſque vous avez tant de peine?

Le DUC.

Tant de peine?— qu'eſt ce que c'eſt que cette façon de parler? ai-je jamais eu de la peine à faire des vers.

DUPRE'.

Je ſcai bien que non, tant que vous avez eu ce Sécretaire un peu fou, que vous aimiez tant.—

Le DUC.

Allons, taiſez-vous; vous me faites perdre mes idées.—

DUPRE'.

J'en ſuis bien éloigné & ſi j'en trouvois, je les donnerois tout à l'heure à Monſeigneur.

Le DUC.

Des idées, vous? attendez, ne faites pas de bruit. Ah, oui-dà, c'eſt lyrique tout-à-fait; écrivons.— *Il écrit.* Fort bien. Mais où eſt la rime? cela me fait perdre trop de tems. C'eſt incroyable qu'aujour-d'hui je ne puiſſe pas.—

DUPRE'.

En vérité, Monſeigneur, ſi vous vouliez m'entendre, vous auriez bientôt fait.

Le DUC.

Hé-bien, Monſieur le Docteur, parlez.

DUPRE'.

Je prendrois mon parti, moi, je ferois faire ces vers tout ſimplement par les gens du métier.

Le DUC.

Oui, ſi je n'en ſçavois pas faire, imbécille.

DUPRE'.

Ah, je demande pardon à Monſieur, je croyois.—

Le DUC.

Allons, laiſſez-moi.— voyons encore.

EUPRE'.

Monſieur Ronflant & Monſieur Découſu demandent à voir Monſeigneur.

Le DUC.

Que me veulent-ils? je ſuis en affaire.

DUPRE'.

Je le leur ai dit; cependant, je crois que vous feriez bien.—

Le DUC.

Allons, faites-les entrer.

SCENE II.

Le DUC, M. RONFLANT, M. DE' COUSU.

Le DUC.

Ah, Meſſieurs, je ſuis charmé de vous voir; mais ce ne ſera pas pour long-tems; parce que je ſuis un peu occupé.—

M. RONFLANT.

Monſieur le Duc cultive toujours les Muſes ſans doute.

M. DE' COUSU.

Et il a raiſon; elles le favoriſent aſſez pour qu'il ne les délaiſſe pas.

Le DUC.

Il eſt vrai que quelquefois elles ne m'ont pas mal traité.

M. RONFLANT, M. DE'COUSU.

Oh, toujours, toujours.

Le DUC.

Par fois elles ont des caprices, comme vous ſçavez.

M. DE' COUSU.

Vous ne les connoiſſez guères, je crois?

Le DUC.

Comme un autre.

M. RONFLANT.

Monſieur le Duc, j'ai l'honeur de vous apporter le cinquiéme Acte de ma nouvelle Tragédie, ſi vous aviez un quart-d'heure ſeulement à me donner.—

M. DE' COUSU.

Moi, je ne veux faire voir à Monſieur le Duc, que mon Ariette de la chaiſe de poſte qui va ſe briſer & qui fonne la féraille, ce ſera encore plus court.

M. RONFLANT.

M. Découſu, un moment, s'il vous plaît, vous ne devez paſſer qu'aprés moi.

M. DE' COUSU.

Monſieur Ronflant, vous prenez-là un ton.—

Le DUC.

Meſſieurs vous vous diſputerez une autrefois.

M. RONFLANT.

Mais, Monſieur le Duc, jugez un peu ſi un Poëte d'Opéra comique doit avoir le pas ſur un

Poëte tragique; ſi quelqu'un doit protéger le ton des Héros, je crois que c'eſt vous.

M. DE' COUSU.

Oui, le vrai ton des Héros; mais ce lui qu'ils n'ont jamais eu & qu'ils n'auront jamais, cela eſt différent.

M. RONFLANT.

Qu'ils n'auront jamais ?

M. DE' COUSU.

Aſſurément; au lieu que moi, je peins la nature, la vérité.

M. RONFLANT.

La nature & la vérité, il y a bien du mérite à toujours copier, où eſt donc le génie?

M. DE' COUSU.

Moliere manquoit de mérite, oſez-vous dire cela?

M. RONFLANT.

Moliere!— Moliere, n'a point fait de Tragédies.

Le DUC.

Eh, Meſſieurs, ne diſputez pas, je n'ai pas le tems.

M. RONFLANT.

Monſieur le Duc, ſuivant votre conſeil, j'ai cherché pour mon dénouement, & j'ai imaginé un tyran de plus.

M. DE' COUSU.

Moi, j'ai crû que ma chaiſe de poſte étoit une nouveauté dont vous ſeriez content.

Le DUC.

Je vous ai déja dit que j'etois occupé très-ſérieuſement.

M. RONFLANT.

Si Monſieur le Duc vouloit nous faire part de ſes productions.—

M. DE'COUSU.

Nous ſerions bien ſurs d'avoir de quoi admirer.

Le DUC.

Non, vous dis-je, j'ai paſſé toute ma matinée à rêver, à barbouiller du papier, ſans pouvoir rien faire.

M. RONFLANT.

C'eſt qu'apparemment c'eſt un nouveau genre que Monſieur le Duc a choiſi?

Le DUC.

Non, au contraire, c'eſt un couplet; ainſi vous voyez bien.—

M. DE'COUSU.

Perſonne n'en fait aſſurément auſſi facilement, que Monſieur le Duc.

Le DUC.

Ordinairement cela ne me coûte rien; mais aujourd'hui je ne ſçai ce que j'ai.

M. RONFLANT.

Eſt-ce un ſujet rare?

Le DUC.

Non, c'eſt un bouquet.

M. DE'COUSU.

Un bouquet?

Le DUC.

Oui, un bouquet, pour une femme que j'aime, & vous ſentez bien qu'il faut que cela ſoit neuf, qu'il faut de la penſée. Aſſeyez, vous aſſeyez-vous-là.

M. RONFLANT.

Mais la penſée Monſieur le Duc l'a trouvée,

Le DUC.

Moi !

M. DE'COUSU.

Oui, un bouquet.

Le DUC.

C'eſt vrai; c'eſt moi qui veux que ce ſoit un bouquet. Comme vous dites, voilà la penſée trouvée. Mais il faut la mettre en chant, & voila le difficile.

M. DE'COUSU.

Avez-vous choiſi un air ?

Le DUC.

Bon, j'en ai cent.

M. DE'COUSU.

Il faut s'arrêter à un ſeul.

Le DUC.

C'eſt vrai, auſſi j'avois envie de prendre.—

M. RONFLANT.

Monſieur Découſu vous en dira, Monſieur le Duc.

M. DE'COUSU.

Oui, prenez.—*Il chante.*

C'eſt la fille à Simonette.*

Le DUC.

C'étoit juſtement celui-là que j'avois en vue.

M. RONFLANT.

Hé-bien, votre couplet eſt fait.

Le DUC.

Pas tout-à-fait.

M. RONFLANT.

Pardonnez-moi, tenez, écrivez.

* C'eſt un air d'Annette & Lubin.

Le DUC, *prenant sa plume.*

C'eſt vrai, les choſes viennent quelque-fois comme cela ſans peine.

M. DE'COUSU.

Sans peine, vous n'en avez ſûrement pas.

M. RONFLANT.

Vous commencez par dire. *Il chante.* †

Que de fleurs on va répandre.

Le DUC.

Oh, pour ce vers là, je l'ai déja écrit plus de vingt fois & je l'ai effacé de même.

M. RONFLANT.

Pourquoi l'effacer? il eſt bon; il annonce la fête.

Le DUC.

C'eſt vrai. *Il écrit.*

Que de fleurs on va répandre.

M. DE'COUSU.

Dans un jour auſſi charmant!

Le DUC.

Voilà ce que j'ai fait.

Que de fleurs on va répandre,
Dans un jour auſſi charmant!

M. RONFLANT.

Vous allez d'un train! attendez; voyons ce que vous allez dire. Laiſſons faire Monſieur le Duc, ne le troublons pas.

Le DUC.

Je dirois par exemple.——

M. DE'COUSU.

Que de chants ſe font entendre,

† Il chante, & l'on chante tous les vers *à* meſure qu'on les fait.

M. RONFLANT.

Pour exprimer ce qu'on ſent!

Le DUC.

Oui, oui.

Que de chants.—

M. DE'COUSU.

Se font entendre,

Un moment s'il vous plaît

Pour.——

M. RONFLANT.

Exprimez ce qu'on ſent!

Le DUC.

Pour exprimer ce qu'on ſent!

Je ne trouve pas mal ces deux vers là; qu'en dites-vous? ne me flattez pas; parlez-moi naturellement?

Que de fleurs ſe font entendre,

M. DE'COUSU.

Que de chants.—

Le DUC.

Oui, oui.

Que de chants ſe font entendre,

Pour exprimer ce qu'on ſent!

Cela va bien.

M. RONFLANT.

A merveilles!

Le DUC.

Voyons un peu le reſte. Je voudrois parler de ſes graces.

M. RONFLANT.

Oui, de ſes graces; c'eſt très-bien vû.

M. DE'COUSU.

Vos graces, votre art de plaire.

Le DUC.

Oui, je dis.

Vos graces, votre art de plaire.
Ecrivons.

M. RONFLANT.

Ce n'eſt ſûrement pas nous qui le faiſons dire à Monſieur le Duc.

Le DUC.

Vous graces, votre art de plaire.—

M. RONFLANT.

Font répéter tous les jours.—

Le DUC.

Se répétent tous les jours:

M. RONFLANT.

Non, non, vous dites.
Font répéter tous les jours:

Le DUC.

Oui, oui, je dis.
Font répéter tous les jours:
Font répéter, font répéter! il y a bien de quoi; c'eſt qu'il faut peindre en chantant.—

M. DE'COUSU.

Sans Doute, & c'eſt-là votre talent.

Le DUC.

Oui, je n'y ſuis pas abſolument mal-adroit.
Font répéter tous les jours:

M. DE'COUSU.

C'eſt la fête de Cythére;

Le DUC.

Oh, pour celui-là, je me le vôle à moimême en le faiſant; je n'ai pas dit autre choſe de la matinée.
C'eſt la fête de Cythére;

M. RONFLANT.

C'eſt la fête des Amours,

Le DUC.

Cela va de ſoi-même; fete de Cythére, fête des amours; qui dit l'un, dit l'autre.

M. DE' COUSU.

Dites, qui fait l'un, fait l'autre.

Le DUC.

Sûrément.

C'eſt la fête des Amours.

M. RONFLANT.

C'eſt un tableau charmant!

M. DE' COUSU.

On ne voit que des guirlandes dans les airs.

M. RONFLANT.

Des fleurs les parfument; c'eſt un ſpectacle enchanteur! perſonne que vous ne pourroit dire auſſi bien:

C'eſt la fête de Cythére;
C'eſt la féte des Amours.

Le DUC.

Il eſt vrai que je n'en ſuis pas mécontent, j'oſe le dire.

M. DE' COUSU.

Parbleu, je le crois bien.

Le DUC.

Revoyons tout le couplet, Meſſieurs, je vous en prie. *Il chante.*

Que de fleurs on va repandre,
Dans un jour auſſi charmant!
Que de chants ſe font entendre,
Pour exprimer ce qu'on ſent!

M. RONFLANT.

Je vois la décoration de la fête. Quelle pompe! quelle magnificence!

M. DE'COUSU.

Les chœurs chantants, ſont rangés à droite & à gauche.

Le DUC.

C'eſt vrai, je n'y avois pas pris garde.

M. RONFLANT.

Bon, rien ne manque à cette fête; quelle imagination!

M. DE'COUSU.

Et dans un ſeul couplet.

Le DUC.

Vos graces, votre art de plaire
Font répéter tous les jours :
C'eſt la fête de Cythére,
Tous trois enſemble.
C'eſt la fête des Amours.

M. RONFLANT.

Divin!

M. DE'COUSU.

Délicieux!

Le DUC.

Je ſuis bien aiſe que vous en ſoyez contents.

M. DE'COUSU.

Contents?

M. RONFLANT.

Nous en ſommes enchantés, ravis.

Le DUC.

Hé-bien; croiriez-vous que ce matin j'ai été au point de croire que je ne parviendrois jamais à faire ce couplet?

M. DE'COUSU.

Vous ne connoiſſez pas vos talents, Monſieur le Duc.

M. RONFLANT.

Quand voulez-vous que je revienne pour mon cinquiéme Acte, car je voudrois après obtenir une lecture des Comédiens?

Le DUC.

Mais quand vous voudrez.

M. RONFLANT.

J'ai grand beſoin que Monſieur le Duc veuille bien leur faire parler par quelqu'un.

Le DUC.

Je le veux bien, vous me direz par qui.

M. RONFLANT.

Ceſt que c'eſt difficile.

M. DE'COUSU.

Moi, je ne demande que le ſuffrage de Monſieur le Duc, ſur mon Ariette; car le Muſicien en eſt content.

Le DUC.

Nous verrons, je vous dirai naturellement.—

M. DE'COUSU.

C'eſt-là tout ce qui me retient, les Rôles ſont déja diſtribués, & cela ira tout de ſuite.

Le DUC.

Je vous ferai dire.

M. DE'COUSU.

Pour votre couplet, Monſieur le Duc, je voudrois l'avoir fait.

M. RONFLANT.

Et moi auſſi, je vous en réponds.

Le DUC.

Vous me faites le plus grand plaiſir?

M. RONFLANT.

Je vous en demanderai une copie la premiere fois.

Le DUC.

Vous l'aurez.

MM. RONFLANT & DE'COUSU.
chantent en s'en allant.
C'eſt la fête de Cythére,
C'eſt la fête des Amours.

SCENE III.

Le DUC, DUPRE'.

Le DUC.

Oh là, quelqu'un!

DUPRE'.

Monſeigneur?

Le DUC.

Allons.

DUPRE'

Hé-bien, Monſeigneur, votre couplet?

Le DUC.

Il eſt fait.

DUPRE'.

Et vous en êtes content?

Le DUC.

Je t'en réponds, il eſt charmant!

DUPRE'.

Je ſçavois bien que vous en viendriez à bout, je n'avois garde de renvoyer ces Meſſieurs.

Le DUC.

Allons, viens, je te le chanterai en m'habillant.
Il s'en va & il emporte le couplet.

FIN.